This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

VI. 1785/1 (74)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE

Digitized by Google

Digitized by Google

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

## TOME SOIXANTE-QUATORZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Digitized by Google

Digitized by Google

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

Suite de l'année 1760-1761.



Digitized by Google

Digitized by Google

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

### LETTRE PREMIERE.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 25 de juillet.

MON cher ange ſaura d'abord que toute ma joie eſt finie. Nous ſommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne ſoit flambé. Il y a trois ans que je crie : Pondichéri, Pondichéri ! Ah, quelle ſottiſe de ſe brouiller avec les Anglais pour un *ut et annapolis*, ſans avoir cent vaiſſeaux ! Mon Dieu, qu'on a été bête ! Mais eſt-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jéſuites à Lisbonne ? C'eſt quelque choſe, mais cela ne rend point Pondichéri. 1760.

Pour me conſoler ; il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans, il s'appelle *Buſſi* ; il eſt fils d'une comédienne, il a de grands yeux noirs ; joue joliment *Cliſtorel* ;



Digitized by Google

1760. chante, a une jolie voix, eſt fait à peindre, eſt doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. *Corbie* n'a-t-il pas l'opéra comique? *Corbie* n'eſt-il pas votre protégé? ne pourrai-je pas lui envoyer ce petit garçon? il ferait une bonne emplette : daignerez-vous lui en parler?

Eſt-il vrai que vous vous êtes oppoſé à la réception de la petite *Duranci?* pourquoi? Il me ſemble qu'on en peut faire une très-jolie laidron de ſoubrette.

Puiſque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on l'Ecoſſaiſe? ne ſera-ce point un crime de mettre *Fénélon* ſur le théâtre, après qu'il a été permis d'y jouer *Diderot* par ſon nom?

Je ne ſais plus que devenir; je ſuis entre Socrate, l'Ecoſſaiſe, Médime, Tancrède et le Droit du ſeigneur. Vous avez réglé l'ordre du ſervice, tous les plats ſont prêts; mais on ne peut mettre en vers Socrate, à cauſe de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé *Morelet.* Ne le protégez-vous pas? ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de *Choiſeul?* madame la ducheſſe de *Luxembourg* ne s'eſt-elle pas jointe à vous? Et *Diderot*, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre de l'académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce ſerait

toujours une espérance pour la première occasion, ce serait un préliminaire ; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir seulement qu'il est digne d'entrer. Eh, qui sait s'il n'entrera pas tout d'un coup ! s'il ne fléchira pas les dévots dans ses visites ! si madame de *Pompadour* ne se sera pas un mérite de le protéger ! si M. le duc de *Choiseul* ne se joindra pas à elle ! 1760.

Mon divin ange, jouez ce tour à la superstition ; rendez ce service à la raison ; mettez *Diderot* de l'académie ; il n'y a que *Spinosa* que je puisse lui préférer.

Mille tendres respects aux anges.

## LETTRE II.

### A M. THIRIOT.

Le 28 de juillet.

Il n'y a que les anciens amis de bons : vous êtes un correspondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de *Villemorieu*. M. *le Normand* me fait écrire qu'il est à mon service, et je profite de ses bontés. Il faut que les frères s'aident et soient aidés ; il faut qu'ils s'entendent.



Digitized by Google

1760. J'ai été joyeuſement édifié de la pantalonnade hardie de *Saint-Foix*, qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un brave homme : nous avons beſoin d'un tel grenadier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la ſentence du lieutenant criminel.

J'attends avec impatience mon *Moſe's légation*. C'eſt dommage, à la vérité, de paſſer une partie de ſa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vaudrait mieux établir des vérités que d'examiner des menſonges ; mais où ſont les vérités ?

L'abbé *Mords-les* eſt donc toujours dans ſon château qui n'eſt point enchanté? Je ſuis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On diſait qu'on avait pendu vingt-deux jéſuites, et cela n'eſt pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté, j'ai bien peur que cela ne ſoit trop vrai. On dit *Daun* battu, j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela? cultiver ſes terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée; je ſuis digne des bontés de M. de *Turbilly*.

Digitized by Google

## LETTRE III. 1760.

### A M. DUCLOS.

Je dois vous dire, Monsieur, combien je suis touché des sentimens que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous souffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philosophie, en plein théâtre et en pleine académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raison, serait d'admettre dans l'académie M. *Diderot;* peut-être la chose n'est-elle pas aussi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je suis persuadé que, si vous en parliez à madame de *Pompadour*, elle se ferait honneur de protéger un homme de mérite persécuté : il pourrait désarmer les dévots dans ses visites, et encourager les sages. Je m'intéresse à l'académie comme si j'avais l'honneur d'assister à toutes ses séances. Il me paraît que nous avons besoin d'un homme tel que M. *Diderot*, et que, dans sa situation, il a besoin d'être membre de notre compagnie. Le pis aller serait d'avoir au moins plusieurs voix pour lui, et d'être comme désigné pour la première place vacante. Cette démarche serait honorable



Digitized by Google

1760. pour les lettres ; elle ferait voir que l'académie ne juge point d'après de vaines satires et de fausses allégations. Enfin, vous pouvez prendre, avec M. *Diderot* et vos amis, les mesures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et si on a besoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage ; après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous supplie de me dire ce que vous en pensez, et de compter sur l'estime sincère et l'inviolable attachement de votre, &c.

## LETTRE IV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'auguste.

Mon archange, que votre volonté soit faite sur le théâtre comme ailleurs. Je vois que votre règne est advenu, et que les méchans ont été confondus ;

Et, pour vous souhaiter tous les plaisirs ensemble,
Soit à jamais hué quiconque leur ressemble.

Si j'avais pu prévoir ce petit succès ; si, en barbouillant l'Ecossaise en moins de huit jours, j'avais imaginé qu'on dût me l'attri-

Digitized by Google

buer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de soin, et j'aurais mieux cousu le cher *Fréron* à l'intrigue. Enfin, je prends le succès en patience : j'oserais seulement désirer que madame *Alton* parût à la fin du premier acte ; on s'y attendait. Je vous supplie de lui faire rendre son droit. 1760.

Madame *Scaliger* va-t-elle aux spectacles ? a-t-elle vu la pièce de M. *Hume* ?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de *Choiseul* de ce que la Chevalerie traîne dans les rues, et de ce que l'abbé *Mords-les* est encore sédentaire ?

Il ne me paraît pas douteux à présent qu'il ne faille donner à Tancrède le pas sur Médime. On m'écrit que plusieurs fureteurs en ont des copies dans Paris ; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, se presser. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde, capable de donner sept louis à un inconnu ; en tout cas, si *Prault* trouve grâce devant vos yeux, qu'il imprime Tancrède après qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de Tancrède et de moi, comme de raison.

J'ignore encore, *en vous fesant ces lignes*, si j'aurai le temps de vous envoyer, par ce courier, les additions, retranchemens, corrections, que j'ai faits à la Chevalerie ; si ce n'est

Digitized by Google

1760. pas pour cette poste, ce sera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent ? à bâtir une église à Ferney ; je la dédierai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et celui de madame *Scaliger*, je les mettrai sur mon maître-autel. Je veux qu'on sache que je bâtis une église, je veux que mons de *Limoges* le dise dans son discours à l'académie, je veux qu'il me rende la justice que *le Franc de Pompignan* m'a refusée. J'avoue que je ressemble fort aux dévots qui font de bonnes œuvres, et qui conservent leurs infames passions. Il entre un peu de haine contre *Luc* dans ma politique. Je vous avoue que, dans le fond du cœur, je pourrais bien penser comme vous ; et, entre nous, il n'y a jamais eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre guerre, si ce n'est la manière dont nous l'avons faite *sur la terre et sur l'onde*. Mais il faut partir d'où l'on est, et être le très-humble et très-obéissant serviteur des événemens. Il arrive toujours quelque chose à quoi on ne s'attend point, et qui décide de la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à présent pour avoir un système. Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France ; car j'ai su me rendre très-heureux, et me moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parle-

Digitized by Google

ment de Dijon à qui je n'aye réſiſté en face ; et je l'ai fait déſiſter de ſes prétentions, comme verrez par ma réponſe ci-jointe à monſieur de *Chauvelin*. Mon cher ange, je vous le répète, il ne me manque que de vous embraſſer ; mais cela me manque horriblement. 1760.

## LETTRE V.

### AU MEME.

6 d'auguſte.

C'EST pour vous dire, ô ange gardien, que la Chevalerie eſt lue à l'armée, tous les ſoirs, quand on n'a rien à faire ; c'eſt pour vous dire qu'il y en a trente copies à Verſailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de *Choiſeul* répare, par ſes bontés, le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre ; il faut donc jouer, il faut donc haſarder les ſifflets, ſans tarder une minute. Par tous les ſaints, la fin de Tancrède eſt une clironade terrible. Imaginez donc cette *Melpomène* déſeſpérée, tendre furieuſe, mourante, ſe jetant ſur ſon ami, ſe relevant en envoyant ſon père au diable, lui demandant pardon, expirante dans les

Digitized by Google

convulsions de l'amour et de la fureur ; je le
1760. dis, ce sera une claironade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de *Chauvelin*.

Au reste, je désapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Mon divin ange, il ne faudrait pas jouer l'Ecossaise trois fois la semaine ; c'est bien assez de siffler, deux fois en sept jours, l'ami *Fréron*.

Je pris le premier dimanche du mois pour le second, dans mon dernier paquet, je datai 10 ; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé *Morellet*.

Mille tendres respects aux anges.

Digitized by Google

## LETTRE VI. 1760.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 d'auguſte.

Si la guerre contre les Anglais nous déſeſpère, Madame, celle des rats et des grenouilles eſt fort amuſante. J'aime à voir les impertinens bernés, et les méchans confondus. Il eſt aſſez plaiſant d'envoyer, du pied des Alpes à Paris, des fuſées volantes qui crèvent ſur la tête des fots. Il eſt vrai qu'on n'a pas viſé préciſément aux plus abſurdes et aux plus révoltans; mais, patience, chacun aura ſon tour, et il ſe trouvera quelque bonne ame qui vengera l'*univers*, et le préſident *le Franc de Pompignan*, et *Fréron*.

On ne parle que de remontrances; je vous avoue que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très-impertinent, très-fâcheux et très-abſurde qu'on veuille empêcher le gouvernement de ſe défendre contre les Anglais qui ſe ruinent à nous aſſommer. La nation a été ſouvent plus malheureuſe qu'elle ne l'eſt, mais elle n'a jamais été ſi plate.

Digitized by Google

1760. Tâchez, Madame, de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il eſt vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère; mais vous ſoutenez cet état, vous y êtes accoutumée; c'eſt pour vous une eſpèce nouvelle d'exiſtence; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuſes. Vous avez, ſans doute, quelques excellens lecteurs auprès de vous; c'eſt une conſolation continuelle; vous devez être entourée de reſſources.

Nous avons, dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme de cent deux ans qui a trois enfans ſourds et muets: ils font converſation avec leur mère du matin au ſoir, tantôt en remuant les lèvres, tantôt en remuant les doigts, jouent très-bien tous les jeux, ſavent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain auſſi bien que les plus grands babillards: ils entendent tout ce qu'on dit, au remuement des lèvres; en un mot, ils ſont fort bonne compagnie.

M. le préſident *Hénault* eſt-il toujours bien ſourd? du moins il eſt ſourd à mes yeux; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde, puiſqu'il eſt avec M. d'*Argenſon*.

A propos, Madame, digérez-vous? Je me ſuis aperçu, après bien des réflexions ſur le

Digitized by Google

meilleur des mondes poſſibles, et ſur le petit nombre des élus, qu'on n'eſt véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes ſauvée dans ce monde, vous vivrez long-temps et doucement, pourvu, ſurtout, que les boulets de canon du prince *Ferdinand* et les flottes anglaiſes n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes. 1760.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus d'ailleurs d'adreſſes contre-ſignantes; tant on ſe plaît à réformer les abus. Je ſuis de plus occupé du czar *Pierre* matelot, charpentier, légiſlateur, ſurnommé *le grand*. Ayant renoncé à Paris, je me ſuis enfui aux frontières de la Chine: mon eſprit a plus voyagé que le corps de *la Condamine*. On dit que ce ſourdaud veut être de l'académie françaiſe; c'eſt apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, Madame! je ſens vivement la perte de ce bonheur; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de *Fréron*. On dit que l'Ecoſſaiſe, en automne, amène la chute des feuilles. Mille tendres et ſincères reſpects.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE VII.

### A M. THIRIOT.

A Ferney, le 8 d'auguſte.

VOUS ne me dites point qu'on a joué l'Ecoſſaiſe, qu'il a paru une requête aux Pariſiens, de *Jérôme Carré*, traducteur de l'Ecoſſaiſe, qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée le Ruſſe à Paris; vous ne me dites rien de *Protagoras*, de l'abbé *Mords-les*, de l'évêque limouſin qui va ſuccéder, dans l'académie, à frère *Jean des Entomures de Vauréal*, et qui aura ſa tape s'il *pompignaniſe*; en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami; inſtruiſez-moi. Paris eſt-il toujours bien fou? comment vont les remontrances? où en ſont les guerres des grenouilles et des rats? que dit-on de *Luc*? que font le grand *Fréron* et le ſublime *Paliſſot*? Pour moi, je mets tout au pied du crucifix. Je bâtis une égliſe; ce ne ſera pas Saint-Pierre de Rome; mais le Seigneur exauce par-tout les vœux des fidelles; il n'a pas beſoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une égliſe; annoncez cette nouvelle conſolante aux enfans d'Iſraël. Que tous les ſaints s'en réjouiſſent. Les méchans diront, ſans doute,

Digitized by Google

doute, que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau payſage, et pour avoir une grande avenue; mais je laiſſe dire les impies, et je fais mon ſalut. 1760.

Je n'ai point vu *la ſœur du pot*; mais on m'a envoyé un avis de parens aſſez plaiſant pour faire interdire le ſieur de *Pompignan*, au ſujet de ſa proſe et de ſes vers. Vous qui êtes au centre des belles choſes, n'oubliez pas le ſaint ſolitaire de Ferney, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il eſt vrai que *Paliſſot* ait été aſſez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte. *Scribe*, *vale*.



Digitized by Google

1760.

## LETTRE VIII.

### A M. DE MAIRAN,

ANCIEN SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

A Tourney, 9 d'auguſte.

Je vous remercie bien ſenſiblement, Monſieur, d'une attention qui m'honore, et d'un ſouvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos lettres au père *Parennin* et ſes réponſes, comme des monumens bien précieux; mais n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime paſſionnément *Cicéron*, parce qu'il doute; vos lettres au père *Parennin* ſont des doutes de *Cicéron*. Mais quand M. de *Guignes* a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très-creux. J'ai été obligé, en conſcience, de me moquer de lui, ſans le nommer pourtant, dans la préface de l'Hiſtoire de *Pierre I.* On imprimait cette Hiſtoire l'année paſſée, lorſqu'on m'envoya cette plaiſanterie de M. de *Guignes*. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était préciſément le roi d'Egypte *Menès*, comme *Platon* était, chez

Digitized by Google

*Scarron*, l'anagramme de *Chopine*, en changeant seulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. 1760.
J'étais émerveillé qu'on fût si doctement absurde dans notre siècle. Je pris donc la liberté de dire, dans ma préface : *Je sais que les philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples ; mais on a trop abusé de leurs doutes*, &c.

Or, ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, Monsieur, et ceux qui abusent de vos doutes, ce sont les *Guignes*. Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns ; car M. de *Guignes* se moque encore du monde avec son *Histoire des Huns*. J'ai vu des huns, moi qui vous parle ; j'ai eu chez moi des petits huns nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoi, qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit ; ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris ; et je me consolais de vous voir battu de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie : cela est, par parenthèse, bien remarquable. Jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de l'Empire de Russie, sous *Pierre le grand*. Il commence par



Digitized by Google

1760. une description des provinces de la Russie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de *Guignes* : mais ce n'est pas ma faute ; je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des savans d'Archangel et du Kamshatka. Mon exemplaire a resté un an en Russie : on me le renvoie, on m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelés, fort jolis. Ceux qui aiment la variété seront fort aises de cette découverte ; on aime à voir la nature s'élargir : nous étions autrefois trop resserrés ; les curieux ne seront pas fâchés de voir ce que c'est qu'un empire de deux mille lieues. Mais on a beau faire, *Ramponeau*, les comédies du boulevard, et *Jean-Jacques* mangeant sa laitue à quatre parties, l'emporteront toujours sur les recherches philosophiques.

Je ne peux finir cette lettre, Monsieur, sans vous dire un petit mot de vos Egyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitans de Mesraïm ; ma raison est qu'un petit pays, très-étroit, inondé tous les ans,

Digitized by Google

a dû être habité bien plus tard que le ſol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la conſtruction des villes ; et, comme les pêchers nous viennent de Perſe, je crois qu'une certaine eſpèce d'hommes, à peu-près ſemblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Aſie. Si *Séſoſtris* a fait quelques conquêtes, à la bonne heure; mais les Egyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérans. C'eſt de tous les peuples de la terre le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus ſottement ſuperſtitieux : quiconque s'eſt préſenté pour lui donner les étrivières l'a ſubjugué comme un troupeau de moutons. *Cambiſe*, *Alexandre*, les ſucceſſeurs d'*Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, les caliſes, les Circaſſiens, les Turcs, n'ont eu qu'à ſe montrer en Egypte, pour en être les maîtres ; apparemment que du temps de *Séſoſtris* ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voiſins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus mépriſables qu'eux. 1760.

Pour moi, Monſieur, je me ſuis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien ; je jouis de la plus heureuſe indépendance, je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous eſtime, je vous révérerai juſqu'à ce que mon corps ſoit rendu aux élémens dont il eſt tiré.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE IX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'auguſte.

Je cherche ma dernière lettre à mon cher, *Paliſſot*, pour vous l'envoyer. *Paliſſot* eſt un brave homme ; il imprime *français*, *aurais*, *ferais*, par un *a* ; et les encyclopédiſtes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'eſprit, et a même quelque talent ; mais c'eſt un calomniateur que mon cher *Paliſſot*, un miſérable ; et j'ai eu l'honneur de l'en avertir aſſez gaiement, autant que je peux m'en ſouvenir. Ma dernière lettre à ce cher *Paliſſot* était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de *Malesherbes* me rende d'importans ſervices. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée l'*Avant-coureur*, nommé *Jonval*, demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné l'*Oracle des philoſophes* à annoncer. Vous ſavez ce que c'eſt que cet *Oracle* ; pour moi, j'en ignore l'auteur. Mon divin ange, vous me feriez plaiſir de me faire connaître ce bon homme ; je lui dois, au moins, un remercîment. Ce *Jonval* l'annonçait donc, et, en même temps, le

Digitized by Google

dénonçait aux honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que son censeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé son annonce, et lui a dit : Si vous tombez sur *V.*, on vous en saura gré ; mais, si vous voulez défendre *V.*, on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous saurez que *V.* se moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait il rirait bien davantage. O anges ! *V.* baise le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais. 1760.

## LETTRE X.

### A M. DUCLOS.

11 d'auguste.

Je sais depuis long-temps, Monsieur, que vous avez autant de noblesse dans le cœur que de justesse dans l'esprit : vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. *Diderot* dans l'académie française, si vous entreprenez cette affaire délicate ; je vois que vous la croyez nécessaire aux lettres et à la philosophie dans les circonstances présentes. Pour peu que M. *Diderot* vous seconde par quelques démarches sages et mesurées,

Digitized by Google

1760. auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réussirez auprès des personnes qui peuvent le servir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de *Pompadour*; et quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admission de M. *Diderot*, j'ose croire que personne ne sera assez hardi pour s'y opposer. Nous ne sommes plus au temps des théatins évêques de Mirepoix : il vous sera d'ailleurs aisé de voir sur combien de voix vous pouvez compter à l'académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait cesser la persécution, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir assuré le repos d'un des plus estimables hommes du monde, qui, sans doute, est votre ami. M. d'*Alembert* me paraît disposé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le succès de cette entreprise. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer de tout votre cœur : le temps est venu où tous les philosophes doivent être frères, sans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je suis entièrement à vos ordres pour le *Dictionnaire de l'académie*; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en serai peut-être bien indigne, car je suis un pauvre grammairien; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aussi bon, que je trouve l'ancien

Digitized by Google

l'ancien plan, sur lequel on a travaillé, mauvais. On réduisait le *Dictionnaire* aux termes de la conversation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me semble aussi qu'on s'était fait une loi de ne point citer; mais un dictionnaire sans citation est un squelette. 1760.

Je suis un peu surpris de vous voir dans le secret de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma patrie; mais je ne le suis pas du service que vous voulez bien me rendre; j'en suis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de messieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aisément d'un prince du sang, comme engagiste; mais j'ai toujours pensé qu'il faut tenter toute affaire dont le succès peut faire beaucoup de plaisir, et dont le refus vous laisse dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des choses, dès que M. le comte de *la Marche* aura conclu avec sa Majesté; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du succès, qu'à tout autre. Cependant l'affaire de *Diderot* me tient encore plus à cœur que le pays de Gex; j'aime fort ce petit coin du monde: c'est, comme le paradis terrestre, un jardin entouré de montagnes; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main; je suis un peu malingre.



Digitized by Google

1760. Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre *Dictionnaire* devient la raiſon la plus plauſible et la plus forte pour recevoir M. *Diderot*. Ne pourriez-vous pas repréſenter ou faire repréſenter combien un tel homme vous devient néceſſaire pour la perfection d'un ouvrage néceſſaire ? ne pourriez-vous pas, après avoir établi ſourdement cette batterie, vous aſſembler ſept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. *Diderot* comme le plus capable de concourir à votre entrepriſe? M. le duc de *Nivernois* ne vous ſeconderait-il pas dans ce projet ? ne pourrait-il pas même ſe charger de porter avec vous la parole? Les dévots diront que *Diderot* a fait un ouvrage de métaphyſique, qu'ils n'entendent point ; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il eſt bon catholique ; il eſt ſi aiſé d'être catholique.

Adieu, Monſieur ; comptez ſur ma reconnaiſſance et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-être mes idées pour des rêves de malade ; rectifiez-les, vous qui vous portez bien.

Digitized by Google

## LETTRE XI.

1760.

### A M. THIRIOT.

Le 11 d'auguſte, ſi, que *août* eſt barbare !

A Peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles, que DIEU m'exauça, et je reçus ſa lettre du 30 de juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les*, et de l'Ecoſſaiſe, et de *Catherine Vadé*, et d'*Alétof*, &c. M. d'*Argental* eſt celui qui a le plus contribué à nous rendre notre *Mords-les*. J'ai écrit tous les jours de poſte, j'ai toujours été la mouche du coche; mais je bourdonne de ſi loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon *Moïſe* complet. Il a fait le *Pentateuque* comme vous et moi; mais, qu'importe; ce livre eſt cent fois plus amuſant qu'*Homère*, et je le relis ſans ceſſe avec un ébahiſſement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épiſtolaire avec le divin *Paliſſot*; je veux voir ſi le texte eſt pur.

Il ſe montre donc, ce cher *Paliſſot* ! il exulte en public ! il ne ſait donc pas que ſa pièce des Philoſophes eſt *de frigidis* !

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire en me levant et en me couchant.



Digitized by Google

1760. C'est d'ailleurs un drôle de corps que notre ami *Protagoras* (*) ; il est têtu comme une mule, il est tout plein d'esprit, il a toutes sortes d'esprit, il est gai, il est charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables ; car *Luc* est aux abois : sa tentative sur Dresde n'est qu'un coup de désespéré, *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris !* O *Luc*, l'aurais-tu cru que je serais cent fois plus heureux que toi ?

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyons avant d'aller trouver *Virgile* et l'abbé *Pellegrin* dans l'autre monde.

Qu'est-ce que vous faites chez le médecin *Baron* ? Venez aux Délices ; elles sont plus riantes que la rue *Culture-Sainte-Catherine*.

*N. B.* Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une église ; je veux qu'*Abraham Chaumeix* et ses consorts en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole sur la tête ; ils seront bien attrapés. *Interim, vivamus.*

*P. S.* Je viens de recevoir mes lettres à *Paliſſot* avec les réponses, au lieu des lettres de *Paliſſot* avec mes réponses ; ce *Paliſſot* est un peu infidelle.

(*) M. d'*Alembert*.

## LETTRE XII. 1760.

### A M. MARMONTEL, *à Paris.*

18 d'auguſte.

Nous avions été un peu alarmés, Monſieur, de certaines terreurs paniques que meſſieurs les directeurs de la poſte avaient conçues ; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de *Choiſeul* et madame de *Pompadour* connaiſſent la façon de penſer de l'oncle et de la nièce ; on peut tout nous envoyer ſans riſque ; on ſait que nous aimons le roi et l'Etat. Ce n'eſt pas chez nous que des *Damiens* ont entendu des diſcours ſéditieux ; on ne prétend point chez nous que l'Etat doive périr, faute de ſubſides ; nous n'avons point de convulſionnaires dans nos terres. Je deſſèche des marais, je bâtis une égliſe, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les janſéniſtes et tous les moliniſtes d'être plus attachés à l'Etat que nous le ſommes. Il eſt vrai que nous rions du matin au ſoir des *Pompignans* et des *Frérons* ; mais, quoique *le Franc* ait épouſé la veuve d'un directeur des poſtes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liſte de ſes



Digitized by Google

1760. ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute sureté ; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que *Fréron* est un bas coquin, et *le Franc* un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de *Broglie* ne soit dans Cassel.

*Abraham Chaumeix*, *Jean Gauchat*, *Martin Trublet*, ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne.

Mon cher ami, il faut que le roi sache que les philosophes lui sont plus attachés que les fanatiques et les hypocrites de son royaume ; l'univers n'en saura rien ; l'univers n'est fait que pour *Pompignan*. Je vous écris cette lettre en droiture, parce que M. *Bouret* ne m'a offert ses bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous sauver dorénavant l'impôt d'une lettre ; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami *Fréron* reçoit le fouet et la fleur de lis, qu'on lui donne trois fois par semaine à la comédie : donnez-nous des nouvelles surtout de votre situation, de vos desseins et de vos espérances ; l'oncle et la nièce s'intéressent également à vous. Présentez mes respects, je vous prie, à madame *Geoffrin*. Si vous voyez M. *Duclos*, dites-lui, je vous prie, combien je l'estime, et à quel point je lui suis attaché ; mais, surtout, soyez bien persuadé que

Digitized by Google

vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis eſſentiels. 1760.

Eſt-il poſſible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive *Fréron* chez lui ? ce chien, feſſé dans la rue, peut-il trouver d'autre aſile que celui qu'il s'eſt bâti avec ſes feuilles ? eſt-il vrai qu'il eſt brouillé avec *Paliſſot*, et que la diſcorde eſt dans le camp des ennemis ? Contribuez de tout votre pouvoir à écraſer les méchans et la méchanceté, les hypocrites et l'hypocriſie ; ayez la charité de nous mander tout ce que vous ſaurez de ces garnemens. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de *Melpomène-Clairon*. Que fait-elle ? que dit-elle ? que jouera-t-elle ?

Lui a-t-on lu, d'une voix fauſſe et grêle,
Le triſte drame écrit pour la Deneſle ?

Quelque choſe qu'elle joue, ce ſera un beau tapage quand elle reparaîtra ſur la ſcène. Adieu ; ſi vous avez envie de faire quelque tragédie, venez la faire chez nous ; c'eſt avec ſes frères qu'il faut réciter ſon office.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.



Digitized by Google

1760.

## LETTRE XIII.

### A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI, &c.

Aux Délices, 13 d'auguſte.

MA nièce eſt un gros cochon, comme ſont, Monſieur, la plupart de vos pariſiennes; cela ſe lève à midi; la journée ſe paſſe ſans qu'on ſache comment; on n'a pas le temps d'écrire, et, quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire paſſe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en uſent ainſi. Pardonnez donc, Monſieur, à madame *Denis* ſon extrême pareſſe; elle ne vous en eſt pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui ſers de ſecrétaire; je ſuis exact, tout vieux et tout malingre que je ſuis. Il eſt bien juſte que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puiſque M. *Morand*, votre confrère, en a tant pour mon grand perſécuteur *Fréron*.

*Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.*

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les *Fréron*, les *Pompignan*.

Digitized by Google

les *Abraham Chaumeix*, m'auraient livré, sans doute, au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce *Fréron*, de me soupçonner d'être l'auteur de l'Ecossaise! 1760.

Un grand théologien mahométan prétend que DIEU envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchans qu'il veut rendre bons; cet ange vient avec un scalpel céleste pendant le sommeil du scélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous supplie de daigner faire cette opération à *Fréron;* mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec les sentimens les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XIV.

### A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le 15 d'auguſte.

CARO, vous voulez le Pauvre diable, ecco lo. Che fò io nel mio retiro? Crepo di ridere ; e che farò ? riderò in fino alla morte. C'eſt un bien qui m'eſt dû ; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le *Skellendorf ;* il a dîné dans ma guinguette : il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'eſprit et des talens. J'attends votre chimiſte ; mais je vous dirai : *Attamen ipſe veni.*

Frà un meſe vi manderò il *Pietro ;* mais ſongez que vous m'avez promis vos lettres ſur la Ruſſie. Je veux au moins avoir le plaiſir et l'honneur de vous citer dans le ſecond tome ; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette Hiſtoire ruſſe ſera la dernière choſe ſérieuſe que je ferai de ma vie ; je bâtis actuellement une égliſe, mais c'eſt que je trouve cela plaiſant.

Tout mon chagrin eſt que vous n'ayez pas la Pucelle, la vraie Pucelle, très-différente du fatras qui court dans le monde ſous mon nom. Quand je vous donnai le premier chant à Berlin, je n'étais point du tout plaiſant ; les

Digitized by Google

temps ſont changés ; c'eſt à moi ſeul qu'il appartient de rire : quand je dis ſeul, je parle de *Luc* et de *moi*, et non de vous et de moi. 1760.

Je crois, comme vous, que *Machiavel* aurait été un bon général d'armée ; mais je n'aurais pas conſeillé au général ennemi de dîner avec lui en temps de trève.

Je ne ſais pas encore ſi Breſlau eſt pris ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là, et qu'il ſerait plus doux d'être avec vous.

L'amo, l'amerò ſempre. Votre *Secretario* eſt un très-bon ouvrage.

## LETTRE XV.

### A M. LE COMTE DE TRESSAN.

**Aux Délices, 16 d'auguſte.**

VOICI deux génevois aimables que je prends la liberté d'adreſſer à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. *Turretin* et *Rilliet* ſont les ſeuls objets de mon envie ; car je vous jure, mon très-cher gouverneur, que je n'envie nullement ni *Pompignan* ni même *Fréron*. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui

Digitized by Google

1760. peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce *Fréron* vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher *Palissot* est-il toujours favori de sa Majesté polonaise? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce? Notre cher frère *Menou* m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple... essai par un roi :* essai auquel il paraît que cher frère *Menou* a mis la dernière main. H ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite, mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne (*), et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'Histoire de *Pierre I.* Vous savez que c'est un hommage que je vous dois; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très-mondain; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété : j'espère que DIEU me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grâce cruelle de m'en corriger. Je sais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans

(*) Voyez *Lettres de plusieurs souverains, &c.* à la fin du volume des Lettres de l'impératrice de Russie; 15 d'auguste 1760.

Digitized by Google

mon marché que vous feriez excepté nommément. Plaignez-moi, Monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie. 1760.

## LETTRE XVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'auguste.

Mon divin ange, il faut que notre ami *Fréron* soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il est imprimé, vous ferez plaisir aux érudits qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'est pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardans, il y aura des combattans; et il n'y aura que la lassitude du public qui fera tomber les armes des mains.

Je crois que *Jérôme Carré*, le frère de la

Digitized by Google

1760. doctrine chrétienne, et *Catherine Vadé* et conforts, ont rendu un très-grand service à une certaine partie de la nation qui n'eſt pas peu de choſe. Si on avait laiſſé dire et faire les *Pompignan*, les *Paliſſot*, les *Fréron*, et même les maître *Joli de Fleuri*, les philoſophes auraient paſſé pour une troupe de gens ſans honneur et ſans raiſon. J'ai écrit une ſingulière lettre au roi *Staniſlas*, en le remerciant du livre que frère *Menou* a mis ſous ſon nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de Tancrède. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de *Choiſeul* n'ait pas regardé ce ſecret comme un ſecret d'Etat. Le ſpectacle en ſera ſi frappant, la ſituation ſi neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières ſcènes) ſi touchant, mademoiſelle *Clairon* ſi ſupérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré *Fréron*.

Ici l'auteur s'embarraſſe, parce qu'il a un peu de fièvre; ce n'eſt pas *Fréron* qui la lui donne. Il va faire mettre ſur un papier ſéparé de petites annotations pour la Chevalerie.

Digitized by Google

## LETTRE XVII.

1760.

### A M. L'ABBÉ PERNETTI, *à Lyon.*

22 d'auguſte.

Nos conventicules de *Satan*, proſcrits par *Jean-Jacques* et par *Greſſet*, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de *Villars* ſera arrivé ; je voudrais que votre archevêque pût y aſſiſter comme vous, je crois qu'il ne ſerait pas mécontent de madame *Denis*. Il eſt bien ridicule qu'un primat des Gaules ne ſoit pas le maître d'avoir du plaiſir. Autrefois les évêques allaient aux ſpectacles ; ce ſont ces faquins de calviniſtes et de janſéniſtes qui, n'étant pas faits pour des plaiſirs honnêtes, en ont privé ceux qui ſont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et ſurement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je ſuis très-fâché de n'être pas de ſon diocèſe, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'égliſe que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre ; tous les deux ſont à votre ſervice. Je vous demande en grâce de me dire ſi ce que vous me mandâtes, le 18 d'auguſte,

Digitized by Google

1760. du parlement de Besançon, est encore vrai le 23 d'auguste. Est-il possible que ce parlement joue sérieusement la farce du Médecin malgré lui? et qu'il dise à la *classe* du parlement de Paris : *De quoi vous mêlez-vous? je veux qu'on me batte.* Si la chose est ainsi, il n'y a rien eu de si plaisant du temps de la fronde; et, si le ministère a trouvé le secret de donner ce ridicule aux parlemens, le ministère est plus habile qu'eux. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et vos amis.

## LETTRE XVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguste.

Mon cher ange, vous ne m'instruisez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel; pas un petit mot sur l'Ecossaise, sur mon ami *Fréron*, sur mon cher *Pompignan* qu'on dit être chez M. d'*Argenson*, aux Ormes, avec le président *Hénault* qui va lui vendre sa charge de surintendant bel-esprit de la reine, et qui, pour pot de vin, trouve son *Discours* et son *Mémoire* excellens.

Il faut que je vous dise que frère *Menou*, jésuite,

Digitized by Google

jésuite, m'a envoyé une mauvaise déclamation de sa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens* Il a mis cet ouvrage sous le nom du roi *Stanislas*, pour lui donner du crédit ; il me l'a adressé de la part de ce monarque, et voici la réponse que j'ai faite au monarque. Voyez si elle est sage, respectueuse et adroite. Vous pourriez peut-être en amuser M. le duc de *Choiseul*, en qualité de lorrain. 1760.

On me mande, mon divin ange, que vous allez faire jouer ce Tancrède, qui est déjà presque aussi connu que l'Ecossaise.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers ; mais ma sève est passée ; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les sots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain ; mais gare le printemps.

Est-il vrai que *Gaussin* se retire ? qu'elle fait comme moi ? qu'elle va en Berri être dame de château ? et que, de plus, elle est mariée ? Je suis bien aise qu'il y ait des châteaux pour les talens, pourvu que ce ne soient pas les châteaux de Vincennes et de la bastille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de *Laudon*.

1760. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le sacrement de la confirmation. Mais si la chose est vraie, je pense comme vous ; la paix, la paix ; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amusez-vous avec Tancrède ; mais qu'il ne soit pas sifflé. On joue l'Ecossaise dans toutes les provinces ; il serait triste de déchoir et de faire ce petit plaisir à *Fréron* et à *Pompignan*. Savez-vous bien, mon cher ange, que Tancrède est une affaire capitale?

Mille tendres respects aux anges.

## LETTRE XIX.

### A M. DAMILAVILLE,

DIRECTEUR DES VINGTIEMES, *à Paris*.

29 d'auguste.

Je réponds, Monsieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occupez semblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'Histoire de Russie sous *Pierre le grand*, est une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaisir, Monsieur,

Digitized by Google

de me dire quel eſt ce M. *Do**** dont vous n'achevez pas le nom : les Suiſſes comme moi ne ſont pas au fait de l'hiſtoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Pariſiens ;* vous me feriez plaiſir de me l'envoyer ; on dit qu'il eſt différent de celui qui courait en manuſcrit. On m'a mandé qu'on jouait l'Ecoſſaiſe à Lyon, à Bordeaux et à Marſeille, avec le même ſuccès qu'à Paris. Je ne ſais pas pourquoi le ſieur *Fréron* s'eſt obſtiné à ſe reconnaître dans le *Frélon* de M. *Hume*. Il eſt certain que ce n'eſt pas la faute de *Jérôme Carré*, qui n'eſt qu'un ſimple traducteur, et qui eſt l'innocence même. Il ignorait abſolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le ſieur *Fréron* aux galères ; c'eſt le ſieur *Fréron* lui-même qui a appris cette anecdote au public : il doit ſavoir ce qui en eſt. 1760.

En attendant, il eſt exécuté ſur tous les théâtres de France ; la punition eſt douce, s'il eſt coupable de toutes les choſes dont on l'accuſe. On m'a envoyé des mémoires ſur ſa vie, dont il y a, dit-on, pluſieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au châtelet qu'au Parnaſſe. Au reſte, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ſes miſérables feuilles qu'on oublie à meſure qu'on les lit.

1760. Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres et des sentimens que vous me témoignez, que des sottises de ce gredin. Comptez, Monsieur, sur la vive sensibilité de votre, &c.

## LETTRE XX.

### A M. THIRIOT.

Le 29 d'auguste.

Je crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très-bon ouvrage sur la satire intitulée *Comédie des Philosophes*. Mais, en général, on a pris *Palissot* trop sérieusement; si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de *Palissot* sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. *Jérôme Carré* a été plus mâdré, il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de ma mie *Babichon*, qui *aimait tant à rire que souvent tout seul il riait dans sa grange*.

L'Ecossaise a été jouée dans toutes les provinces avec autant de succès qu'à Paris, et le tranquille *Jérôme* ricane dans sa retraite. Il a des tracasseries avec des prêtres pour l'église

Digitized by Google

qu'il fait bâtir; mais il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique *Rezzonico* ne soit pas si goguenard que *Lambertini*. 1760.

*Jean-Jacques*, à force d'être sérieux, est devenu fou; il écrivait à *Jérôme*, dans sa douleur amère : » Monsieur, vous serez enterré » pompeusement, et je serai jeté à la voirie ». Pauvre *Jean-Jacques !* voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de *Diogène !* Ce véritable pauvre diable a voulu jouer un rôle difficile à soutenir; il est bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite à ce braillard d'*Astruc*.

On dit le roi de Prusse vainqueur en Silésie; nous en saurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs; il est plus doux de bâtir, de planter et d'écrire. Ecrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell my friend.*

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de septembre.

La charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à *Tancrède* et à sa chère *Aménaïde* tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très-faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à la fois, qui s'avise de bâtir un château et une église, qui ne peut suffire à une correspondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé, mais il est dur d'être surchargé; le corps en souffre, Tancrède aussi. J'implore la clémence de madame *Scaliger;* je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des sottises; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que, s'il y a dans Tancrède la simplicité, la noblesse, l'intérêt,

Digitized by Google

la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être auſſi bien reçue que l'Ecoſſaiſe. 1760.
Mademoiſelle *Clairon* pleure et fait pleurer, dites-vous ; que demandez-vous de plus ? Il ſe trouvera quelques raiſonneurs qui, après avoir pleuré, diront à ſouper, que le courier qui portait la lettre d'*Aménaïde* au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir ; d'autres répondront qu'il devait ſe taire ; on demandera s'il y a aſſez de raiſons pour condamner *Aménaïde* ; les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop ; que ſon courier allait au camp des Maures ; que *Solamir* avait oſé la demander en mariage dans Syracuſe ; que *Solamir* l'avait aimée à Conſtantinople : il eſt encore très-naturel, et même indiſpenſable que *Tancrède* la croye coupable, puiſque ſon père même avoue à *Tancrède* qu'il n'eſt que trop sûr du crime de ſa fille ; toute l'intrigue eſt donc de la plus grande vraiſemblance ; et ce ſerait une choſe bien inutile et bien déplacée de faire parler un poſtillon qui ne doit point parler. Il me ſemble que, quand on a pour ſoi la vraiſemblance et l'intérêt, on peut riſquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents perſonnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que *le Kain* mette beaucoup de paſſion dans ſon rôle ; cette paſſion doit être noble,

Digitized by Google

1760. je l'avoue ; mais il faut que le déſeſpoir perce toujours à travers de cette nobleſſe.

Je ſouhaite que *Brizard* joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer ; croyez que, ma nièce et moi, nous feſons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaiſir de me dire que vous ne pouvez pas ſouffrir cette familiarité plate que le bon homme *Sarrazin* prenait quelquefois pour le naturel, cette façon miſérable de réciter des vers comme on lit la gazette. J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé que je n'aime point.

Au reſte, vous ſavez bien que vous êtes le maître abſolu de vos bienfaits, ainſi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi *Staniſlas*. Je chercherai ces dialogues que vous voulez voir ; j'en ferai faire une copie ; tout eſt à vos ordres, comme de raiſon. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant l'Ecoſſaiſe ; vous avez décrédité ce malheureux *Fréron* dans Paris et dans les provinces, et il était néceſſaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de Tancrède quand il vous plaira, vous êtes un excellent général ; ſi M. *Daun* avait conduit ſes troupes, comme vous conduiſez les vôtres, le roi de Pruſſe ne lui aurait pas dérobé tant de

Digitized by Google

de marches. Adieu, mon divin ange; en voilà beaucoup pour un malingre qui n'en peut plus, mais qui adore ſes anges. 1760.

## LETTRE XXII.

### A M. LE COMTE DE SAINT-ETIENNE,

*Qui avait adreſſé à l'auteur une épître ſur la comédie de l'Ecoſſaiſe.*

Aux délices, premier de ſeptembre.

Tout malade que je ſuis, Monſieur, je ſuis très-honteux de ne répondre qu'en proſe, et ſi tard, à vos très-jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui penſe comme vous. Cela fait preſque pardonner la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que *Fréron*. Ce monarque eſt comme le ſoleil, qui luit également pour les colombes et pour les vipères.

Lorſque j'ai demandé, Monſieur, votre adreſſe à madame la marquiſe *des Ayvelles*, je me flattais de vous faire de plus longs remercîmens; ma mauvaiſe ſanté ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux ſentimens d'eſtime et de

—— reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur
1760. d'être, &c.

Vous m'avez attendri, votre épître est charmante ;
En philosophe vous pensez.
Lindane est dans vos vers plus belle et plus touchante ;
Et c'est vous qui l'embellissez.

## LETTRE XXIII.

### A MONSIEUR

### LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 de septembre.

Je suis dans mon lit depuis quinze jours, Monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaisir. Il est vrai que pour du plaisir vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...* ; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des chevaliers errans ne vous ennuye. Ce qui n'est point ennuyeux, c'est votre traduction de Phèdre ; c'est le plus grand honneur qu'ait jamais reçu *Racine*.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature,

Digitized by Google

*Goldoni*. Je remercie le ſignor *Paradiſi*; mais c'eſt vous ſurtout, Monſieur, que je remercie. *Algarotti* a donc quitté *Machiavel* pour faire l'amour. Il paſſe ſon temps entre les Muſes et les dames, et fait fort bien. Si le cher *Goldoni* m'honore d'une de ſes pièces, il me rendra la ſanté; il faut qu'il faſſe cette bonne œuvre. Je fais répéter Alzire autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je ſerai debout. Nous n'avons pas de ſénateurs génevois qui joue la comédie. Les pédans de *Calvin* n'approchent pas des ſénateurs de Bologne; je n'ai pu corrompre encore que la jeuneſſe; je civiliſe autant que je peux les Allobroges. Les Génevois, avant que je fuſſe leur voiſin, n'avaient, pour divertiſſement, que de mauvais ſermons. Ils ne ſont point nés pour les beaux arts comme meſſieurs de Bologne. Vous avez le génie et les ſauciſſons; mais mes chers Génevois n'ont rien de tout cela. 1760.

Adieu, Monſieur; je vous aime comme ſi je vous avais vu et entendu.

Recevez les reſpects de l'hermite *V.*



Digitized by Google

1760.

## LETTRE XXIV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 de septembre.

Vous êtes un grand et aimable enfant, Madame ; comment n'avez-vous pas senti que je pense comme vous ? Mais songez que je suis d'un parti, et d'un parti persécuté, qui, tout persécuté qu'il est, a pourtant obtenu à la fin le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur ses ennemis, celui de les rendre à la fois ridicules et odieux.

Vous sentez donc ce qu'on doit aux gens de son parti : M. le duc d'*Orléans* disait qu'il fallait avoir la foi des Bohèmes.

Je ne sais si vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne *Stanislas ;* elle court le monde ; c'est pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère *Menou*, intitulé, *l'Incrédulité combattue par le simple... bon sens.*

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai ; et je chercherai d'ailleurs, Madame, tout ce qui pourra vous amuser ; car c'est à l'amusement qu'il faut toujours revenir, et, sans

Digitized by Google

ce point-là, l'exiſtence ſerait à charge : c'eſt ce qui fait que les cartes emploient le loiſir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre ; c'eſt ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère reſter ſérieuſement avec ſoi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous ſerions très-malheureux ; c'eſt parce qu'on eſt frivole que la plupart des gens ne ſe pendent pas. 1760.

Je vous adreſſerai, dans quelque temps, un exemplaire de l'Hiſtoire de toutes les Ruſſies. Il y a une préface à faire pouffer de rire, qui vous conſolera de l'ennui du livre.

Adieu, Madame ; je ſuis malade, portez-vous bien ; ſoyez auſſi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami qui vous eſt tendrement attaché pour toujours.

## LETTRE XXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de ſeptembre.

J'AI eu encore aſſez de tête pour dicter un dernier mémoire ; mais je n'ai pas aſſez d'expreſſions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'*Argental*



Digitized by Google

1760. m'étonne toujours ; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir beaucoup d'eſprit et de goût, il faut ſe donner la peine de mettre toutes ſes penſées par écrit, de s'étendre ſur les défauts, d'y ſubſtituer des beautés ; elle a tout fait. En vous remerciant, Madame ; vous êtes encore au-deſſus de l'idée que j'avais de vous ; j'ai été honteux de prendre moins d'intérêt que vous à Tancrède. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me ſemble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première repréſentation. Je ne crois pas Tancrède un excellent ouvrage ; mais enfin, tel qu'il eſt, grâce à vos bontés, je crois qu'il peut paſſer. J'y ai fait ce que j'ai pu ; il faut enfin finir, comme vous dites ; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore.

Il y a une grande différence entre deſcendre de *Pierre Corneille* ou de *Thomas*. Je me ſens bien moins d'entrailles pour le ſang de *Thomas* que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour la muſe limonadière, et j'aime beaucoup mieux lui donner une caraſe de ſoixante livres, que de lui écrire. Mais j'abuſe trop, Madame, de vos exceſſives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde, celui de n'être pas auprès de vous deux, et de ne vous

Digitized by Google

remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre Tancrède? comment recoudre sur son habit tous les lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles; cela me fait mourir de honte. 1760.

Cependant, que penser de Pondichéri que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique qu'ils peuvent prendre? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse surtout? est-il bien vrai que le cunctateur *Daun* ait bien battu l'infatigable *Luc*? Cet infatigable me mande pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très-sanglante, et je n'en aurai de nouvelles sûres que quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que Magdebourg qui ne tiendra pas long-temps; mais alors qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices; mais je ne pardonnerai jamais à *Omer Joli de Fleuri*. Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça, contre les philosophes, en parlement.



Digitized by Google

1760. Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite épître pompadourienne (*)? ne suis-je pas un grand politique? et cette politique n'est-elle pas très-désinvolte? ne suis-je pas bien fier? est-ce là une *Triste d'Ovide*? ai-je l'air d'un exilé? ai-je la bassesse de demander des grâces? ne suis-je pas digne de votre amitié? Mille respects tous fort tendres.

## LETTRE XXVI.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 de septembre.

MADAME *Scaliger*, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre; vous avez payé de votre personne; vous avez pansé les blessés, et mis les morts au quartier : c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

Mes divins anges, nous jouâmes hier Alzire; nous allons rejouer Tancrède; nous sommes à l'abri des cabales, c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs. M. le duc de *Villars*, grand connaisseur, nous encourage. Notre théâtre

(*) L'épître dédicatoire de Tancrède.

Digitized by Google

commence à être en réputation. *Brioché* n'avait pas ſi bien réuſſi chez les Suiſſes. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez l'Indiſcret ; la pièce n'eſt-elle pas un peu froide ? 1760.

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Si Tancrède avait un plein ſuccès, il faudrait hardiment donner la Femme qui a raiſon ; car, qu'elle ait raiſon ou non, elle eſt gaie, et la morale eſt bonne. Il y a beaucoup de coucherie, mais c'eſt en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de *Pompadour* fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconiſme. Il faut marier demain notre réſident de France dans mon petit château de Ferney. Nous ſommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la meſſe, et je vais répéter deux rôles, *Argire* et *Zopire*. La tête me tournera, ſi je n'y prends garde.

Je baiſe le bout de vos ailes humblement

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XXVII.

A M. LE CHEVALIER DE R....X, *à Toulouse.*

Aux Délices, 20 de septembre.

MONSIEUR,

Je ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme disait *Waller* à *Saint-Evremond.* Vous êtes bien bon de lire des choses dont je ne me souviens plus guère; mais vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Montesquieu à l'académie française*, *pour s'être moqué d'elle*, n'est qu'un trait plaisant, et rien de plus. Faites comme l'académie, Monsieur; entrez dans la plaisanterie, et surtout ne lisez jamais les *Discours de M. Mallet*, à moins que vous n'ayez une insomnie.

Vous expliquez très-bien, Monsieur, ce que M. de *Montesquieu* pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais si vous vous souvenez que les Hollandais ont mangé sur le gril le cœur des deux frères de *Witt*; si vous songez que les bons Suisses, mes voisins, ont vendu le duc *Louis Sforce* pour de l'argent comptant; si vous songez que le

Digitized by Google

républicain *Jean Calvin*, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait perſécuter perſonne, pas même ceux qui niaient la trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un eſpagnol qui s'exprimait ſur la trinité autrement que lui : en vérité, Monſieur, vous en conclurez qu'il n'y a pas plus de vertu dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde eſt un grand naufrage, et que la deviſe des hommes eſt, *ſauve qui peut.* 1760.

Je ſuis très-fâché d'avoir dit que *Guillaume* le conquérant diſpoſait de la vie et des biens de ſes nouveaux ſujets, comme un monarque de l'Orient : vous faites très-bien de me le reprocher. Je devais dire ſeulement qu'il abuſait de ſa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident ; car il eſt très-certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuſer à voler et à tuer ſes ſujets ſelon ſon bon plaiſir.

Nos pauvres hiſtoriens nous en ont trop fait accroire ; et le plus mauvais ſervice qu'on puiſſe rendre au genre-humain, eſt de dire, comme ils font, que les princes orientaux ſont très-bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaiſent. Il pourrait très-bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confeſ-

Digitized by Google

1760. seurs, s'imaginaſſent que cette belle prérogative eſt de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Aſie, tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu deſpotiſme indépendant de toutes les lois. Il eſt vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les miniſtres d'Orient ſont auſſi méchans que nos *Louis XI* et nos *Alexandre VI*. Il eſt vrai que les hommes ſont par-tout également portés à violer les lois, quand ils ſont en colère; et que, du Japon juſqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'-choſe. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle eſt éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, Monſieur, que votre vertu eſt de ce genre, et que l'illuſtre préſident de *Monteſquieu* aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne ſont pas, je crois, éloignées de chez vous, eſt venu paſſer quelque temps dans ma retraite; c'eſt M. le marquis d'*Argence*. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'eſprit. Je voudrais être aſſez heureux pour que vous me fiſſiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus reſpectueuſe eſtime, &c.

Digitized by Google

## LETTRE XXVIII. 1760.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 21 de septembre.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence a reçu, sans doute, la lettre de M. le comte de *Goloskin*. J'ai pris la liberté de lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'Histoire de *Pierre le grand*. Votre Excellence en présentera un à sa Majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé, de mon côté, des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de *Bassewits*, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de nouveaux mémoires, n'est point venu; je l'attends depuis près de deux mois.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui sont singulièrement romanesques. On prétend que la princesse, épouse du czarovitz, ne mourut point en Russie; qu'elle se fit passer

Digitized by Google

1760. pour morte ; qu'on enterra une buche, qu'on mit dans sa bière ; que la comtesse de *Konismarck* conduisit cette aventure incroyable ; qu'elle se sauva avec un domestique de cette comtesse ; que ce domestique passa pour son père ; qu'elle vint à Paris ; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique ; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique et l'épousa ; que cet officier se nommait d'*Aubant* ; qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de *Saxe* ; que le maréchal se crut obligé de découvrir cet étrange secret au roi de France ; que le roi, quoiqu'alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de sa main, pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante ; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle, et de venir à Vienne ; mais que la princesse était déjà retournée en Amérique ; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut ; et qu'enfin elle est actuellement à Bruxelles, où elle vit retirée, et subsiste d'une pension de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonstances et de détails ? ne se pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princesse, épouse du czarovitz ? Je vais écrire à Versailles, pour

Digitized by Google

savoir quel peut être le fondement d'une telle histoire, incroyable dans tous les points. 1760.

Je me flatte que notre histoire de votre grand empereur sera plus vraie. Songez, Monsieur, que je me suis établi votre secrétaire ; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai. M. de *Soltikof* passe sa vie à étudier. Il se dérobe quelquefois à son travail pour assister à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles sur mon petit théâtre de Tourney. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profession. Notre vie est plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Silésie : on s'égorge, et nous nous réjouissons. J'ignore toujours si vous avez reçu le gros ballot que j'adressai à M. de *Keyserling*, et la caisse de *Coladon*. Il y a malheureusement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je serai toute ma vie, avec le plus sincère et le plus inviolable dévouement, &c.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XXIX.

### A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 de décembre.

MON ancien ami, il eſt bien doux que mes fruits d'hiver ſoient encore de votre goût; mais il eſt triſte que nous ne les mangions pas enſemble. Vous voyez bien que ma table n'eſt pas toujours chargée de poires d'angoiſſe pour les *Trublet*, les *Chaumeix*, les *Fréron*, et les *le Franc de Pompignan*. Je n'aime pas trop la guerre : je n'ai attaqué perſonne en ma vie; mais l'inſolence de ceux qui oſent perſécuter la raiſon, était trop forte. Si on n'avait pas couvert *le Franc* d'opprobre, l'uſage de déclamer contre les philoſophes, dans les diſcours de réception à l'académie, allait paſſer en loi; et nous allions paſſer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre; mais quand on eſt obligé de la faire, il ne faut pas ſe battre mollement.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations, ni à mes plaiſirs, ni à ma gaieté. Je n'en fais pas moins bâtir un très-joli château et une petite égliſe. Je joue même quelquefois le

Digitized by Google

le bon homme de père avec madame *Denis* ; je joue passablement, et madame *Denis* divinement. M. le duc de *Villars*, qui est chez moi, et qui s'entend à merveille au théâtre, est enchanté. DIEU m'a donné, à un quart de lieue des Délices, un château dont j'ai changé la grande salle en tripot de comédie. On peut y aller à pied : on y soupe. Le lendemain on va à Ferney, qui est une terre belle et bonne ; et dans aucune de ces terres on n'entend point parler d'intendant. On est libre ; on ne doit au roi que son cœur. Des philosophes viennent nous y voir de cent lieues, mais vous mettez votre philosophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à soixante et sept ans, avec une faible santé, on peut être mille fois plus heureux qu'à trente ; et vous rendriez ce bonheur parfait. 1760.

Je ne sais si l'abbé du *Resnel* est aussi content de la vie que moi. Comment va sa santé ? Mais surtout donnez-moi des nouvelles de la vôtre ; et songez qu'il y a, dans un petit pays riant et libre, deux cœurs qui sont à vous pour jamais.



Digitized by Google

1760.

## LETTRE XXX.

### A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 de septembre.

Je vous fais mon compliment comme mille autres, mon très-aimable gouverneur, et, je crois, plus fincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les *Menou* même de s'intéreſſer plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur de la Lorraine allemande : vous aurez beau faire, vous ne ferez jamais allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex ? pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ſes moutons ſous un *Pollion* tel que vous ? J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*. Il y a un an qu'ils ſont imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plutôt, parce qu'il a fallu avoir auparavant le conſentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raiſon, le premier à qui je préſente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait uſage du témoignage honorable que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir ſi je priais un autre que vous de mettre à ſes

Digitized by Google

pieds cette faible marque de mon respect et de ma reconnaissance. Il est vrai que je lui présente l'histoire de son ennemi ; mais celui qui embellit Nancy rend justice à celui qui a bâti Pétersbourg ; et le cœur de *Stanislas* n'a point d'ennemi. Permettez donc, mon adorable gouverneur, que je m'adresse à vous pour faire parvenir *Pierre le grand* à *Stanislas le bienfesant*. Ce dernier titre est le plus beau. 1760.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'académie française, dont vous feriez l'ornement? Certainement, vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami *le Franc de Pompignan*. Vous n'auriez point protégé la pièce des Philosophes ; et, sans déplaire à l'auguste fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les esprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me semble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne sais si les deux génevois ont eu le bonheur après lequel je soupire, celui de vous voir ; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remercîment au roi de Pologne, de son livre intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet de sa main, qui n'a pas été contre-signé *Menou*.



Digitized by Google

1760. Adieu, Monsieur; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle par votre souvenir, par vos bontés, par les charmes de votre esprit, qui est du bon temps. Mille tendres respects.

## LETTRE XXXI.

### A M. THIRIOT.

A Ferney, 23 de septembre.

Monsieur l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'*Argental*? pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaisir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que messieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les Philosophes, à la bonne heure; mais il me semble que ceux à qui j'ai fait présent de plusieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la représentation et de l'impression, devraient vous avoir invité au petit festin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la

Digitized by Google

traduction du Père de famille, ou du *Vero amico*, de *Goldoni*, par *Diderot*, avec sa préface et l'épître à M. de *la Marck*. 1760.

Si l'Ecossaise (*) est plaisante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami *Gauchat* qui est l'auteur de l'Oracle des philosophes, et si ce *Gauchat* n'est pas un de ces ânes de sorbonne qu'on appelle docteurs.

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se chagriner des affaires publiques.

Nous avons aux Délices M. le duc de *Villars* et un marquis d'*Argence*, grands amateurs de la science gaie. Ce marquis d'*Argence* vaut un peu mieux que le d'*Argens* des *Lettres juives*. Nous jouons la comédie, nous fesons des noces. Madame *Denis* joue à peu-près comme mademoiselle *Clairon*, excepté qu'elle a dans la voix un attendrissement que *Clairon* voudrait bien avoir. Mademoiselle de *Bazincourt* est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices ou à Ferney. *Et vale.*

(*) Parodie de l'Ecossaise, par M. *Poinsinet* le jeune.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mercredi 23 de septembre, à neuf heures du soir.

En arrivant aux Délices, après avoir répété Tancrède sur notre théâtre de *Polichinelle*, dans le petit castel de Tourney; ô mes anges! ô madame *Scaliger!* je reçois votre paquet. Est-il bien vrai? est-il possible? quoi, vous avez pris cette peine? vous avez eu cet excès de bonté, de patience! vous m'avez secouru dans le danger? Mon cher ange, je savais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'*Argental*, madame d'*Argental* est le premier officier de l'état major! Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail. La poste part demain matin, et nous jouons demain Tancrède. Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'impatient *Prault* me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne fasse rien sans vos ordres; il me couperait la gorge et à lui la bourse. Mes divins anges, il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce, sur le beau factum de madame *Scaliger*;

Digitized by Google

il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un instant. 1760.

Tout ce que je vois en gros, c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troisième acte, un morceau qui nous enlève ici quand madame *Denis* le prononce :

Comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas! ..... avec les yeux d'un père.
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau, &c.

Cela nous fait verser des larmes : et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu, sans chaleur et sans intérêt. On m'écrit que *Brizard* est un cheval de carrosse; je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer.

Le second acte, sans quelques vers prononcés par *Aménaïde*, après sa scène avec *Orbassan*, est assurément intolérable, et il n'y a jamais eu de sortie plus ridicule; cela seul serait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame *Denis* attendrit tout le monde, parce que madame *Denis* a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre, de gestes, et de tout ce jeu muet qu'on a substitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage; c'est la

Digitized by Google

faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris.
1760. Mes divins anges ont raccommodé cette faute beaucoup mieux que notre miniſtère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez ſauvé cinquante défauts : que ne vous dois-je point ! Ah ! c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce !

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un ſerpent dans une patte, écriture aſſez belle, parlant comme ſi c'était d'après vous, prenant intérêt à la choſe ; comme perſonne ne ſigne, il faut que je devine ſouvent. Mais de quoi vous parlé-je là ! Je lis le mémoire de madame *Scaliger :* il eſt bien fort *de choſes*, raiſonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'eſprit. On a ſeulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs paſſent, et l'ouvrage reſte. Pourquoi *Zaïre* ne dit-elle pas ſon ſecret ? parce que je ne l'ai pas voulu, Meſſieurs ; et on n'en pleure pas moins à Zaïre : ce ſera bien pis à Fanime. Mais il faut finir et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte : cela va beaucoup mieux ; mais il faut ſouper. A demain les affaires.

Cependant, je ne ſuis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux *Aldamon*.

N'importe

Digitized by Google

N'importe, allons souper, vous dis-je ; il est onze heures, je n'ai pas mangé du jour. 1760.

A minuit.

J'ai soupé tout seul ; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du second acte pour mademoiselle *Clairon*. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la sainte Vierge, faites réciter ce morceau à *Clairon ;* il favorise tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

## LETTRE XXXIII.

### A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 de septembre.

VOILA ce que c'est que de n'être point à Paris ; on ne s'entend point ; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'*Argental* avec Tancrède. Je joue Tancrède ce soir. Sachez, divine *Melpomène*, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard vert, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendrissante, tremblotante. Divine *Melpomène*, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne



Digitized by Google

1760. point sortir du théâtre, au second acte, comme une muette qu'on va pendre. Faites-moi l'amitié, je vous en supplie, de réciter le monologue ci-joint ; il est favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne subjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent?

J'aurais plus de choses à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie ; mais je plante des arbres ce matin, et je joue *Argire* ce soir. Deux heures de conversation avec vous me feraient grand bien ; mais, quoi, *Fréron* et *Poinsinet* m'ont chassé de Paris. Il est juste que les grands-hommes honorent la capitale, et que je fois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre.

Digitized by Google

## LETTRE XXXIV. 1760.

### A M. GOLDONI.

A Ferney, 24 de ſeptembre.

SIGNOR mio, pittore è figlio della natura, vi amo dal tempo ch'io leggo. Ho voduta la voſtra anima nelle voſtre opere. Ho detto: Ecco un uomo oneſto e buono che hà purificato la ſcena italiana, che inventa colla fantaſia e ſcrive col ſenno. Oh! che fecondità, mio ſignore! che purità! come lo ſtile mi pare naturale, faceto ed amabile! Avete riſcattato la voſtra patria dalle mani de gli arlecchini. Vorrei intitolare le voſtre comedie: L'Italia liberata da' Goti. La voſtra amicizia m'onora, m'incanta. Ne ſono obligato al ſignor ſenatore *Albergati*, e voi dovete tutti i miei ſentimenti a voi ſolo.

Vi auguro la vita la più lunga, e la più felice, giacchè non potete eſſere immortale, come il voſtro nome. Voi penſate a farmi un onore, e già m'avete fatto il più gran piacere.

J'uſe, mon cher Monſieur, de la liberté françaiſe, en vous proteſtant, ſans cérémonie, que vous avez en moi le partiſan le plus déclaré, l'admirateur le plus ſincère, et déjà

—— le meilleur ami que vous puiſſiez avoir en
1760. France. Cela vaut mieux que d'être votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur.

*Voltaire.*

## LETTRE XXXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 24 de ſeptembre.

Mes divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer Tancrède en préſence d'une douzaine de pariſiens, à la tête deſquels était M. le duc de *Villars*. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame *Denis* a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verſe à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tariſſent les pleurs; et vos coupures judicieuſes, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remercîment. La première ſcène du ſecond, ſupprimée, profit tout clair. Le monologue que j'ai envoyé fait très-bien chez nous, et doit réuſſir chez vous. Au troiſième acte, pardon. Ce n'eſt pas

Digitized by Google

ſurement vous qui avez mis ces malheureux vers: 1760.

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux
A ſur Aménaïde oſé lever les yeux, &c.

On devrait lui répondre : *Mon ami, ſi on t'a déjà dit qu'on te prend ta maîtreſſe, tu devais donc en parler d'abord, tu devais donc être au déſeſpoir.* C'eſt un contre-ſens horrible.

Ecoutez-moi, mes chers anges ; on n'a pas fait réflexion qu'*Aldamon* n'eſt pas encore le confident de la paſſion de *Tancrède*. On a imaginé que *Tancrède* lui parlait comme à un homme inſtruit de l'état de ſon cœur. Il eſt évident que c'eſt et que ce doit être tout le contraire. *Aldamon* eſt un ſoldat attaché à *Tancrède*, qui a favoriſé ſon retour, et rien de plus. Il eſt ſi clair qu'il ne ſait point la paſſion de *Tancrède*, que *Tancrède* lui dit :

Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire, et plus que tu ne crois.

Donc *Aldamon* ne ſait rien. Peu à peu la confiance ſe forme dans cette ſcène, et *Aldamon*, qui doit avoir aſſez de ſens pour apercevoir une paſſion qu'il approuve, court faire ſon meſſage, en diſant à *Tancrède:*

C'eſt vous qui m'envoyez, je réponds du ſuccès.



Digitized by Google

1760. Il eſt bien mieux de mettre ce, *je réponds du ſuccès*, dans la bouche du confident, que dans celle de *Tancrède*, car alors *Tancrède* dit, avec bien plus de bienſéance et d'enthouſiaſme : *Il ſera favorable.* Nous demandons tous à genoux qu'on laiſſe le troiſième acte comme il eſt. Eſt-il poſſible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'eſt changé, je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, &c.

Ces vers, récités avec une fermeté attendriſſante, ont arraché des larmes. Si le père eſt ſi étriqué, s'il ne prend pas un intérêt tendre à la choſe, s'il ne flotte pas entre la crainte et l'eſpérance, en vérité, l'intérêt total diminue, et la pièce en général eſt bien moins touchante. J'ai écrit à *le Kain* ſur ce troiſième acte, et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte, il y a beaucoup d'art à fonder, comme vous avez fait, mes divins anges, la crédulité de *Tancrède*. Je voudrais ſeulement qu'il ne dît pas qu'il a pénétré le fond de cet affreux myſtère, mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez ſans doute ſouffrir ces vers :

Dans le rapide cours des plus brillans ſuccès
Solamir l'eût-il fait ſans être sûr de plaire ?

Digitized by Google

Je tiens toujours que c'eſt aſſez que le vieux *Argire* ait dit à *Tancrède*, elle eſt coupable. Un père au déſeſpoir eſt le plus fort des témoignages. Mais ſi vous voulez que *Tancrède* invente encore des raiſons pour ſe convaincre, à la bonne heure ; il faudra faire des vers. 1760.

Au cinquième acte, c'eſt encore un coup de maître d'avoir rendu à la fois le récit de *Catane* plus vraiſemblable et plus intéreſſant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

Ce vers me paraît de toute néceſſité.

Si

O jour du changement, ô jour du déſeſpoir !

a fait un ſi mauvais effet, cela prouve que *Brizard* a joué bien froidement ; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiſelle *Clairon* peut faire une très-belle figure en tombant aux pieds de *Tancrède ;* mais ſi vous aviez vu madame *Denis* pleurante et égarée, ſe relever d'entre les bras qui la ſoutiennent, et dire d'une voix terrible : *Arrêtez, vous n'êtes point mon père :* vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que



Digitized by Google

1760. c'eſt-là la véritable tragédie. Une partie des ſpectateurs ſe leva à ce cri, par un mouvement involontaire ; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce. Je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiſelle *Clairon* de ſe jeter et de mourir aux pieds de *Tancrède*, quand ſon père, éperdu et immobile, eſt éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle ? qui l'empêche de dire, *j'expire*, et de tomber près de ſon amant ?

Barbare ! laiſſe là ce repentir ſi vain.

fait un très-bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuoſité de la nation ; il faut la ſubjuguer.

La ſomme totale de ce compte eſt, remercîment, tendreſſe, reſpect, et envie de ne point mourir ſans vous revoir.

Digitized by Google

## LETTRE XXXVI. 1760.

### A M. LE KAIN.

Le 24 de septembre.

AVANT d'aller jouer Tancrède, et après avoir écrit une longue lettre à M. et à madame d'*Argental*, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle *Clairon*, à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plutôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher *le Kain*, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à M. et à madame d'*Argental*, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous serions bien fâchés de le jouer comme on le joue au théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'*Aldamon* n'est point du tout le confident de *Tancrède*; c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais *Tancrède* n'est pas assez imprudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord, il lui demande simplement où demeure *Aménaïde*: et c'est cette simplicité

Digitized by Google

1760. précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à *Aldamon :*

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux, &c.

ce vers gâte la scène de toutes façons. Si *Aldamon* lui a déjà dit cette nouvelle, s'il en est sûr, s'il s'écrie : *Il est donc vrai*, il doit arriver désespéré. Il ne doit parler que de sa douleur; et le commencement de la scène, qui chez moi fait un très-grand effet, devient très-ridicule.

Ne sentez-vous pas que tout l'artifice de cette scène consiste, de la part de *Tancrède*, à s'ouvrir par gradations avec *Aldamon ?* Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout son secret ; et quand il lui dit :

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi,

remarquez qu'il se donne bien de garde de dire : *J'aime Aménaïde*. Il le lui fait assez entendre, et cela est bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maison. Il ferait très-mal d'aller plus loin.

Ce séjour adoré qu'habite Aménaïde,

est un vers d'opéra, intolérable.

Digitized by Google

Concevez donc qu'il ne permet à ſon amour d'éclater que dans ſon monologue. C'eſt là qu'il doit commencer à dire : *Aménaïde m'aime.* S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et abſurde. 1760.

Le vers d'*Aldamon :*

Je vais parler de vous, je réponds du ſuccès,

eſt très à ſa place. Il reſpecte, il aime *Tancrède* comme un grand-homme ; il ſait que le nom de *Tancrède* eſt révéré dans la maiſon ; il eſt plein de cette idée ; il la conſond avec un ſimple meſſage. Et quand *Aldamon* dit ce vers : *Je réponds du ſuccès*, &c. *Tancrède* a bien meilleur air à dire avec enthouſiaſme : *Il ſera favorable.*

Je vous prie très-inſtamment, mon cher ami, de repréſenter toutes ces choſes à monſieur d'*Argental*, et de remettre abſolument le troiſième acte comme il eſt. Vous me feriez un tort irréparable, ſi vous continuiez à m'expoſer ainſi devant le public, et ſurtout ſi l'on imprimait la pièce dans l'état où elle eſt par ma négligence et mon abſence. Voyez à quoi je ſerais réduit ſi *Prault* imprimait la pièce avant que je vous l'aye envoyée, ſignée de ma main. Prévenez ce coup pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail ;

Digitized by Google

1760. mais je dois vous dire que, dans la fermentation des esprits, au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre, les premiers jours, aux critiques les plus injustes. C'est une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE XXXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de septembre.

Je vous ai écrit des volumes, ô mes anges, tout en jouant Alzire, Mahomet, Tancrède et l'Orphelin. Ah, l'étonnante actrice que nous avons trouvée! quelle *Palmire!* vingt ans, beauté, grâce, ingénuité, et des larmes véritables, et des sanglots qui partent du cœur! Pauvres Parisiens, que je vous plains! vous n'avez que des *Hus*.

Madame de *Pompadour* n'est point poule mouillée, ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire, les changemens que je vous ai envoyés par M. de *Courteilla*. Que je jouisse, au moins en idée, de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi? M. le duc de *Villars* ne

Digitized by Google

s'y connaît-il point ? ma nièce eſt-elle ſans goût? ſuis-je un chien? que coûte-t-il d'eſſayer ce qui fait chez nous le plus grand effet ? 1760.

Eſt-il vrai que les décorations ne ſont pas belles ? qu'il n'y a pas aſſez d'aſſiſtans au troiſième et au cinquième ? que *Grandval* néglige trop ſon rôle parce qu'il n'eſt pas le premier ? que *le Kain* ne prononce pas ? que mademoiſelle *Chiron* a joué faux quelques endroits ? à qui croire ? *la calomnie y règne.*

Madame de *Fontaine* a fait une belle action. J'aurai bientôt un grand ſecret à vous confier.

Nous venons de répéter Fanime. — Plus de larmes qu'à Tancrède. — Un *Ramire* admirable. Je corromps toute la jeuneſſe de la pédante ville de Genève. Je crée les plaiſirs. Les prédicans enragent. Je les écraſe. Ainſi ſoit-il de tous prêtres inſolens et de tous cagots.

O anges, à l'ombre de vos ailes.

Digitized by Google

1766.

## LETTRE XXXVIII.

### AU MEME.

29 de septembre.

VOICI, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange ; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, casser mon testament ; faites essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes ; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine. *Aménaïde-Denis* vous embrasse. Je me jette aux pieds de madame *Scaliger*. Je crois avoir profité de son excellent mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges !

Je crois que le démon de *Socrate* était un ami.

Digitized by Google

## LETTRE XXXIX.

1760.

### A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No, nò, nò, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le lettere ſoprà la Ruſſia, e me ne dolgo; car ſi je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très-facétieuſe préface où je rends juſtice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baſte, ce ſera pour l'antiphone du ſecond volume; car vous ſaurez que, n'ayant point encore reçu les mémoires néceſſaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Or sù, biſogna ſapere che vi ſono due valenti banchieri à Milano chiamati *Bianchi* e *Baleſtrerio*, e quegli rinomati banchieri ſono li corriſpondenti d'un valente mercante o mercatante di Genevra chiamato *le Fort* di quella famiglia di *le Fort*, la quale ha dato alla Ruſſia il gran conſigliere del gran *Pietro*.

Le lettere ſoprà la Ruſſia non ſi ſmariranno quando ſaranno indirizzate dal *Bianchi* à un *le Fort*. Prenez donc cette voie, caro cigno; godete la voſtra bella patria. Je vais adreſſer

Digitized by Google

1760. inceſſamment à Veniſe le premier volume ruſſe, par le ſignor *Bianchi*. Je ſerais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout ſeul. Les Allobroges me diſent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie ; *ſed non ego credulus illis*. Mais j'ai bâti auſſi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La ſcène eſt en Sicile. C'eſt de la chevalerie ; c'eſt du temps de l'arrivée des ſeigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y eſt queſtion d'un pape qui eſt nommé ſur le théâtre. Cependant les français n'ont point ri, et les françaiſes ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Pariſiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuſe ma vieilleſſe ; il n'y a guère de momens vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie : je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme, e le dame e le muſe vi favoriſcono à gara.

*Vive beatus ;* have you read *Triſtram ſhandi!* This a veri un accountable book an original one ; they run mad about it in england.

Les philoſophes triomphent à Paris. Nous avons écraſé leurs ennemis, en les rendant ridicules.

Vivez *beatus*, vous dis-je.

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE XL.

1760.

## A M. NOVERRE,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAITRE DES BALLETS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'AI lu, Monſieur, votre ouvrage de génie (*); mes remercîmens égalent mon eſtime. Votre titre n'annonce que la danſe, et vous donnez de grandes lumiéres ſur tous les arts. Votre ſtyle eſt auſſi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraiſſez ſi ſupérieur dans votre genre, que je ne ſuis point du tout étonné que vous ayez eſſuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un prince qui en ſent tout le prix.

Une vieilleſſe très-infirme m'a ſeule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embelliſſez ſi ſingulièrement. Vous faites trop d'honneur à la Henriade, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos ſujets : vous ferez un tableau vivant de ce qui n'eſt chez moi qu'une faible eſquiſſe.

(*) *Lettres ſur la danſe et ſur les ballets.*



Digitized by Google

1760. Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées ? Vous êtes un *Prométhée;* il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XLI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

Mon divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien disposé vos troupes, pour gagner cette bataille ; on dit que l'armée ennemie était considérable. *Débora-Clairon* a donc vaincu les ennemis des fidelles. On dit que *Satan* était dans l'amphithéâtre, sous la figure de *Fréron*, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux fit, psh, psh, comme si ç'avait été de l'eau bénite.

Il est absolument nécessaire que la pièce s'imprime bientôt. Je soupçonne qu'il y en a déjà une édition furtive. Vous savez que j'avais ci-devant proposé à madame la marquise une dédicace; je ne peux honnêtement

Digitized by Google

oublier ma parole ; j'écris au protecteur M. le duc de *Choiſeul*, protecteur que je vous dois, et je le prie de ſavoir de madame la marquiſe ſi elle accepte l'épître. Vous connaiſſez le ton de mes dédicaces ; elles ſont un peu hardies, un peu philoſophiques ; je tâche de les faire inſtructives. Si on les veut de cette eſpèce, je ſuis prêt ; ſinon point de dédicace. 1760.

Madame *Scaliger*, vous avez ſans doute taillé et rogné : vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque choſe, ma foi, je le dois à vos critiques ſcaligériennes. Etiez-vous là, Madame ? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne ſoient pas ſi froids et ſi familiers.

Des longueurs, mon cher ange ! c'eſt dans ma lettre de remercîment qu'il y aurait des longueurs, ſi j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir ? je vous dois tout. Je baiſe le bout de vos ailes avec des tranſports de reconnaiſſance.

On dit que la lettre au roi *Staniſlas* a fait impreſſion ſur l'eſprit de monſeigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié de ſa main, avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter Tancrède avec madame *Denis* ; je parie, et même contre

1760. vous, que mademoiselle *Clairon* ne joue pas si bien le quatrième acte.

*N. B.* Moi, père, je fais pleurer; que *Brizard* en fasse autant, je l'en défie : il ne peut tomber de ses yeux que de la neige.

## LETTRE XLII.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Premier d'octobre.

CHARMANTE madame *Scaliger*, la lettre, le savant commentaire du 24 redoublent ma vénération. M. le duc de *Villars* s'habille pour jouer, à huis clos, *Gengis-kan*; la *Denis* se requinque : deux grands acteurs, par parenthèse. On rajuste mon bonnet, et je saisis ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés. (*)

Voilà à peu-près tous les ordres de ma

(*) Il y avait ici des corrections pour Tancrède.

Digitized by Google

souveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuses critiques scaligériennes ont trouvé un *V.* docile, un *V.* reconnaissant, un *V.* prompt à se corriger, et quelquefois un *V.* opiniâtre, qui dispute comme un pédant, et qui encore vous supplie à genoux d'accepter ses changemens, de faire ôter ce détestable *car tu m'as déjà dit que cet audacieux*, et il vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au pathétique du tableau de *Clairon* au cinq, ce morceau plus pathétique encore. 1760.

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père, &c.

Il me semble que, grâce à vos bontés, tout est à présent assez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à Tancrède, qui me lutinent depuis un mois.

Madame *Denis* partage toute ma reconnaissance. Divins anges, veillez sur moi; je vous adore du culte de dulie et de latrie.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XLIII.

### A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 3 d'octobre.

Le baron germanique, qui se charge de rendre ce paquet à votre Excellence, est un heureux petit baron. Je connais des français qui voudraient bien être à sa place, et faire leur cour à M. et madame de *Chauvelin*. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleversiez nos limites, et que vous rendiez des savoyards français et des français savoyards. Je conçois très-bien qu'il y a du plaisir à être savoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, Monsieur, que quand vous prendrez le chemin de Versailles pour donner la chemise au roi, vous devez au moins venir changer de chemise dans nos hermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la vie du *Solon* et du *Lycurgue* du Nord. Si la cour de Russie était aussi diligente à m'envoyer ses archives, que je le suis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me souviens d'avoir entendu dire à vos ministres, au cardinal *Dubois*, à

Digitized by Google

M. de *Morville*, que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, &c.; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin, et un *Tottleben* donnant ses ordres datés de Sans-souci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau *Mercure* de *Pigal*, pour le rendre au roi. 1760.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *sir politic*, je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démence horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les ans, trois millions cinq cents mille livres de tabac de vos vainqueurs? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe?

Digitized by Google

1760. Le zèle me suffoque : je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir ; ils m'ont assuré que Pondichéri ferait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. *Berrier* confonde mon commodore !

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes Fanime, ces jours passés ; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un arabe, qui est de Saïd même, qui fait sept ou huit langues, qui parle très-bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre arabe ? c'est l'abbé d'*Espagnac*. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable ? Vivent les gens faciles en affaires ! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre de *Luc*, où il parle si courtoisement de M. le duc de *Choiseul*. J'ai bien peur que mes russes n'aient pris aussi une lettre qu'il m'adressait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ses troupes ; il perdra ses Etats pour avoir fait

des

Digitized by Google

des épigrammes. Ce sera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde. 1760.

Je suis un grand babillard, Monsieur; mais il est si doux de s'entretenir avec vous des sottises du genre-humain, et de vous ouvrir son cœur! je compte si fort sur vos bontés, que je me suis laissé aller. Conservez-moi, et madame l'ambassadrice, un peu de souvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame *Denis* est devenue très-digne de jouer les seconds rôles avec madame de *Chauvelin*.

L'oncle et la nièce sont à ses pieds. Je vous présente mon tendre respect dans la foule de ceux qui vous aiment.

## LETTRE XLIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'octobre, à midi.

Eh, mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre ce matin : je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.



Digitized by Google

1760. 1°. Je vous jure qu'on m'a mandé que *le Kain* et la *Clairon* avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie ; mais allons pied à pied, si je puis, et commençons par le commencement.

2°. J'ai déjà dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'*Argire* avec *Aménaïde*, en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république ; j'ai remercié et je remercie.

3°. Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

Viens, je te dirai tout. — Mais il faut tout oser ;
Le joug est trop affreux, ma main doit le briser ;
La persécution enhardit la faiblesse.

Cela fortifie le caractère d'*Aménaïde*, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

4°. Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

. . . . . .

Moi des remords, qui, moi ! le crime seul les donne, &c.

Et c'est *Aménaïde*, et non la suivante, qui fait tout ; et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un esclave qui l'a

Digitized by Google

déjà ſervie, que de remettre tout aux ſoins de *Fanie*; cela était trop d'une petite fille; et cette fermeté du caractère d'*Aménaïde* prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait enſuite à ſon père. 1760.

5°. Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troiſième acte, que de faire apprendre à *Tancrède* ſon malheur par gradation; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à *Aldamon*, comme au confident de ſon amour; et quand *Tancrède* diſait, au nom d'*Orbaſſan*,

Orbaſſan, l'ennemi, le rival de Tancrède!

il le diſait à part: et pour lever toute équivoque, j'ai mis l'*oppreſſeur* de *Tancrède*, au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que *Tancrède*, en arrivant dans la ville, avait appris, par le bruit public, qu'*Orbaſſan* devait épouſer *Aménaïde*; c'eſt une choſe très-naturelle; tout le monde en parle, et *Aldamon* n'en ſait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand *Tancrède* demande qui commande les armes dans la ville; *Aldamon* peut répondre,

Ce fut, vous le ſavez, le reſpectable Argire;

mais *Orbaſſan* lui ſuccède. En un mot, tout l'art de cette ſcène doit conſiſter dans la manière dont *Tancrède*, laiſſe pénétrer ſon ſecret par *Aldamon*, qui voit, par ſon émotion,



Digitized by Google

1760. quels ſont ſes chagrins et ſes projets. *Je vais parler de vous* était équivoque ; *vous* cependant ne ſignifie pas je vous *nommerai*, il ſignifie qu'*Aménaïde* pourra ſe douter quel eſt ce *vous* ; mais cela eſt trop ſubtil, et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce ſont bagatelles.

6°. *Je ſuis encor ſous le couteau* eſt une expreſſion noble et terrible ; ſi on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux ; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité et de l'intérêt. Cette ſcène a fait un grand effet chez moi. Il faut laiſſer dire les petits critiques, qui font ſemblant de s'effaroucher de tout ce qui eſt nouveau, et qui ne voudraient que des expreſſions triviales ; notre langue n'eſt déjà que trop ſtérile.

7°. La dernière ſcène du ſecond acte était auſſi néceſſaire que cette dernière ſcène du troiſième ; mais, comme ce petit monologue du ſecond ne peut être qu'une expreſſion ſimple de la ſituation d'*Aménaïde*, comme ce tableau de ſon état n'eſt point un grand combat de paſſions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais ſeulement à rendre le ſpectateur ſatisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, ſans refroidir.

8°. Si, *O ma fille, vivez, fuſſiez-vous criminelle*, eſt dit par un acteur glacé, tels que les

Digitized by Google

acteurs français l'ont preſque toujours été ; ſi ce vers n'eſt pas dans la bouche d'un homme qui ait déjà pleuré et fait pleurer, il eſt clair que ce vers doit être mal reçu ; mais moi, en le diſant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux : c'eſt la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres francs, c'eſt que tous les perſonnages doivent avoir la même nobleſſe d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégans, bien compaſſés : la nature n'eſt pas faite ainſi. 1760.

9°. Le grand point eſt de toucher. — *Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher* (dit *Boileau*). Or, *Aménaïde* eſt auſſi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous ſavez, mes anges, que M. de *Chauvelin* avait été mécontent du quatrième acte ; il avait imaginé d'envoyer un ambaſſadeur de *Solamir*, et de ſubſtituer une entrée et une audience aux ſentimens douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par ſon père, et qui eſt à la fois mépriſée et défendue par ſon amant. Toutes ces idées que chacun a dans ſa tête, de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle, ne ſerviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout ſon enthouſiaſme. On pourra gagner quelque choſe du côté de l'hiſtorique, et on perdra



Digitized by Google

——— tout l'intérêt. Si *Corneille* avait fuivi dans le
1760. Cid le plan de l'académie, le Cid était à la glace.

On crie aux premières repréſentations, et le *couteau*, et la haine *outrageuſe*, et *je ne peux ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède;* au bout de huit jours on ne crie plus.

10°. Les longueurs doivent être accourcies; mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un ſentiment qui n'a pas ſa juſte étendue, ne peut faire effet. Qu'eſt-ce qu'une tragédie en abrégé?

11°. Nous ſoutenons toujours que les derniers vers d'*Aménaïde* ſont un morceau pathétique, terrible, néceſſaire, et nous en avons eu la preuve : — *Arrêtez*, — *vous n'êtes point mon père.* On fut tranſporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts. Mon cœur eſt navré de douleur, ſi j'ai déplu à mes anges; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce *car tu m'as déjà dit.*

Digitized by Google

## LETTRE XLV. 1760.

## A M. THIRIOT.

Le 8 d'octobre.

Je vous dois bien des réponſes, mon ancien ami. Puiſque vous logez chez un médecin, ce n'eſt pas merveille que vous ſoyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien. Madame *Denis* vous fera pleurer dans Tancrède, tout autant que mademoiſelle *Clairon;* et moi, je vous ferai plus d'impreſſion que *Brizard :* je ſuis un excellent bon homme de père.

Je vous enverrai inceſſamment un Pierre le grand par M. *Damilaville.*

Je ne peux vous donner la *Capilotade* que cet hiver; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai, dans mon taudis des Délices, M. le duc de *Villars*, un intendant, un homme d'un grand mérite qui a fait 150 lieues pour me voir. Nous couchons les uns ſur les autres. Il y avait hier quarante-neuf perſonnes à ſouper. Nous jouons aujourd'hui Mahomet: une *Palmire*, jeune, naïve, charmante, voix de ſirène, cœur ſenſible, avec deux yeux qui fondent en larmes; on n'y tient pas : *Gauſſin*



Digitized by Google

1760. était une ſtatue. *Nota benè* que j'arrache l'ame au quatrième acte.

Mon égliſe ne ſe bâtira qu'au printemps. Vous voulez que j'oſe conſulter M. *Souflot* ſur cette égliſe de village, et j'ai fait mon château ſans conſulter perſonne.

J'ai reçu le Père de famille; mais je voulais l'édition avec l'épigraphe grecque, et les deux lettres qui firent tant de bruit.

Bonſoir, mon cher ami; la tête me tourne de plaiſirs et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de Tancrède, *et vale.*

## LETTRE XLVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

O divins anges, jugez ſi je ſuis fidelle à mon culte; je vais jouer Zopire; j'ai deux cents perſonnes à placer; je fais copier Tancrède; je vous écris. Où diable avez-vous pêché, mes anges, que j'avais un peu d'amertume, quand je ſuis pénétré de vos bontés.

Je vous enverrais aujourd'hui Tancrède, ſi j'avais ſeulement le temps de faire un paquet. Qui, moi de l'amertume, parce que j'ai pris

Digitized by Google

le parti du troisième acte, et que j'ai cru que *le Kain* me l'avait saboulé! Pour Dieu, laissez-moi mon franc arbitre ; encore faut-il bien que j'aye mon avis : DIEU a permis à ses créatures de dire ce qu'elles pensent. Mon cher ange, mandez-moi, je vous prie, où l'on en est de ce Tancrède, quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à *Clairon*, par Versailles ; je vous écris aussi par Versailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc Mahomet aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de Mahomet? cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible, qu'elle ne doive déchirer le cœur? Ah, *Gaussin*, *Gaussin*, si vous aviez la centième partie de l'ame de madame *Rillet!* si on avait eu un *Séide!* Pauvres Parisiens, vous n'avez point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire, mes anges ; c'est que presque toutes vos tragédies sont froides, et vos acteurs aussi, excepté la divine *Clairon*, et quelquefois *le Kain*. Mes yeux se sont ouverts, mais trop tard. Je mourrai sans avoir fait une pièce selon mon goût. 1760.

M. le duc de *Choiseul* vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace?

Avez-vous reçu un Pierre?

Madame *Scaliger*, ne soyez donc plus

Digitized by Google

fâchée contre moi. C'eſt que je ſuis à vos
1760. pieds, c'eſt que je vous aime et révère au pied de la lettre.

## LETTRE XLVII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ce 10 d'octobre.

Si vous n'êtes point un grand enfant, Madame, vous n'êtes pas non plus une petite vieille. Je ſuis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par ſemaine; et le bon de l'affaire, c'eſt que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne ſoit bien ſage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces et les acteurs, qu'en outre je bâtis une égliſe et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces tripots-là; et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'Hiſtoire de *Pierre le grand*; et que j'ai dix ou douze lettres à écrire par jour : tout cela fait que vous devez me pardonner, Madame, ſi je ne vous ennuie pas auſſi ſouvent que je le voudrais.

Digitized by Google

J'ai pourtant un plaiſir extrême à m'entretenir avec vous; vous ſavez que j'aime paſſionnément votre eſprit, votre imagination, votre façon de penſer. Vous aurez la moitié de Pierre inceſſamment. Il y a un paquet tout prêt pour vous, et pour M. le préſident *Hénault*: mais on ne ſait comment faire pour dépêcher ces paquets par la poſte. 1760.

Je vous avertis que la préface vous fera pouffer de rire, et vous ſerez tout étonnée de voir que la plaiſanterie n'eſt point déplacée.

J'y joins un chant de la Pucelle, qui pourra vous faire rire auſſi. Je vous promets encore de vous chercher des fariboles philoſophiques dans ma bibliothéque; mais il faut que vous ſachiez que je ne ſuis guère le maître d'entrer dans ma bibliothéque à préſent, parce qu'elle eſt dans l'appartement qu'occupe M. le duc de *Villars*, avec tout ſon monde. Il nous a joué, à huis clos, *Gengis-kan* dans l'Orphelin de la Chine: il vaut mieux que tous vos comédiens de Paris.

Je ſuis fort aiſe, Madame, qu'on ait imprimé ma lettre au roi de Pologne. Trois ou quatre lettres par an, dans ce goût-là, écrites aux puiſſances, ou ſoi-diſant telles, ne laiſſeraient pas de faire du bien. Il faut rendre ſervice aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en valent guère la peine.

Digitized by Google

1760. Mon petit parti d'ailleurs m'amuse beaucoup. J'avoue que tous mes complices n'ont pas sacrifié aux grâces ; mais s'ils étaient tous aimables, ils ne seraient pas si attachés à la bonne cause. Les gens de bonne compagnie ne font point de prosélytes ; ils sont tièdes, ils ne songent qu'à plaire ; DIEU leur demandera un jour compte de leurs talens.

Vous avez bien raison, Madame, d'aimer l'histoire de mon ami *Hume ;* il est, comme vous savez, le cousin de l'auteur de l'Ecossaise. Vous voyez comme il rend, dans cette histoire, le fanatisme odieux.

Ne croyez pas que l'Histoire de *Pierre le Grand* puisse vous amuser autant que celle des *Stuart ;* on ne peut guère lire Pierre, qu'une carte géographique à la main ; on se trouve d'ailleurs dans un monde inconnu. Une parisienne ne peut s'intéresser à des combats sur les Palus-méotides, et se soucie fort peu de savoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'est point un amusement, c'est une étude.

M. le président *Hénault* ne veut point que je donne Pierre, chiquette à chiquette : je ne le voudrais pas non plus, mais j'y suis forcé. On a un peu de peine avec les Russes, et vous savez que je ne sacrifie la vérité à personne.

Adieu, Madame ; si vous aviez des yeux,

Digitized by Google

je vous dirais : venez philosopher avec nous, parce que vos yeux seraient égayés pendant neuf mois par le plus agréable aspect qui soit sur la terre ; mais ce qui fait le charme de la vie est perdu pour vous, et je vous assure que cela me fait toujours saigner le cœur. 1760.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare, homme de grande condition, ancien officier retiré dans ses terres : il les a quittées pour venir, à cent cinquante lieues de chez lui, philosopher dans une retraite. Je ne l'avais jamais vu, je ne savais pas même qu'il existât : il a voulu venir, il est venu ; il fait de grands progrès, et il m'enchante. Mais, par malheur, il me vient des intendans ; ces gens-là ne sont pas tous philosophes. Mon Dieu, Madame, que je hais ce que vous savez !

Je vais être en relation avec un brame des Indes, par le moyen d'un officier qui va commander sur la côte de Coromandel, et qui m'est venu voir en passant. J'ai déjà grande envie de trouver mon brame plus raisonnable que tous vos butors de la sorbonne.

Adieu, encore une fois, Madame ; je vous aime beaucoup plus que vous ne pensez.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XLVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

Vous êtes mes anges plus que jamais ; vous perſévérez dans votre miniſtère de gardiens. Voici, mon cher et reſpectable ami, ce que j'ai pu à peu-près répondre à votre lettre et au mémoire de madame *Scaliger*. Je prévois que ma réponſe ſera inutile, puiſqu'elle n'arrivera qu'après que Tancrède aura été joué à Verſailles ; mais, du moins, j'aurai la conſolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits ſcrupules, je ſuis à vos ordres.

Etes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer Tancrède par proviſion ? En ce cas, je vous ſupplie de faire tranſcrire ſur la pièce les changemens que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne ſe laſſent pas.

Vous imaginez donc que je ſuis aſſez malhabile pour fourrer, dans la dédicace, quelque choſe que la marquiſe n'ait pas approuvé! je ne ſuis pas ſi niais. Voici cette dédicace mot pour mot, telle que M. le duc de *Choiſeul* me l'a renvoyée, munie du grand ſceau des

Digitized by Google

petits appartemens. J'ai plus d'une raiſon de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes. 1760.

Et vous, madame *Scaliger*, vous me croyez donc aſſez ſuiſſe pour ignorer que mon intendant de Bourgogne eſt le frère de mon chèr avocat général ? Sachez que ce frère m'a amené ſon neveu, propre fils de ſon frère. J'ai ſoupçonné ſa mère d'avoir été une habile femme : car le jeune candidat eſt d'une taille fine et élancée, et ſon père eſt tout rabougri.

Nous avons à préſent M. *Turgot* qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas beſoin de mes inſtructions, il m'en donnerait ; c'eſt un philoſophe très-aimable. Nous lui avons joué Fanime et les Enforcelés : il dit qu'il n'avait pas pleuré à Tancrède ; et je l'ai vu pleurer à Fanime ; mais c'eſt que madame *Denis* a la voix attendriſſante, et quand nous jouons enſemble, on n'y tient pas.

*Georges III* ne changera pas la face de l'Europe ; celle de *Luc* change tous les jours.

Mille tendres reſpects à tous les anges.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE XLIX.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'octobre.

MADAME *Scaliger*, savez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raisonnés, des bontés de toute espèce; mon cœur est tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous ai envoyé des bribes pour Tancrède, imaginez-vous, Madame, qu'on m'essayait un habit de théâtre pour *Zopire*, et un autre pour *Zamti*; qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au courant de la plume, et un *Tancrède sortait de la place.* Cette place n'est pas tenable: il y avait cent autres incongruités; je m'en apercevais bien; je les corrigeais quand le courier était parti. J'envoyais des mémoires à *Clairon;* je priais qu'on suspendît les représentations, qu'on me donnât du temps. Voilà qui est fait; tout est fini, plus de Chevalerie. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez. Pour moi, je vais jouer le père de *Fanime*

dans

Digitized by Google

dans deux heures, et je vous avertis que je vais faire pleurer. *Fanime* se tue ; il faut que je vous confie cette anecdote. Mais comment se tue-t-elle ? à mon gré, de la manière la plus neuve, la plus touchante. Cette *Fanime* fait fondre en larmes ; du moins madame *Denis* fait cet effet ; car, ne vous déplaise, elle a la voix plus attendrissante que *Clairon*. Et moi, je vous répète que je vaux cent *Sarrazin*, et que j'ai formé une troupe qui gagnerait fort bien sa vie. Ah, si nous pouvions jouer devant madame *Scaliger* ! Mais vous a-t-on envoyé Pierre I ? cela n'est pas si amusant qu'une tragédie. Que ferez-vous de la grande Permie et des Samoïèdes ? Il y a pourtant une préface à faire rire, et j'ose vous répondre qu'elle vous divertira. Je crois que j'étais né plaisant, et que c'est dommage que je me sois adonné parfois au sérieux. Je n'ai point vu les frérons sur Tancrède ; mais je me trompe, ou *Jérôme Carré* est plus plaisant que *Fréron*. Je me moque un peu du genre-humain, et je fais bien ; mais avec cela comme mon cœur est sensible ! comme je suis pénétré de vos bontés ! comme j'aime mes anges ! je les chéris autant que je déteste ce que vous savez. Mon aversion pour cette infamie ne fait que croître et embellir. M. d'*Argental* est donc à la campagne. Comment peut-il faire pour ne pas

1760.

sortir à cinq heures ? comment va la santé de
1760. M. de *Pont-de-Veſle* ?

Quand mon cher ange reviendra-t-il ? Je ſuis à vos pieds, divine *Scaliger*.

## LETTRE L.

### A MADEMOISELLE CLAIRON.

16 d'octobre.

BELLE *Melpomène*, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parce qu'elle eſt un peu impotente ; mais mon cœur, qui ne l'eſt pas, y répondra.

Raiſons enſemble, raiſonnons.

Les monologues, qui ne ſont pas des combats de paſſions, ne peuvent jamais remuer l'ame et la tranſporter. Un monologue, qui n'eſt et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes ſentimens, n'eſt qu'une pièce néceſſaire à l'édifice ; et tout ce qu'on lui demande, c'eſt de ne pas refroidir. Le mieux, ſans contredit, dans votre monologue du ſecond acte, eſt qu'il ſoit court, mais pas trop court. On peut faire venir *Fanie*, et finir par une ſituation attendriſſante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainſi

Digitized by Google

que bien d'autres. On a été forcé de donner Tancrède avant que j'y eusse pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois. Vos talens ont sauvé mes défauts ; il est temps de me rendre moins indigne de vous. 1760.

Je ne suis point du tout de votre avis (1), ma belle *Melpomène*, sur le petit ornement de la Grève que vous me proposez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la scène française dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient si bien l'appareil du spectacle, ne se sont avisés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire construire un échafaud par un menuisier? en quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue? Il est beau, il est noble de suspendre des armes et des devises. Il en résulte qu'*Orbassan*, voyant le bouclier de *Tancrède* sans armoiries, et sa cotte d'armes sans faveur des belles, croit avoir bon marché de son adversaire ; on jette le gage de bataille, on le relève ; tout cela

(1) Ce fut contre son avis, et à la pluralité des voix, que mademoiselle *Clairon* fut chargée de proposer à M. de *Voltaire* de tendre le théâtre en noir, et de dresser un échafaud au troisième acte de Tancrède. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui sont établis dans cette lettre.



Digitized by Google

1760. forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent; c'est immoler la décence à la barbarie; croyez-en *Boileau* qui dit :

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et dérober aux yeux.

Ce grand-homme en savait plus que les beaux esprits de nos jours.

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers, appelées tragédies; mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps Tancrède, quand j'aurai pu y travailler à loisir; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. Fanime suivra de près: nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de *Villars*, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc. Il y avait une assemblée très-choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible,

Digitized by Google

à ce qu'on dit. La pièce eſt prête. Je vais bientôt donner tous mes ſoins à Tancrède. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous ſupplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de *Tronchin*, afin que nous puiſſions être tous à vos pieds. 1760.

## LETTRE LI.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 d'octobre.

Je prends la liberté, Madame, de faire paſſer par vos mains ma réponſe à mademoiſelle *Clairon*, et je vous ſupplie inſtamment de vous joindre à moi pour empêcher l'aviliſſement le plus odieux qui puiſſe déshonorer la ſcène françaiſe et achever notre décadence. Que M. d'*Argental* et tous ſes amis employent leur crédit pour ſauver la France de cet opprobre.

J'ai encore une grâce à vous demander, qui ne regarde que moi, c'eſt de diſſiper mes continuelles alarmes ſur l'impreſſion dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de Tancrède, conformes à la

Digitized by Google

1760. leçon des comédiens. Il eſt certain que, pour peu qu'on attende, la pièce paraîtra dans toute ſa misère, pendant que je paſſe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre, à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez inceſſamment une nouvelle copie, et je penſe qu'il ſera convenable de toutes façons de la reprendre vers la Saint-Martin. On ſera obligé de tranſcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un ſeul où je n'aye fait des changemens. Si ces changemens valent quelque choſe, c'eſt à vous que j'en ſuis redevable, c'eſt à votre goût, à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage, à vos réflexions auſſi ſolides que fines. Si je me ſuis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de ſubſtituer à la hâte, ſi ces vers m'ont paru défectueux, c'eſt l'amour de l'art, et non l'amour propre, qui s'eſt révolté en moi. Je n'ai pas ſenti avec moins de reconnaiſſance la néceſſité de pluſieurs changemens, je n'en ai pas moins approuvé vos remarques, et pluſieurs vers mis à la place des miens. M. d'*Argental* ſera-t-il encore long-temps à la campagne ? Il me paraît qu'en ſon abſence vous commandez l'armée avec bien du ſuccès. Je me flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houſſards libraires. Quand jouera-t-on la Belle pénitente ? mademoiſelle

Digitized by Google

*Clairon* eſt-elle cette pénitente ? Elle ſeule peut faire réuſſir cette déteſtable pièce anglaiſe ; mais je me flatte que l'auteur, qui s'abaiſſe à chercher des modèles chez les barbares, ſe ſera fort éloigné de ſon modèle. Si notre ſcène devient anglaiſe, nous ſommes bien avilis : nous ne ſommes déjà que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déjà baiſſé aſſez pavillon devant l'Angleterre? c'eſt peu d'être vaincus, faut-il encore être copiſtes ? O pauvre nation ! Madame, le cœur me ſaigne, mais il eſt à vous. 1760.

## LETTRE LII.

### A M. DUCLOS, *à Paris.*

A Ferney, 22 d'octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public ; vous êtes mon homme, et je vous aime de tout mon cœur. L'académie n'a jamais eu un ſecrétaire tel que vous.

Venons d'abord, Monſieur, à ce *Dictionnaire* que l'académie va faire imprimer.

Vous aurez votre *T* dans un mois ou ſix ſemaines. Vous n'attendez pas après le *T* quand vous êtes à l'*A*. (*)

(*) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionnaire philoſophique, à la lettre *T*.

Digitized by Google

1760. Non vraiment, je ne me repoſe point. *Robin-mouton*, vendeur de brochures au Palais-royal, correſpondant de *Cramer*, et chargé de vous préſenter un Pierre, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très-louable d'avoir fait ſentir au vieux *Crébillon* ſa faute. Je ne m'amuſe guère à lire les approbations; je ne ſavais pas que l'auteur de Rhadamiſte et d'Electre eût eu l'indignité d'approuver une pièçe qui eſt la honte de la littérature : c'était ſe joindre aux lâches perſécuteurs des véritables gens de lettres; mais le bon homme radote depuis long-temps.

Puiſſiez-vous réunir et venger les philoſophes qu'on a voulu déſunir et accabler. Eſt-il poſſible que ceux qui penſent ſoient avilis par ceux qui ne penſent pas ? Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices; M. le duc de *Villars*, notre confrère, y était : arrive le frère d'*Omer de Fleuri*, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'*Omer*. Il fut bien reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me préſenta le fils d'*Omer* comme graine d'avocat général : Monſieur, dis-je au jeune homme, ſouvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des *Chaumeix*. D'ailleurs, tout ſe paſſa à merveille.

Je prends acte avec vous que le Tancrède que vous avez vu n'eſt pas tout à fait mon Tancrède,

Digitized by Google

Tancrède, mais celui des comédiens qui l'ont ajusté à leur fantaisie, et qui l'ont orné d'une soixantaine de vers de leur cru, assez aisés à reconnaître. Ils en ont usé comme de leur bien, parce que je leur ai abandonné le profit de la représentation et de l'édition. J'ai envoyé une petite dédicace à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiseul*; ils l'ont approuvée. Je lui parle (à madame de *Pompadour*), dans cette épître, du bien qu'elle a fait aux gens de lettres; je commence par citer *Crébillon*, et même avec quelque éloge, car il faut être poli; cela rend le procédé de *Crébillon* plus indigne. Je ne savais pas alors qu'il se fût dégradé au point d'être le receleur de *Palissot*. 1760.

Je finis, mon respectable confrère, par me féliciter de voir, à la tête de nos travaux académiques, un homme de votre trempe. Parlez, agissez, écrivez hardiment: le temps est venu où le bon sens ne doit plus être opprimé par la sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des bâtiers qui le bâtent, mais ne soyons pas bâtés. L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement, la fidélité, l'amitié du suisse *Voltaire*.



Digitized by Google

1760.

## LETTRE LIII.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 25 d'octobre.

Je reçois, par M. de *Keyſerling*, la lettre dont vous m'avez honoré du 11 de ſeptembre, nouveau ſtyle, avec les mémoires ſur le commerce et ſur les campagnes en Perſe. Je n'ai point encore entendu parler de M. *Pouſchkin*, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre Excellence; j'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne, pour le mariage de l'archiduc. Vous venez de donner une belle fête à ce prince; vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéra de *Metaſtaſio*. C'eſt moi, Monſieur, qui ſuis inconſolable de n'avoir pu faire ma cour à monſieur votre neveu; jugez avec quels tranſports j'aurais reçu un homme de votre nom, et digne d'en être. Je vois ſouvent M. de *Soltikof*; je vous aſſure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance.

Il eſt bien dur d'être ſi loin de vous. J'ignore encore ſi un ballot envoyé, il y a un an, à l'adreſſe de M. de *Keyſerling* à Vienne, eſt parvenu à votre Excellence; j'ignore ſi elle a reçu

Digitized by Google

un autre ballot envoyé par Hambourg; celui-là me tient moins au cœur; il ne contenait qu'une espèce d'eau des Barbades que je prenais la liberté de vous offrir. 1760.

Vous sentez, Monsieur, que je ne puis bâtir la seconde aile de l'édifice, si je n'ai des matériaux; vous avez commencé, vous achèverez. On est content du premier volume; le libraire en a déjà débité cinq mille exemplaires: *Pierre le grand* et vous, vous faites sa fortune; c'est votre destinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, si je n'ai pas le précis des négociations de ce grand-homme, et la continuation du journal? J'ajoute que j'ai besoin de quelques éclaircissemens sur le czarovitz. Je suis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre; mais aidez-moi; ne me réduisez pas à répéter les mauvaises histoires du sieur *Nesterusanoi*, et de tant d'autres. Il n'est pas dans votre caractère d'abandonner une si noble entreprise; je suis persuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de *Pierre le grand*. Disposez de votre secrétaire, de votre partisan le plus vif, de celui qui sera toute sa vie, avec le plus tendre respect, &c.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de *Soltikof* le portrait de votre secrétaire.



Digitized by Google

1760.

## LETTRE LIV.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 d'octobre.

Je me mets plus que jamais aux pieds de madame *Scaliger*. Je ne fais si monsieur le parmesan est encore à la campagne ; je prends le parti d'adresser la pièce à M. de *Chauvelin* : il y a plus de deux cents vers de changés, en comparant cette leçon à celle de la première représentation. C'est sur cette dernière leçon que nous venons de la jouer, et j'ose assurer que vous feriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin, Madame, je recommande à vos bontés cet ouvrage qui est en partie le vôtre. Je vous dois, Madame, ce que j'ai pu y faire de passable. Il est bien important qu'on prévienne les détestables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaisance de jouer ma pièce telle que je l'ai faite, et que mademoiselle *Clairon* ne m'immole point à ses caprices ; et vous méritez, surtout, qu'on fasse ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre représentations vers la Saint-Martin. Il sera nécessaire

Digitized by Google

que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne ſoient changés. 1760.
J'aurai l'honneur de vous envoyer inceſſamment la dédicace à madame de *Pompadour*; M. de *Choiſeul* prétend que la dédicace de Choiſi ne lui a pas fait tant de plaiſir.

Je ne mets point mon nom à la dédicace; c'eſt un uſage que j'ai banni: il eſt trop ridicule d'écrire une diſſertation comme on écrit une lettre *avec un très-obéiſſant ſerviteur*.

Par une raiſon à peu-près ſemblable, c'eſt-à dire par l'averſion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuſcules, je ſouhaite que *Prault* le ſupprime; on ſait aſſez que j'ai fait Tancrède. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition, euſſent mis quatre lignes d'avertiſſement; toutes ces petites choſes peuvent aiſément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore Fanime avec des applaudiſſemens bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à Tancrède; c'eſt que Fanime a été jouée mieux qu'elle ne le ſera jamais. Je voudrais que vous puiſſiez voir un chevalier *Micault*, frère du garde du tréſor royal; il y était. Vous aurez cette Fanime ſous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais, une choſe à quoi vous ne vous



Digitized by Google

1760. attendez pas, c'eſt que vous aurez Oreſte; j'ai voulu en venir à mon honneur; je regarde Oreſte, à préſent, comme un de mes enfans les moins boſſus : vous en jugerez.

Je n'aime pas aſſurément un échafaud ſur le théâtre, mais j'y verrais volontiers les furies; les Athéniens penſaient ainſi.

Je ſuppoſe, Madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour *Clairon;* le tout à l'adreſſe de M. de *Chauvelin* que j'ai auſſi chargé de Tancrède. Vous ai-je dit que nous avons joué devant le fils d'*Omer de Fleuri?* M. l'abbé d'*Eſpagnac* arriva trop tard; il eût été agréable d'avoir un grand chambrier pour ſpectateur.

O chers anges, que je voudrais vous revoir! mais je hais Paris. Je ne peux travailler que dans la retraite; je travaillerai pour vous juſqu'à la fin de ma vie. Vive le tripot.

Digitized by Google

## LETTRE LV. 1760.

## A M. LE KAIN.

Aux Délices, 26 d'octobre.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* la tragédie de Tancrède, dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers; je demande inſtamment qu'on la rejoue ſuivant cette nouvelle leçon qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il ſera néceſſaire que chaque acteur faſſe recopier ſon rôle; et il n'eſt pas moins néceſſaire de donner inceſſamment au public trois ou quatre repréſentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que, ſi vous tardez, cette tragédie ne ſoit furtivement imprimée; il en court des copies: on m'en a fait tenir une horriblement défigurée, et qui eſt la honte de la ſcène françaiſe. Il eſt de votre intérêt de prévenir une contravention qui ferait très-déſagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoiſelle *Clairon* qui demande un échafaud; cela n'eſt bon qu'à la Grève ou ſur le théâtre anglais; la potence et des valets de



Digitized by Google

—— bourreau ne doivent pas déshonorer la scène
1760. de Paris. Puissions-nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes ! Mademoiselle *Clairon* n'a certainement pas besoin de cet indigne secours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici Fanime avec des applaudissemens bien singuliers ; madame *Denis* y déploya les talens les plus supérieurs ; elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes ; enfin elle ne fut point indigne de jouer le rôle de *Fanime*, qui est celui de mademoiselle *Clairon*. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce ; mais il faut commencer par Tancrède.

Je vous prie très-instamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre sur le théâtre vers la Saint-Martin ; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous savez combien je m'intéresse à vos succès et à vos avantages ; comptez sur l'amitié inviolable de votre très-humble, &c.

Digitized by Google

## LETTRE LVI. 1760.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Delices, 27 d'octobre.

Ceci n'eſt point une lettre, Madame, c'eſt ſeulement pour vous demander ſi vous avez reçu deux volumes de l'ennuyeuſe Hiſtoire de Ruſſie, l'un pour vous, l'autre pour le préſident *Hénault*. M. *Bouret* ou monſieur *le Normand* doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement ſi M. d'*Alembert* a reçu le ſien. Voulez-vous, Madame, avoir la bonté de lui demander s'il lui eſt parvenu: il vous fait quelquefois ſa cour, et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez aſſurément perſonne qui ait plus d'eſprit, plus d'imagination et plus de connaiſſances que lui.

Je vous diſais, Madame, que je ne vous écrivais point; mais je veux vous écrire: j'ai pourtant bien des affaires; un laboureur qui bâtit une égliſe et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui viſite ſes champs, n'eſt pas un homme oiſif; n'importe, il faut que je vous diſe que je viens de crier

1760. Vive le roi, en apprenant que les Français ont tué quatre mille anglais à coups de baïonnettes. Cela n'eſt pas humain ; mais cela était fort néceſſaire.

Je ne ſais pas ſi le roi de Pruſſe aura longtemps la vanité de payer régulièrement la penſion à M. d'*Alembert* ; ce ſerait aux Ruſſes à la payer ſur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. Dieu merci, il ne s'eſt pas encore paſſé une ſemaine ſans grandes aventures, depuis que j'ai quitté le poëte *Sans-ſouci* ; j'ai peur de lui avoir porté malheur : je ſouhaite qu'il finiſſe ſa vie auſſi ſagement et auſſi tranquillement que moi ; mais il n'en ſera rien.

Je n'ai nulle nouvelle du frère *Menou*, ni de frère *Malagrida*, ni de frère *Berthier*, ni d'*Omer de Fleuri*, ni de *Fréron*. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque inſolence le plutôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience, Madame; et s'il y a quelque bon moment, jouiſſez-en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoiſelle *Clairon* qui a la fantaiſie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir ſur le théâtre, parce qu'elle eſt ſoupçonnée d'avoir fait une infidélité à ſon fiancé. Cette imagination abominable n'eſt bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était

Digitized by Google

pour *Fréron*, encore paſſe; mais, pour *Clairon*, je ne le peux ſouffrir. 1760.

Ne voilà-t-il pas une belle idée de vouloir changer la ſcène françaiſe en place de Grève? Je ſais bien que la plupart de nos tragédies ne ſont que des converſations aſſez inſipides, et que nous avons manqué juſqu'ici d'action et d'appareil; mais quel appareil, pour une nation polie, qu'une potence et des valets de bourreau!

Je vous adreſſe mes plaintes, Madame, parce que vous avez du goût; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie; je vais voir mes greniers et mes granges.

Je vous préſente mon tendre reſpect, et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin; j'ai fait pourtant d'aſſez bon vin, et beaucoup. Je parie, Madame, que vous ne vous en ſouciez guère; voilà comme l'on eſt à Paris.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE LVII.

### A M. THIRIOT.

A Ferney, 27 d'octobre.

Je vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades où il eſt queſtion de Tancrède; il y a une bonne ame qui ſe charge d'en faire un aſſez plaiſant uſage.

Avez-vous des Pierre? avez-vous donné un Pierre à *Protagoras*? que faites-vous chez votre médecin? *quid novi de litteratis et malefaciatis*?

Que dites-vous de *Clairon* qui voulait un échafaud ſur le théâtre? Mon ami, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare ſcène. Qu'on étudie leur philoſophie, qu'on foule aux pieds comme eux les infames préjugés, qu'on chaſſe les jéſuites et les loups, qu'on ne combatte ſottement ni l'attraction ni l'inoculation, qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre, mais qu'on ſe garde bien d'imiter leur théâtre ſauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'eſpère, Tancrède dans ſon cadre. M. et madame d'*Argental* m'ont bien ſervi; ils m'ont fait corriger bien des fautes: voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé aſſez mal à propos; mais tout ſera réparé à la repriſe. Voyez

Digitized by Google

cette repriſe; je ſuis le plus trompé du monde, ou Tancrède doit faire pleurer toutes les petites filles à chaudes larmes. 1760.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de *Bourgogne* ne ſoit fatal aux ſpectacles. Le roi perd bien des enfans; il ſoutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point aſſez; et, quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point aſſez. Allez, allez, meſſieurs les Pariſiens, DIEU vous le conſerve, et madame de *Pompadour*; elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

## LETTRE LVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'octobre.

MON divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris. Vous allez donc reprotéger Tancrède : vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; je l'ai envoyée à madame *Scaliger*.

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me perſécutent. On m'a fait tenir une copie de Tancrède, capable de déshonorer l'auteur, les comédiens et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre.

Digitized by Google

1760. Il est sûr que bientôt ce déteſtable ouvrage ſera imprimé, comme il eſt sûr que Pondichéri ſera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous préviendrez l'une de ces deux turpitudes, que vous ferez jouer Tancrède : vienne la Saint-Martin, et alors vous aurez la dédicace que je fortifierai de quelque nouvelle outrecuidance ; car il faut montrer aux fots que les philoſophes ont autant d'appui que les perſécuteurs des philoſophes, et de meilleurs appuis.

Il eſt donc arrivé malheur au Pierre des *Cramer*. Ils l'avaient mis ſous la protection de M. de *Malesherbes*, et on l'a fait moiſir à la chambre ſyndicale, en attendant qu'on l'eût contrefait. On aſſure que *Moncrif* avait été nommé pour examinateur de l'Hiſtoire de Ruſſie. L'auteur des *Chats* n'eſt pas trop fait pour juger *Pierre le grand* ; il y a loin de ſa gouttière au Volga et au Jaïk. Ces petites aventures ne me réconcilient pas avec la bonne ville.

Adieu ; je reviendrai quand ils ſeront changés.

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher de vous répéter ce que j'ai dit à madame *Scaliger* de l'effet prodigieux que madame *Denis* a fait dans Fanime. *Nota bene* que vous

Digitized by Google

aurez cette Fanime quand il vous plaira. Je vous supplierai de me renvoyer votre dernière copie, avec la première, la plus ancienne de toutes ; car il faut confronter : et, quand il n'y aurait qu'un vers heureux à se voler à soi-même, il ne faut rien négliger : les vieillards sont un peu avares. 1760.

Ai-je dit à madame d'*Argental* que nous avions joué Fanime devant le fils d'*Omer de Fleuri*? cela nous porta malheur ; elle fut mal jouée ce jour-là ; cependant elle fit assez d'effet.

J'ai gravement recommandé à *Omer minor* de ne pas attaquer ouvertement la raison quand il serait avocat dudit seigneur roi.

Mon cher ange, que dirons-nous d'Oreste ? mettrons-nous des furies dans ce tripot grec ? je les aimerais mieux qu'une potence dans Tancrède ; il faut que *Clairon* ait perdu l'esprit. Opposez-vous à cette horreur ; et n'ayons rien à l'anglaise, qu'une marine et la philosophie.

Ne va-t-on pas jouer une pièce de *le Mière* ? Il m'a écrit ce *le Mierre ;* mais, où est sa demeure ? je n'en sais rien. Je prends la liberté de joindre ici ma réponse, et de vous supplier de la lui faire tenir par la poste d'un fou.

La correspondance emporte tout le temps,

Digitized by Google

sans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes
1760. divins anges, courage. Je crois *Luc* bien mal; mais je suis russe.

## LETTRE LIX.

### A M. HELVETIUS.

27 d'octobre.

Je ne sais où vous prendre, mon cher philosophe; votre lettre n'était ni datée, ni signée d'un *H:* car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre esprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très-touché du danger où vous me mandez que votre très aimable et respectable femme a été, et je vous supplie de lui dire combien je m'intéresse à elle.

Oh bien, je ne suis pas comme *Fontenelle;* car j'ai le cœur sensible, et je ne suis point jaloux, et de plus je suis hardi et ferme; et, si l'insolent frère *le Tellier* m'avait persécuté comme il voulut persécuter ce timide philosophe, j'aurais traité *le Tellier* comme *Berthier*. Croiriez-vous que le fils d'*Omer-Fleuri* est venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie? Il est vrai que la fête n'était pas pour

lui

Digitized by Google

lui ; mais il en a profité auſſi-bien que ſon oncle, l'intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'*Omer*. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat général de *Chaumeix*. Mon cher philoſophe, on aura beau faire ; quand une fois une nation ſe met à penſer, il eſt impoſſible de l'en empêcher. Ce ſiècle commence à être le triomphe de la raiſon ; les jéſuites, les janſéniſtes, les hypocrites de robe les hypocrites de cour auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'eſt l'intérêt du roi que le nombre des philoſophes augmente, et que celui des fanatiques diminue. Nous ſommes tranquilles, et tous ces gens-là ſont des perturbateurs ; nous ſommes citoyens, et ils ſont ſéditieux ; nous cultivons la raiſon en paix, et ils la perſécutent ; ils pourront faire brûler quelques bons livres, mais nous les écraſerons dans la ſociété, nous les réduirons à être ſans crédit dans la bonne compagnie ; et c'eſt la bonne compagnie ſeule qui gouverne les opinions des hommes. Frère *Eliſée* dirigera quelques badaudes, frère *Menou* quelques ſottes de Nancy ; il y aura encore quelques convulſionnaires au cinquième étage, mais les bons ſerviteurs de la raiſon et du roi triompheront à Paris, à Voré, et même aux Délices. 1760.

. . . . . .

1760. On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*; *Robin* devait avoir l'honneur de vous en préſenter un, à M. *Saurin* un autre. J'apprends qu'on a ſoigneuſement gardé les ballots à la chambre nommée ſyndicale juſqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris : grand bien leur faſſe. Je vous embraſſe, vous aime, vous eſtime, vous exhorte à raſſembler les honnêtes gens, et à faire trembler les ſots.

*V.* qui attend *H.*

## LETTRE LX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'octobre.

PARDON à mes divins anges. Jamais le prophète *Grimm* ne met au bas de ſes lettres un petit ſigne qui les faſſe reconnaître; jamais il ne donne ſon adreſſe. Je prends le parti de vous adreſſer ma réponſe. *Le Kain* m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiſelle *Clairon*, quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le ſecond acte auquel la dernière ſcène eſt abſolument néceſſaire, quand elle écourtait ſes fureurs, &c. J'ai répondu à *le Kain*, j'ai écrit à *Clairon*, j'ai

Digitized by Google

soumis ma lettre aux anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève. 1760.

Après avoir totalement perdu de vue Tancrède, pendant huit jours, je viens de le relire... Pièce théâtrale, pièce touchante, sur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la reprise à la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puisse avertir *Brizard-Argire* d'être moins *de frigidis*. *Eloignez-vous, sortez; vous n'êtes plus ma fille.* Je dis cela avec des sanglots mêlés d'indignation: je versais des larmes en disant :

Mais elle était ma fille, et voilà son époux.

Je pleurais avec *Tancrède;* je frissonnais quand on amenait ma fille; je me rejetais dans les bras de *Trancrède* et de mes suivans. On s'intéressait à moi comme à ma fille. Je suis faible, d'accord; un vieux bon homme doit l'être : c'est la nature pure. *Mohadar* est plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien, que cette pièce de Fanime : j'en viendrai à mon honneur, grâce à mes anges. Soyez donc juste, madame *Scaliger;* songez que, de vingt critiques, j'en ai adopté dix-neuf. Je suis pénétré de reconnaissance et de la plus profonde estime pour votre bonne tête, mais



Digitized by Google

1760. ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils m'avaient gâté mon Orphelin chinois, ils cassaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le tripot de Paris joue Tancrède, comme il vient d'être joué au tripot de Tourney.

La muse limonadière me persécute (*); si madame *Scaliger*; qui se connait à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-six livres, je serai quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre à *Thiriot* par la poste d'un sou? Pardonnez-moi toutes mes insolences.

## LETTRE LXI.

### AU MEME.

**Aux Délices, premier de novembre.**

Je reçois, mon respectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accuser les dates avec cette exactitude; mais ici la chose est très-importante pour le tripot, et le tripot ne m'a jamais été si cher.

Celui qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire

(*) Madame d'*Argental* avait envoyé à M. de *Voltaire* un quatrain à sa louange, par madame *Bourette*.

Digitized by Google

pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne, prétend qu'il fit le paquet de Tancrède, le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il eſt toujours très-sûr qu'il fut adreſſé à M. de *Chauvelin*, avec un Pierre; et, ſi vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occaſions où il eſt heureux que M. le duc de *Choiſeul* ait les poſtes dans ſon département. 1760.

Je m'imagine que M. et madame d'*Argental* ne ſeront pas mécontens de ma docilité et de mon travail; et, s'il y a encore quelque choſe à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre à madame d'*Argental*, ſur les décorations de la Grève; je me flatte qu'elle ſera entièrement de mon avis, et que nous ne ſerons pas réduits à imiter, en France, les uſages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main; c'eſt que je ſuis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi, au ſoir, le bon homme *Mohadar*, aſſez pathétiquement; mais je n'ai pas approché du ſublime de madame *Denis*. J'aurais donné une de mes métairies, pour que mademoiſelle *Clairon* fût là. La fortune, qui me favoriſe depuis quelque temps, malgré maître *Aliboron*, dit *Fréron*, m'a envoyé, parmi les voyageurs qui viennent ici, un arabe, qui a ſa maiſon à quelques lieues de Saïd, lieu de la ſcène. Figurez-vous quel plaiſir de jouer

devant un compatriote ; il parle français comme
1760. nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puissance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir, par M. de *Courteille*, la plus ancienne et la plus nouvelle copie de Fanime que vous ayez ; et, sur le champ, vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il est vrai qu'il y ait une mademoiselle *Corneille*, petite-fille du grand *Corneille*, âgée de seize ans ; elle est, dit-on, depuis quelques mois à l'abbaye de Saint-Antoine. Cette abbaye est assez riche pour entretenir noblement la nièce de *Chimène* et d'*Emilie ;* cependant on dit qu'elle est comme *Lindane*, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais ?

Je suis plus fâché que vous de donner l'Histoire de *Pierre le grand*, volume à volume, comme *le Payſan parvenu ;* mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ses archives aussi vite que je les mets en œuvre : il faut me fournir de la paille, si on veut que je cuise des briques. La préface fut faite dans un temps

Digitized by Google

où j'étais très-drôle ; le syſtême de *Guignes* m'a paru du plus énorme ridicule. Je conſeille à l'abbé *Barthelemi* de tirer ſon épingle du jeu ; je voudrais de plus déshabituer le monde de recourir à *Sem*, *Cam* et *Japhet*, et à la tour de Babel ; je n'aime pas que l'hiſtoire ſoit traitée comme *les Mille et une nuits*. 1760.

En vérité, vous devriez bien inſpirer à M. le duc de *Choiſeul* mon goût pour la Louiſiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choiſir le plus déteſtable pays du Nord, qu'on ne peut conſerver que par des guerres ruineuſes, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la ſoie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, ſi j'étais jeune, ſi je me portais bien, ſi je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louiſiane.

A propos de Ferney, j'ai vu M. l'abbé d'*Eſpagnac*. Croiriez-vous bien que M. de *Fleuri*, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, *Omer de Fleuri* ? Je l'ai reçu comme ſi ſon père n'avait jamais fait de plats réquiſitoires.

Mon divin ange, et vous, madame *Scaliger*, autre ange, je ſuis à vos pieds.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE LXII.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 7 de novembre.

MONSIEUR,

ON a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'Hiſtoire de Ruſſie. Les ennemis de votre empire n'en ſont pas trop contens; ils ſont un peu fâchés qu'on leur faſſe voir votre grandeur, et ſurtout votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le ſecond volume avec empreſſement, et je ſuis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la ſeconde aile de votre édifice. Il n'eſt pas poſſible d'y travailler ſans avoir des notions juſtes, non-ſeulement de ce que *Pierre le grand* a fait dans ſes Etats, mais auſſi de ce qu'il a fait avec les autres Etats, de ſes négociations avec *Gortz*, et le cardinal *Albéroni*, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, &c. Il ſerait auſſi bien néceſſaire d'avoir quelques éclairciſſemens ſur la cataſtrophe du czarovitz. Je vous dirai, en paſſant, qu'il eſt certain qu'il y a une femme qu'on a priſe, dans quelques provinces de l'Europe,

l'Europe, pour la veuve du czarovitz même; c'eſt celle dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la petite hiſtoire. Elle n'eſt pas digne d'être miſe à côté des faux *Démétrius*. 1760.

Je reviens, Monſieur, aux deux ſujets de mes afflictions, qui ſont d'ignorer ſi votre Excellence a reçu mes ballots, et de ne recevoir aucunes inſtructions.

Je vous répète que je n'ai point entendu parler du gentilhomme qui eſt à Vienne, et que vous aviez bien voulu charger de quelques paquets. Je ne peux finir cette lettre ſans vous dire combien votre nation a acquis d'honneur par la capitulation de Berlin. On dit que vous avez donné l'exemple de la plus exacte diſcipline, qu'il n'y a eu ni meurtre, ni pillage. Le peuple de *Pierre le grand* eut autrefois beſoin de modèle, et aujourd'hui il en ſert aux autres.

Adieu, Monſieur; employez votre ſecrétaire, et recevez le ſincère et tendre reſpect de *V.*



Digitized by Google

1760.

## LETTRE LXIII.

### A M. LE BRUN,

*Qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.*

A Ferney, 7 de novembre.

Je vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand *Corneille* tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parens pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les grands du royaume.

Je suis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux arts, et qui réussit dans quelques-uns; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille; je chercherais à lui servir de père; le sien

Digitized by Google

n'aurait absolument rien à dépenser pour elle; on lui payerait son voyage jusqu'à Lyon; elle serait adressée, à Lyon, à M. *Tronchin* qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de *Fontenelle*. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de Cinna et du Cid. 1760.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

## LETTRE LXIV.

### A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, le 12 de novembre.

RESPECTABLE et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes sentimens, mon cœur a bien des choses à vous dire: mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive, parce que je suis un peu malingre.



Digitized by Google

1760. Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de préſider à une académie quelconque ? ne convenez-vous pas auſſi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et inſolent ? enſuite n'êtes-vous pas de l'avis de *l'Eccléſiaſte*, qui dit que *tout eſt vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime?*

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très-heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des ſots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philoſophes, vous n'y aurez point de ſpectacles, vous y verrez peu de chaiſes de poſte en cu de ſinge ; mais en récompenſe, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaiſſances de détail à vos profondes lumières : vos amis viendront vous voir, vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera de faire venir auprès de vous des artiſtes, et des gens de mérite qui contribueront aux agrémens de vôtre vie? Il me ſemble que vous êtes très-grand ſeigneur ; cinquante mille livres de rente à Bitche ſont plus que cent-cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui

Digitized by Google

penſent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je ſerais à Bitche, malgré frère *Menou*. 1760.

Frère *Saint-Lambert*, qui eſt mon véritable frère (car *Menou* n'eſt que faux frère), frère *Saint-Lambert*, dis-je, qui écrit en vers et en proſe comme vous, m'a mandé que le roi *Staniſlas* n'était pas trop content que je préféraſſe le légiſlateur *Pierre* au grand ſoldat *Charles*. J'ai fait réponſe que je ne pouvais m'empêcher en conſcience de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit, et que ce n'eſt pas ma faute ſi ſa Majeſté polonaiſe elle-même a fait plus de bien à la Lorraine, par ſa bienfeſance, que *Charles XII* n'a fait de mal à la Suède par ſon opiniâtreté. Les Ruſſes, donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fiſſent du déſordre, prouvent ce que valait *Pierre*. Ce *Pierre*, entre nous, vaut bien l'autre *Pierre-Simon-Barjone*.

Vous devez actuellement avoir reçu mon Pierre; il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté; mais il a fallu jouer le vieillard ſur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je ſuis enchaîné d'ailleurs au char de *Cérès* comme à celui d'*Apollon*; je ſuis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous



Digitized by Google

1760. que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas vivre, si je vivais autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de *Belliſle*; il travaille pour le bien public, du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de *Daun* ne me paraît pas si grand travailleur.

Mon très-aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là : vous êtes le maître de votre temps; et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. *Le ſuiſſe Voltaire.*

Digitized by Google

## LETTRE LXV. 1760.

### A M. LE DUC D'UZÈS.

19 de novembre.

MONSIEUR LE DUC,

BÉNI soit DIEU de ce que vous êtes un peu malade, car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre; on devient soi-même son médecin. Rien n'est si pauvre, rien n'est si misérable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je sais que vous cherchez la vérité dans vous-même. Ce que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il sera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaisanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne sont que des amusemens, des bagatelles difficiles: l'étude prin-

cipale de l'homme est celle dont on s'occupe
1760. le moins. Presque personne ne s'avise d'examiner d'où il vient, où il est, pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux-mêmes qui passent pour avoir le sens commun, ne sont pas au-dessus des enfans qui croient les contes de leurs nourrices; et le pis de l'affaire est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent pas plus que ceux qui sont gouvernés; aussi quand ils deviennent vieux, et qu'ils sont abandonnés à eux seuls, ils traînent une vieillesse imbécille et méprisable; le doute, la crainte, la faiblesse empoisonnent leurs derniers jours : l'ame n'est jamais forte que quand elle est éclairée. Regardez-vous donc comme un des hommes les plus heureux, d'avoir su penser de bonne heure; vous vous êtes préparé des ressources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaise santé, et que mon âge avancé me permissent, monsieur le Duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des progrès de votre esprit; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous; mais, dans l'état où je suis, je ne peux plus sortir de ma retraite; il ne me reste qu'à souhaiter que vous vous portiez assez bien pour venir consulter M. *Tronchin*. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour se faire tâter le

Digitized by Google

pouls à Genève, et qui enſuite ſe trouvent assez bien pour s'en retourner. Soyez perſuadé, monſieur le Duc, de l'eſtime infinie, de l'attachement et du profond reſpect du ſolitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire. 1760.

## LETTRE LXVI.

### A M. DAMILAVILLE.

19 de novembre.

DIEU me devait un homme tel que vous, Monſieur. Vous aimez *Apollon* et *Cérès*, et je ſacrifie à l'un et à l'autre; vous déteſtez le fanatiſme et l'hypocriſie, je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raiſon; vous aimez M. *Thiriot*, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus ſincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré; vous vous êtes lié avec M. *Diderot* pour qui j'ai une eſtime égale à ſon mérite: la lumière qui éclaire ſon eſprit échauffe ſon cœur. Je ne me conſole point qu'un ſi beau génie, à qui la nature a donné de ſi grandes ailes, les voye rognées par le ciſeau des cafards. Celui d'*Atropos* coupera bientôt les miennes; mais, en attendant, je

1760. m'en ſers avec quelque ſatisfaction pour tomber ſur les chats-huans qui veulent nous manger. Ces petits amuſemens me délaſſent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui oſa crayonner la bonté d'*Henri IV*, et le fanatiſme de *Mahomet*.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du *Mémoire* ſur les blés. Je crois que, de tous les poëtes, je ſuis le plus utile à la France : j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents perſonnes qui mouraient de faim. *Amphion* arrangeait des pierres, et je ſecours des hommes. Voilà les droits, Monſieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris; on y perd ſon temps, et ici je l'emploie. Celui que je crois le mieux employé eſt le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous aſſure de mon eſtime ſincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez tranſporté la ſageſſe à la taverne.

Digitized by Google

## LETTRE LXVII. 1760.

## A M. THIRIOT.

Le 19 de novembre.

MON cher et ancien ami, vos dernières lettres ſont charmantes ; mais vous ne diſiez pas que vous aviez gobeloté au cabaret avec M. *Damilaville* ; il me paraît digne de boire et de penſer avec vous.

Embraſſez pour moi l'abbé *Mords-les* ; c'eſt un grand malheur que deux ou trois lignes échappées à ſa juſte indignation aient arrêté ſa plume ; il était en beau train. Je ne connais perſonne qui ſoit plus capable de rendre ſervice à la raiſon.

Quoi ! vous ne ſaviez pas qu'il y a dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences un *Mémoire* de M. *le Rond*, jeune homme de quatorze ans, qui promettait beaucoup. M. *le Rond* a bien tenu parole ; mais ſoit *le Rond*, ſoit d'*Alembert*, dites-lui bien qu'il eſt l'eſpoir de notre petit troupeau, et celui dont *Iſraël* attend le plus. Il eſt hardi, mais il n'eſt point téméraire ; il eſt né pour faire trembler les hypocrites, ſans leur donner priſe ſur lui. Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

Digitized by Google

1760. J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile-Diderot* sur Tancrède. Tout est dans la sphère d'activité de son génie ; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le sien ait de si sottes entraves, et qu'une troupe de coqs-d'inde soit venue à bout d'enchaîner un aigle.

J'ai l'orgueil d'espérer que ses idées se rencontreront avec les miennes, et que ma pièce est comme il la désire ; car elle est fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter sur le théâtre : je crois vous l'avoir déjà dit.

Frère *Jean des Entomures Menou* m'épouvanterait à table, mais je ne le crains point ailleurs ; et ni lui ni personne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi est content de l'Histoire de *Pierre le grand ;* madame de *Pompadour* pense de même. M. le duc de *Choiseul*, en digne ministre des affaires étrangères, en fait plus de cas que de celle de *Charles XII :* c'est là le cas de dire :

*Principibus placuisse viris non ultima laus est ;*

et j'y ajoute :

*Jesuitis placuisse viris non maxima laus est.*

Ne manquez pas de m'envoyer *presto, presto* le

Digitized by Google

*Mémoire* raisonné du roi de Portugal contre les révérends pères, et comptez que cela figurera dans *la Capilotade*. 1760.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes sottises : je vous prie de les envoyer chercher chez *Robin-mouton*, de les faire relier proprement et promptement, et de les donner à *Platon-Diderot*.

On me mande que la *Corneille* en question descend de *Thomas* et non de *Pierre* ; en ce cas, elle aurait moins de droits aux empressemens du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame *Denis* ; nous aurions joué ensemble le Cid et Cinna, et nous aurions pourvu à son éducation comme à sa subsistance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé à M. *le Brun*, ce qu'un pauvre soldat peut faire pour la fille de son général.

Portez-vous bien, mon cher ami. J'entre dans ma soixante et septième année, et j'ai encore assez de feu dans les intervalles de mes souffrances que je supporte assez gaiement.

Vivons et philosophons ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Digitized by Google

1760.

## LETTRE LXVIII.

### A M. LE BRUN.

Aux Délices, 22 de novembre.

SUR la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, sur le nom de *Corneille*, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand-homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne sera point effrayée d'un séjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui sentent tout celui de son grand-oncle. M. *Laleu*, notaire très-connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, vous rembourſera sur le champ, et à l'inspection de cette lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle *Corneille*. Elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira en arrivant le linge et les habits convenables; M. *Tronchin*, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée. et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez, Monsieur,

Digitized by Google

entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres. 1760.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'amitié dont vous m'honorez, Monsieur, votre, &c. &c.

## LETTRE LXIX.

### A MADEMOISELLE CORNEILLE.

Aux Délices, 22 de novembre.

VOTRE nom, Mademoiselle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez, augmentent, dans madame *Denis* et dans moi, le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs de la religion; d'ailleurs, notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très-logeable, que je viens de faire bâtir, et où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans

Digitized by Google

1760. l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui sera très-honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand *Corneille*; mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez-moi.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, Mademoiselle, votre, &c.

## LETTRE LXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de novembre.

RIEN n'est plus importun, mes divins anges, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loisir, et qui est imprimé à cent lieues. Jugez de ma syndérèse par ma lettre à *Prault*, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous supplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, avant qu'elles soient tirées; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques vers

Digitized by Google

vers à changer, et peut-être auſſi quelques lignes de proſe dans la dédicace. L'académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de ſon *Dictionnaire :* cette occupation déroute un peu de la poëſie, et il y a bien long-temps que je ſuis dérouté. Les bâtimens et les jardins, et tout le train de la campagne fait encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire* de l'académie. 1760.

A propos d'académie, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait? Qu'importe qu'il ſoit mal ou bien, je n'irai pas me faire peindre à ſoixante et ſept ans. Il s'agit ſeulement que *Fréron* ne ſoit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'académie, même en peinture. A propos d'académie encore, il y a M. *le Mière*, grand remporteur de prix, et auteur d'Hypermneſtre, à qui je devais une lettre. J'ignorais ſon gîte. Je pris la liberté de vous adreſſer ma lettre. Je n'ai point lu ſon Hypermneſtre ſans plaiſir. Pour le *Colardeau*, je ne le connais pas; on dit qu'il fait de très-beaux vers; il occupera long-temps mademoiſelle *Clairon*. Eſt-il vrai qu'elle arrive, ſur le théâtre, violée? C'eſt dommage que cette action théâtrale ne ſe ſoit pas paſſée ſur la ſcène; cela eſt plus plaiſant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommoder avec mademoiſelle

1760. *Clairon*. Elle daignera donc ne point écourter mon malheureux second acte. Elle est accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles, pour les faire aller plus vîte. Bientôt les tragédies consisteront en mines et en postures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

Et *Luc*, *Luc*, quel diable d'homme! Voilà donc comme je serai trop vengé.

On parle encore de deux ou trois petits massacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres respects.

## LETTRE LXXI.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de novembre.

Après avoir écrit hier au soir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des scrupules sur Tancrède, et nommément sur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaises et italiennes, en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de M. d'*Argental* et de madame *Scaliger*.

Comment ferez-vous, mes anges, pour

vous débarrasser de moi ? Pourquoi monsieur d'*Argental* a-t-il mal aux yeux ? Comment M. *Fournier* trouve-t-il cela ? pourquoi le souffre-t-il ? Est-ce Calisle qui a fait trop pleurer mon cher ange ? est-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperasses ? 1760.

*Crébillon mon maître.* Bonne plaisanterie que *Fréron* prend pour du sérieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquise a approuvé.

Voulez-vous : *que j'ai regardé comme mon maître ?* Politesse ne coûte rien, et fait toujours un bon effet.

Voici la grande question. Jouera-t-on Fanime cet hiver ? non, à ce que je présume. Pourquoi ? parce qu'il y a au troisième acte un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré, d'accord ; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de Fanime, déchirante, tragique : son père l'amadoue : *O mon père... j'en suis indigne*, avec un éclat de voix douloureux, et elle se tue. Bravo. Mais le poignard d'*Enide* et le poignard de *Fanime*, ces deux poignards me tuent. Que faire donc ? donner Tancrède au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire ; ensuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles ; vous ne mourrez pas de faim.



Digitized by Google

1760. C'eſt aſſez parler *Voltaire*, parlons *Corneille*. Je ſuis bien fâché que cette demoiſelle ne deſcende pas en droite ligne du père de Cinna ; mais ſon nom ſuffit, et la choſe paraît décente. Vous avez vu cette demoiſelle, mes divins anges ; c'eſt à vous qu'on s'adreſſe quand *Voltaire* eſt ſur le tapis. Connaiſſez-vous un *le Brun*, un ſecrétaire de M. le prince de *Conti ?* c'eſt lui qui m'a encorneillé ; il m'a adreſſé une ode au nom de *Pierre*. C'eſt à lui que j'ai dit envoyez-la-moi ; qu'on paye ſon voyage, qu'on l'adreſſe à M. *Tronchin* à Lyon, &c. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'*Argental* qui daignât arranger les choſes ; cela ſerait plus honorable pour *Pierre*, pour mademoiſelle *Corneille*, et pour moi ; mais je n'ai pas le front d'abuſer à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant, je le répète, il convient que madame d'*Argental* ſoit la protectrice. Tout ce qu'elle ſera ſera bien fait. Nul trouſſeau pour ce mariage. Madame *Denis* lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans ſix mois elle jouera *Chimène*.

Je ſuis à vos pieds, divins anges.

Digitized by Google

## LETTRE LXXII. 1760.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 27 de novembre.

MONSIEUR,

Le philosophe des Alpes, et sa nièce, et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir, vous regrette. Il nous est venu des philosophes depuis vous, mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien *Lucrèce* est beau en latin, puisqu'il vous fait tant de plaisir dans un si mauvais français; et jugez du peu que nous valons, nous autres modernes, puisqu'aucun français n'a osé dire la dixième partie de ce que *Lucrèce* disait aux Romains sans témérité et sans crainte. On se plaint des fermiers généraux et des intendans; mais combien devrait-on s'élever contre des misérables qui mettent des impôts sur l'esprit, et qui tyrannisent la pensée? L'ignorance et l'infame superstition couvrent la terre: quelques personnes échappent à ce fléau, le reste est au rang des bêtes de somme; et on a si bien fait qu'il faut des efforts pour secouer le joug infame qu'on a mis sur nos têtes. Nous sommes

1760. parvenus à regarder comme un homme hardi celui qui penſe que deux et deux font quatre.

Jouiſſez, Monſieur, de votre raiſon, dont ſi peu d'hommes jouiſſent, et ajoutez-y la jouiſſance de la vie dans votre belle terre, dans le ſein de votre famille, et dans la ſociété de vos amis, ſurtout dans celle de monſieur de *la Ramière* à qui nous ſefons nos très-humbles complimens, et qui me paraît bien digne de votre amitié. Adieu, Monſieur; ſi le plaiſir d'être aimé doit être compté pour quelque choſe, ſoyez sûr que vous le ſerez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle la cellule du philoſophe. Recevez mes tendres reſpects.

## LETTRE LXXIII.

### A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, le 28 de novembre.

Un de mes chagrins, Monſieur, ou plutôt mon ſeul chagrin, eſt de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez d'*Horace* comme un homme qui aurait été ſon intime ami, comme ſi vous aviez vécu de ſon temps. Il eſt juſte qu'on

Digitized by Google

connaiſſe à fond les caractères auxquels on reſſemble. Pour *Céſar*, j'imagine que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules avec le fils de *Cicéron*, au lieu d'aller à Pétersbourg; et que vous l'auriez empêché de ſe brouiller avec *Labiénus*. Je ne ſais comment vous faites votre compte, mais on croirait que vous avez vécu familièrement avec tous ces gens-là. 1760.

Je vous fais encore de très-ſérieux remercîmens ſur votre voyage de Ruſſie. Il y a toujours quelque choſe à apprendre avec vous, de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première partie de l'Hiſtoire du czar, et c'eſt probablement celle que vous avez. Vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous citer dans la ſeconde; j'aime à me faire honneur de mes garans; il y a plaiſir à rendre juſtice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs l'hiſtoire d'un fondateur eſt pour les ſages, et l'Hiſtoire de *Charles XII* plairait aux amateurs des romans, ſi ce don *Quichotte*, au moins, avait eu une *Dulcinée*. On n'a aujourd'hui à écrire que des maſſacres en Allemagne, des proceſſions à Rome, et des facéties à Paris.

*Lætus ſum, non validus, ſed tuî amantiſſimus.*

1760.

## LETTRE LXXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

TELLE eſt dans nos Etats la loi de l'hymenée.
C'eſt la religion lâchement profanée ;
C'eſt la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger, &c.

Il faut avouer, mes divins anges, que je ſuis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues néceſſaires aux vers ſuivans, et on fatigue ſes anges horriblement. On ne ſait plus où l'on eſt. Il faut recopier la pièce, tous les rôles ; c'eſt la toile de *Pénélope*. Je ſuis à vos genoux, je vous demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite Chevalerie ; tout cela eſt épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je crois que le meilleur parti eſt de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout ; mais, en cas que vous faſſiez imprimer, je vous demande toujours en grâce de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que meſſieurs les dévots, et MM. de *Pompignan*, ſe ſont beaucoup remués

ſur

Digitized by Google

sur la nouvelle que j'étais chez *Laleu* à Paris. J'apprends que les dévotes sont fâchées de voir une *Corneille* aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure ; elles lui feront, sans doute, un sort plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre ; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera, de cette cabale ou de vous. Vous devez savoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit son mot. Voilà de grandes affaires, mais Pondichéri est plus important. 1760.

Que dites-vous de la Didon de M. *le Franc de Pompignan*, suivie du Fat puni? On est bien drôle à Paris !

Mille tendres respects.

## LETTRE LXXV.

### A M. DE SENAC,

PREMIER MEDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 de décembre.

Ma partie pensante, Monsieur, fait tout ce qu'elle vous doit, elle vous en remercie, elle y sera sensible jusqu'à ce qu'elle ne pense plus. Ma partie animale vous présente les

1760. papiers ci-joints, concernant la peſte dont nous ſommes menacés. Je ſais qu'il y a peſte et peſte. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'inſolence de reſſembler à celle de Marſeille; je ſais qu'il faut ſe tenir à ſa place: mais enfin, ſi on néglige l'objet de ma requête, la choſe peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux; mais ces malheureux ignorés et délaiſſés ſont ſujets du roi, et il étend ſes regards ſur les derniers de ſes peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du reſſort de votre archiatrie. Si, ſans vous compromettre, vous pouvez, Monſieur, appuyer notre mémoire, vous aurez le plaiſir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très-sûr que, ſi on ne remédie pas au mal, la contagion eſt à craindre. Nous ſommes obligés d'abandonner le château de Ferney, immédiatement après l'avoir achevé, et de nous réfugier en terre huguenotte. Voyez, Monſieur, ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos ames. La mienne eſt celle de votre ancien partiſan, qui a l'honneur d'être, avec tous les ſentimens qu'il vous doit, Monſieur, votre, &c.

Digitized by Google

## LETTRE LXXVI. 1760.

## A M. THIRIOT.

Le 8 de décembre.

Je n'ai pas un moment à moi, mon cher ami; je ſuis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oiſiveté une vieilleſſe inſipide : travailler, c'eſt vivre.

Quand mademoiſelle *Rodogune* viendra, elle ſera bien reçue. Madame *Denis* ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. *le Brun* eſt le maître de ſon ode, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma proſe.

Je vous prie de dire à M. de *la Baſtide* que, ſi je trouve quelques rogatons qu'il puiſſe inférer dans ſon *Monde*, je vous les adreſſerai. Pardon, ſi je ne lui écris pas. Je ne ſais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures.

Votre ouvrage *theologico-judaïco-rabbinico-philoſophique* eſt peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de



Digitized by Google

1760. Berne et à M. l'*Oracle des philosophes*, pour faire croire que c'est moi qui suis le rabbin. Heureusement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première présidente *Molé* ferait bien mieux de me payer soixante mille livres que son frère, le banqueroutier frauduleux *Bernard*, m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir sur le bien que je fais à mademoiselle *Corneille*, et qu'elle ne fait pas.

Vous me dites que *le Franc de Pompignan* n'a pas voulu aller à l'académie, je le crois; il y serait mal accueilli. Il alla se plaindre, ces jours passés, à monsieur le dauphin, qui dit tout haut : *Notre ami Pompignan pense être quelque chose.*

Qui est l'auteur de l'*Homme de lettres?* il y a du bon.

Qui est l'auteur du *Savetier?* apparemment quelqu'un de la profession. Le gaillard savetier de *la Fontaine* vaut mieux.

Je m'intéresse à l'abbé du *Resnel;* je suis de son âge. Je m'intéresse à *Balot*, et plus à vous. Vous avez donc soixante et trois, et moi soixante-sept. Je suis quelquefois assez gai pour mon âge; demandez à *le Franc.*

*Vale, vive, scribe, lætare.*

Venez ici, vous et vos nerfs.

Digitized by Google

## LETTRE LXXVII. 1760.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

9 de décembre.

Il y a plus de ſix ſemaines, Madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loiſir; cela eſt ridicule et n'en eſt pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive ſimplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuſcrits qui me ſont tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleuſement philoſophique et moral : il doit, par conſéquent, être au goût de peu de gens. L'autre eſt une plaiſante découverte que j'ai faite dans mon ami *Ezéchiel*.

On ne lit point aſſez *Ezéchiel*. J'en recommande la lecture tant que je peux : c'eſt un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertiſſent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amuſaſſent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'*Argental*. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud, j'aime fort le ſpectacle, l'appareil, toutes les



Digitized by Google

1760. pompes du démon ; mais pour la potence, je suis son serviteur. Je le renvoie à *Despréaux :*

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

D'ailleurs, je suis fâché contre les Anglais : non-seulement ils m'ont pris Pondichéri, à ce que je crois, mais ils viennent d'imprimer que leur *Shakespeare*, Madame, est infiniment au-dessus de *Gilles*.

Figurez-vous, Madame, que la tragédie de Richard III, qu'ils comparent à Cinna, tient neuf années pour l'unité de temps, une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu, et trente-sept événemens principaux pour unité d'action ; mais c'est une bagatelle.

Au premier acte, *Richard* dit qu'il est bossu et puant, et que, pour se venger de la nature, il va se mettre à être un hypocrite et un coquin. En disant ces belles choses, il voit passer un enterrement ( c'est celui du roi *Henri VI* ) : il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris ; elle lui reproche d'avoir tué son mari. *Richard* lui répond qu'il en est fort aise, parce qu'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au visage : *Richard* la

Digitized by Google

remercie, et prétend que rien n'eſt ſi doux que ſon crachat. La reine l'appelle crapaud : vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poiſon. — Eh bien, Madame, tuez-moi, ſi vous voulez : voilà mon épée. Elle la prend : va, je n'ai pas le courage de te tuer moi-même..... Non, ne te tue pas, puiſque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer ſon mari, et les deux amans ne parlent plus que d'amour dans le reſte de la pièce. 1760.

N'eſt-il pas vrai que ſi nos porteurs d'eau feſaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes ?

Je vous conte tout cela, Madame, parce que j'en ſuis plein. N'eſt-il pas triſte que le même pays qui a produit *Newton*, ait produit ces monſtres, et qu'il les admire ?

Portez-vous bien, Madame ; tâchez d'avoir du plaiſir : la choſe n'eſt pas aiſée, mais n'eſt pas impoſſible. Mille reſpects de tout mon cœur.



Digitized by Google

1760.

## LETTRE LXXVIII.

### A M. HELVETIUS, *à Paris.*

Le 12 de décembre.

Mon cher philoſophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La choſe qui me manque le plus, c'eſt le loiſir : vous ſavez que ce *la Serre volume ſur volume inceſſamment deſſerre.* J'ai eu beaucoup de beſogne. Vous êtes un grand ſeigneur qui affermez vos terres ; moi, je laboure moi-même, comme *Cincinnatus*, de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un diſciple de *Socrate*, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, ſans le nommer. La pièce eſt un peu roide. *Bernard de Fontenelle* n'eût jamais ni oſé ni pu en faire autant. Le parti des ſages ne laiſſe pas d'être conſidérable et aſſez fier. Je vous le répète, mes frères, ſi vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'eſt plus mépriſable que ceux qui vous jugent : vous ne devez voir que vos diſciples.

Si vous avez reçu un Pierre ; ce n'eſt pas *Simon Barjone ;* ce n'eſt pas non plus le Pierre

Digitized by Google

ruſſe que je vous avais dépêché par la poſte, ce doit être un Pierre en feuilles que *Robin-mouton* devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous et l'autre pour M. *Saurin*. Il a plu à meſſieurs les intendans des poſtes de ſe départir des courtoiſies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus: c'eſt l'antre du lion. 1760.

De quelles tracaſſeries me parlez-vous? je n'en ai eſſuyé ni pu eſſuyer aucune. Eſt-ce de frère *Menou?* Ah! raſſurez-vous; les jéſuites ne peuvent me faire de mal; c'eſt moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à dépoſſéder les frères jéſuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient uſurpé ſur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royaux* pour avoir permiſſion de garder la vigne de *Naboth*. Je les fais déguerpir, mort-dieu! je leur fais rendre gorge, et la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaiſir plus pur. Je fais un peu le maître chez moi, par parenthèſe.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'*Omer* ſont venus chez moi, et comme ils ont été reçus? vous ai-je dit que j'ai envoyé Pierre au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le *Diſcours* et le *Mémoire* de *le Franc de Pompignan?* vous

Digitized by Google

1760. ai-je dit que madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul* m'honorent d'une protection très-marquée ? Croyez-moi, croyez mes frères ; notre petite école de philoſophes n'eſt pas ſi déchirée : il eſt vrai que nous ne ſommes ni jéſuites ni convulſionnaires, mais nous aimons le roi ſans vouloir être ſes tuteurs, et l'Etat ſans vouloir le gouverner.

Il peut ſavoir qu'il n'a point de ſujets plus fidelles que nous, ni de plus capables de faire ſentir le ridicule des cuiſtres qui voudraient renouveler les temps de la fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de *Pompignan* à la cour avec *Fréron?* et de l'apoſtrophe de monſieur le dauphin : *Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe.* Voilà à quoi les vers ſont bons quelquefois : on les cite, comme vous voyez, dans les grandes occaſions.

J'ai vu un *Oracle des anciens fidelles ;* cela eſt hardi, adroit et ſavant. Je ſoupçonne l'abbé *Mords-les* d'avoir rendu ce petit ſervice.

Dieu vous conſerve dans la ſainte union avec le petit nombre. Frappez et ne vous commettez pas. Aimons toujours le roi, et déteſtons les fanatiques.

Digitized by Google

## LETTRE LXXIX. 1760.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de décembre.

VOILA la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il eſt difficile d'arriver au but ; combien ce maudit art des vers eſt difficile : quel tort irréparable on me ferait ſi on imprimait Tancrède ſans que je l'euſſe corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué, empêchez que je ne faſſe naufrage. Comment vont les deux yeux de mon ange gardien ? ont-ils lu Califte ? Ah ! mes anges, j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoiſelle *Clairon*. Croyez-moi, une chambre tapiſſée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les convulſionnaires qui ſe roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du ſpectacle, de l'appareil, de l'action tragique ; mais *domandaro aqua, no tempeſta.*

Et puis, comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaiſe, le viol anglais, la confuſion anglaiſe, la marche anglaiſe d'une pièce anglaiſe ? Pauvres Français ! vous

Digitized by Google

êtes dans la fange de toutes façons, et j'en suis
1760. fâché.

O mes anges ! ramenez donc le bon goût.

## LETTRE LXXX.

### A M. LE KAIN.

Le 16 de décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher *Roscius*, que quand j'aurais vu enfin toute cette confusion, dans les rôles de Tancrède, un peu débrouillée, quand vous seriez débarrassés de la Belle pénitente, et quand vous seriez prêts à reprendre Tancrède.

Grâce aux bontés de M. et de madame d'*Argental*, tout est en ordre ; et si la pièce reste au théâtre, ce sera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la représentation, à l'édition de *Prault*. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la position

Digitized by Google

des acteurs, le jeu muet, ſont néceſſaires ; mais c'eſt quand il en réſulte quelque beauté, c'eſt quand toutes ces choſes enſemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des perſonnages qui ſe battent ſur la ſcène, des corps morts qu'on enlève, tout cela eſt fort bon à montrer ſur le Pont-neuf, avec la rareté, la curioſité. Mais, quand ces ſublimes marionnettes ne ſont pas eſſentiellement liées au ſujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui ſont dans le parterre, on court un peu de riſque d'avilir la ſcène françaiſe, et de ne reſſembler aux barbares anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monſtrueuſes amuſeront pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux ſpectacles et des anciens. 1760.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne ſouffrir d'appareil au théâtre que celui qui eſt noble, décent, néceſſaire.

Pour ce qui eſt de Tancrède, je crois que d'abord vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé ; qu'enſuite ils doivent en faire une répétition, parce qu'il y a environ deux cents vers différens de ceux qu'on a récités aux premières repréſentations. Je crois

Digitized by Google

1760. même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents ; je crois encore que vous devez donner deux repréſentations avant que *Prault* mette ſon édition en vente. Si la pièce réuſſit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux repréſentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

## LETTRE LXXXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre, au ſoir.

Je reçois le paquet de mes anges, à ſix heures du ſoir ; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remercîmens qui doivent être fort longs, et avec ma courte honte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaiſir. Vous devez être regoulés de Tancrède ; il n'y a que votre bonté qui vous ſoutienne. On n'a jamais fait, pour un pauvre diable d'auteur, ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis ſi à la hâte ; je la crois même plus touchante, et c'eſt-là le principal. Avec

Digitized by Google

des vers bien faits, bien compaſſés, on ne tient rien ſi le cœur n'eſt ému. 1760.

J'avais bien raiſon de vouloir revoir l'édition de *Prault*. Daignez jeter les yeux ſur la pièce, et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indiſpenſables. Son édition était ridicule et abſurde. *Prault* aura un peu à remanier, c'eſt le terme de l'art; mais c'eſt une peine et une dépenſe très-médiocres. Il a très-grand tort de craindre que l'édition des *Cramer* ne croiſe la ſienne. Les *Cramer* n'ont point commencé; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs, j'enverrai inceſſamment au petit *Prault* un ouvrage ſur les théâtres, que je crois aſſez neuf et aſſez intéreſſant. Le zèle de la patrie m'a ſaiſi. J'ai été indigné d'une brochure anglaiſe dans laquelle on préfère hautement *Shakeſpeare* à *Corneille*. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuſerai d'abord mes anges de ce petit traité, et je ſupplierai très-inſtamment que *Prault* ne ſache pas qu'il eſt de moi, ou du moins qu'il mérite les petits ſervices que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes ſottiſes, ou folles, ou ſérieuſes, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des

Digitized by Google

1760. comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi ſert-il de ſavoir qu'un nommé *Brizard* a joué platement mon plat père ? qu'eſt-ce que cela fait aux lecteurs ? J'ai une averſion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à ſouhaiter la paix. Il eſt vrai que je fais chez moi la guerre aux jéſuites, mais elle ne coûte rien : je les chaſſe et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine, et c'eſt vous qu'on chaſſe. J'attends avec impatience ce qui adviendra, dans votre tripot, de la convocation des pairs. *La montagne*, *en travail*, *enfante une ſouris*.

Daignez me mander des nouvelles de l'Ecoſſaiſe et des rogatons que je vous ai envoyés. Je ſouhaite à Térée beaucoup de proſpérité, et que les vers de *Philomèle* ſoient le chant du roſſignol. Mais monſieur *le Mierre* a-t-il reçu une certaine lettre que je pris la liberté d'adreſſer à M. d'*Argental*, ne ſachant pas la demeure du père de Térée ? Pardon, je dois vous excéder.

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE LXXXII. 1760.

### A M. DESHAUTERAYES, *à Paris.*

Le 21 de décembre.

MONSIEUR,

J'AVAIS déjà lu vos doutes; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez, sont nécessaires pour connaître l'antiquité; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur *Cam-hi*, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère *Parennin*, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans; et nous autres, qu'étions-nous, il y a vingt siècles? des barbares qui ne savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de *Teutatès*, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de S^t *Barthelemi*.

1760. Un officier, qui commande dans un fort près du Gange, et qui eſt l'intime ami d'un des principaux bramines, m'a apporté une copie des quatre *Veidam*, qu'il aſſure être très-fidelle. Il eſt difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'eſt bien à nous, qui ne devons notre ſacrement de baptême qu'aux uſages des anciens Gangarides qui paſsèrent chez les Arabes, et que Notre-Seigneur *Jéſus-Chriſt* a ſanctifiés, c'eſt bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité. Le monde eſt bien vieux : les habitans de la Gaule cifalpine ſont bien jeunes, et ſouvent bien ſots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raiſonnables, c'eſt vous, Monſieur; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière.

Je ſuis, &c.

Digitized by Google

## LETTRE LXXXIII.

1760.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 22 de décembre.

Il y a eu, Madame, de la réforme dans les poſtes. Les gros paquets ne paſſent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, et j'en ſuis très en peine. Je vous prie très-inſtamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons que j'avais trouvés ſous ma main, pour vous amuſer ou pour vous ennuyer un quart d'heure, ſont des misères, je le ſais bien; mais je ſerais affligé qu'elles euſſent paſſé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amuſez-vous, Madame? que faites-vous de ces journées qui paraiſſent quelquefois ſi longues dans une vie ſi courte? comment le préſident s'accommode-t-il d'être ſeptuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très-bien d'avoir à gouverner les dix-ſept ans de mademoiſelle *Corneille*. Elle eſt gaie, vive et douce, l'eſprit tout naturel: c'eſt ce qui fait apparemment que *Fontenelle* l'a ſi mal traitée.



Digitized by Google

1760. Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une savante ; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuse.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, Madame, comme disent les Italiens mes voisins. Cependant vous ne sauriez croire combien il y a de gens en Italie qui se moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde est devenu méchant! C'est la faute de ces maudits philosophes.

## LETTRE LXXXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

Comment vont les yeux de mon cher et respectable ami, de mon divin ange ? n'importuné-je point un peu trop mes deux chevaliers ? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fussent aussi preux que vous ! Mais il faut que je vous dise qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Marseille, la Femme qui a raison. Si l'ami *Fréron* m'a ôté les suffrages de Paris, je suis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne souffrirait-on pas la Femme qui a raison dans la capitale ? n'y aime-t-on pas un peu à

Digitized by Google

se réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir, et des échafauds? 1760.

En tout cas, voici Oreste. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité sont-ils partisans de cet ouvrage? pensez-vous que mademoiselle *Clairon* ne fît pas un grand effet dans le rôle d'*Electre*, et mademoiselle *Duménil* dans celui de *Clytemnestre*? croyez-vous que les cris de *Clytemnestre* ne fissent pas un effet terrible?

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poste prochaine, ou je suis bien trompé; mais ce paquet ne fera point Fanime: pourquoi? parce qu'on ne peut faire qu'une chose à la fois, parce que je ne suis pas encore content, parce qu'il ne faut pas voir deux fois de suite un père qui dit noblement à sa fille qu'elle est une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de savoir si la pièce de *Hurtaud* vous déplaît autant qu'elle nous a plu; si d'autres rogatons vous ont amusés; si vous n'attendez pas incessamment M. le maréchal de *Richelieu*. Vous me direz que je suis un grand questionneur; il est vrai, mes anges. Nous sommes très-contens de mademoiselle *Rodogune*; nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de madame de *Ruffec*; elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétis-

Digitized by Google

1760. fante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaiſir d'approcher ſes dents de celles-là, je ſouhaite que ce ſoit plutôt un catholique qu'un huguenot; mais ce ne ſera pas moi, ſur ma parole.

Mes divins anges, j'ai ſoixante et ſept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puiſſe faire de moi eſt celui que je vous envoyai, il y a, je crois, trois ans; j'étais bien jeune alors.

Mille tendres reſpects.

## LETTRE LXXXV.

### A MONSIEUR

### LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSIEUR,

Nous ſommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez; ce ſont eux qui lient les ames bien nées, quand tout diviſe le reſte des hommes.

J'ai ſu dès long-temps que les principaux ſeigneurs de vos belles villes d'Italie ſe raſſemblent ſouvent pour repréſenter, ſur des

Digitized by Google

théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'eſt auſſi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maiſons les plus auguſtes et les plus puiſſantes ; c'eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs, et pour les polir ; c'eſt-là le chef-d'œuvre de la ſociété : car, Monſieur, pendant que le commun des hommes eſt obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps eſt heureuſement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inſéparable de l'oiſiveté, au jeu plus funeſte que l'ennui, aux petites factions plus dangereuſes que le jeu et que l'oiſiveté. 1760.

Vous êtes, Monſieur, un de ceux qui ont rendu le plus de ſervice à l'eſprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des ſciences. Vous avez repréſenté, à la campagne, ſur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaiſes, élégamment traduites en vers italiens ; vous daignez traduire actuellement la tragédie de Tancrède ; et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaiſir de voir repréſenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la

1760. comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances, en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressans?

*Homo sum, humani nihil à me alienum puto.*
*Apprimè in vitâ est utile, ut ne quid nimis.*
*Naturâ tu illi pater es, consiliis ego, &c.*

C'est ce qui fait un des grands mérites de *Térence;* c'est celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une représentation de la clémence d'*Auguste*. Une princesse, qui

Digitized by Google

qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jeter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rhodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant le Préjugé à la mode. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la comédie du Glorieux : et je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de l'Enfant prodigue a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet et les conſultations en latin ; ſi quelques pédans ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation ? au théâtre, au ſeul théâtre. 1760.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les treteaux de nos ſiècles d'ignorance, et qui confondent les *Sophocle* et les *Ménandre*, les *Varius* et les *Térence*, avec les *Tabarin* et les *Polichinelle!*

Mais que ceux-là ſont encore plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelle* et les *Tabarin*, et qui rejettent les Polyeucte, les Athalie, les Zaïre et les Alzire ! Ce ſont-là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre

1760. la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

*Nos verò dulces tenuant antè omnia Musæ.*

J'ai eu le plaisir de voir, chez moi à la campagne, représenter Alzire, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans Mérope, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse,

Digitized by Google

le plus noble délaſſement du travail, la meilleure inſtruction pour tous les ordres des citoyens : c'eſt preſque la ſeule manière d'aſſembler les hommes pour les rendre ſociables. 1760.

*Emollit mores, nec ſinit eſſe feros.*

Auſſi, je ne me laſſerai point de répéter que, parmi vous, le pape *Léon X*, l'archevêque *Triſſino*, le cardinal *Bibiena*, et, parmi nous, les cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* reſſuſcitèrent la ſcène : ils ſavaient qu'il vaut mieux voir l'Oedipe de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ſes enfans, ſon temps dans un café, ſa raiſon dans un cabaret, ſa ſanté dans des réduits de débauche, et toute la douceur de ſa vie dans le beſoin et dans la privation des plaiſirs de l'eſprit.

Il ſerait à ſouhaiter, Monſieur, que les ſpectacles fuſſent, dans les grandes villes, ce qu'ils ſont dans vos terres, et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fuſſent point mercenaires ; que ceux qui ſont à la tête des gouvernemens, fiſſent ce que nous feſons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'eſt aux édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandiſe, ils riſquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriſer les ſervices qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore



Digitized by Google

1760. que la jalouſie, enfante les cabales. Les *Clavecs* cherchent à perdre les *Corneille*, les *Pradon* veulent écraſer les *Racine*.

C'eſt une guerre toujours renaiſſante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la baſſeſſe ſont ſans ceſſe ſous les armes.

Un entrepreneur des ſpectacles de la foire tâche, à Paris, de miner les comédiens qu'on nomme italiens; ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies; les comédiens français ſe défendent comme ils peuvent: l'opéra eſt jaloux d'eux tous; chaque compoſiteur a pour ennemis tous les autres compoſiteurs, et leurs protecteurs, et les maîtreſſes des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et ſi elle réuſſit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les moliniſtes contre les janſéniſtes, les coccéïens contre les voétiens, &c. &c. &c. &c.

Je ſais, de ſcience certaine, qu'on accuſa *Phèdre* d'être janſéniſte. Comment, diſaient les ennemis de l'auteur, ſera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques?

Digitized by Google

*Vous aimez, on ne peut vaincre ſa deſtinée,*
*Par un charme fatal vous fûtes entraînée.* 1760.

N'eſt-ce pas-là évidemment un juſte à qui la grâce a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, et un abbé *Desfontaines* à la tête de cette cabale, au ſortir de bicêtre, forcer le gouvernement à ſuſpendre les repréſentations de Mahomet, joué par ordre du gouvernement; ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de Mahomet, il y avait pluſieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir ſur les convulſionnaires : ainſi ils eurent l'inſolence d'empêcher, pour quelque temps, les repréſentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée*, auteur de province, eſt jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'aſſurer, dans un long diſcours public, que meſſieurs ſes rivaux ſont tous des ennemis de l'Etat et de l'Egliſe gallicane. Bientôt *Arlequin* accuſera *Polichinelle* d'être janſéniſte, moliniſte, calviniſte, athée, déiſte, collectivement.

Je ne ſais quels écrivains ſubalternes ſe ſont aviſés, dit-on, de faire un *Journal chrétien*, comme ſi les autres journaux de l'Europe

1760. étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de l'Oracle, avait fait un livre très-utile et très-agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé; celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu et pensé. Mais qu'est-il arrivé? sa comédie de l'Oracle et ses recherches sur l'histoire étaient si bonnes, que messieurs du *Journal chrétien* l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un *Dictionnaire encyclopédique* dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduisait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'esprit humain. Un convulsionnaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être Monsieur, ce que c'est qu'un convulsionnaire; c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtissant des petites filles sans

Digitized by Google

leur faire de mal, leur donnant des coups de buche et de fouet pour l'amour de DIEU, et criant contre le pape. Ce monsieur convulsionnaire se croit prédestiné, par la grâce de DIEU, à détruire l'*Encyclopédie*; il accuse, selon l'usage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un insipide libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce *Dictionnaire* n'a pu être composé que par un homme d'esprit, et n'écoutant que sa juste aversion pour les gens d'esprit, se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philosophe. 1760.

Il se trouve que l'article, loin d'être d'un philosophe, est d'un docteur en théologie, qui établit l'immatérialité, la spiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ses forces. Il est vrai que ce docteur encyclopédiste ajoutait, aux bonnes preuves que les philosophes en ont apportées, de très-mauvaises qui sont de lui; mais enfin la cause est si bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir: il combat le matérialisme tant qu'il peut; il attaque même le système de *Locke*, supposant que ce système peut favoriser le matérialisme; il n'entend

1760. pas un mot des opinions de *Locke* : cet article enfin eſt l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, et approuver la ſaine doctrine. Notre convulſionnaire défère donc cet article de l'*ame*, et probablement ſans l'avoir lu. Un magiſtrat, accablé d'affaires ſérieuſes, et trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole ; on demande la ſuppreſſion du livre, on l'obtient : c'eſt-à-dire, on trompe mille ſouſcripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou ſix libraires conſidérables qui travaillaient ſur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où eſt venu tout ce grand bruit et cette perſécution ? de ce qu'il s'eſt trouvé un homme ignorant, orgueilleux et paſſionné.

Voilà, Monſieur, ce qui s'eſt paſſé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais au moins aux yeux de tout Paris. Pluſieurs aventures pareilles, que nous voyons aſſez ſouvent, nous rendraient les plus mépriſables de tous les peuples policés, ſi d'ailleurs nous n'étions pas aſſez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis ſe cantonnent, les factions ſe heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (*). Maître *Aliboron*, par exemple, eſt le folliculaire de M. de l'*Empirée* ; ce maître

(*) Feſeur de feuilles.

Digitized by Google

*Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles : l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille ; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Desfontaines* à un ministre d'Etat : le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, *Desfontaines* vécut ; et tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts et les bons artistes. 1760.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner ; c'est-là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini*, en Italie ; contre *Dryden* et contre *Pope*, en Angleterre ; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos jours votre célèbre *Goldini* ! et, si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre :.... *tutto l' mondo è fatto come' la nostra famiglia*. Mais remarquez, Monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre-humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de *Térence*, et les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile* ? où sont

1760. les impertinences des rivaux du *Taſſe*, et des rivaux de *Corneille* et de *Molière*?

Qu'on eſt heureux, Monſieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités! et de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marſyas* et des *Midas!* qu'il eſt doux de lire *Virgile* et *Homère*, en foulant à ſes pieds les *Bavius* et les *Zoïle!* et de ſe nourrir d'ambroiſie, quand l'envie mange des couleuvres!

*Deſpréaux* diſait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

*Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,*
*Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Le grand *Corneille*, c'eſt-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être eſtimée en Europe, fut obligé de répondre ainſi à ſes ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : *Je déclare que je ſoumets tous mes écrits au jugement de l'Egliſe, je doute fort qu'ils en faſſent autant.*

Je prends la liberté de dire ici la même choſe que le grand *Corneille*, et il m'eſt agréable de le dire à un ſénateur de la ſeconde ville de l'Etat du ſaint-père; il eſt doux encore de le dire dans des terres auſſi voiſines des hérétiques que les miennes. Plus je ſuis rempli de charité pour leurs perſonnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je ſuis ferme dans

Digitized by Google

ma foi. Mes ouvrages ſont la Henriade, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en eſt le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon roi. J'ai donné quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes ſont morales, et dont quelques-unes ſont chrétiennes. J'ai écrit l'Hiſtoire de *Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma nation ſans la flatter; j'ai fait un Eſſai ſur l'hiſtoire générale, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte juſtice à toutes les vertus, et à tous les vices; une Hiſtoire de *Charles XII*, une de *Pierre le grand*, fondées toutes les deux ſur les monumens les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de *Newton*, dans un temps où elles étaient très-peu connues en France: ce ſont-là, s'il m'en ſouvient, à peu-près tous mes véritables ouvrages, dont le ſeul mérite conſiſte dans l'amour de la vérité et de l'humanité. 1760.

Preſque tout le reſte eſt un recueil de bagatelles, que les libraires ont ſouvent imprimées ſans ma participation. On donne tous les jours ſous mon nom des choſes que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a compoſé dans le ſiècle paſſé le beau poëme de la Pucelle; ſi, dans celui-ci, une ſociété de jeunes gens s'amuſa, il y a trente ans, à

Digitized by Google

1760. faire une autre Pucelle ; si je fus admis dans cette société ; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y insérant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage dont il ne me souvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune Pucelle ; je nie d'avance à tout délateur que j'aye jamais vu une Pucelle. On en a imprimé une, qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles ; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant sous mon nom cette rapsodie, devraient savoir que, quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du *Titien* et du *Corrège*, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village (*).

(*) Voici des vers de ce prétendu Poëme, intitulé la Pucelle.

*Chandos fuant et soufflant comme un bœuf,*
*Cherche du doigt si l'autre est une fille ;*
*Au diable soit, dit-il, la fotte aiguille ;*
*Bientôt le diable emporte l'étui neuf.*

. . . . . .

*En ce moment, en un seul haut le corps,*
*Il met à bas la belle créature ;*
*Il la subjugue, et d'un rein vigoureux*
*Il fait jouer le bélier monstrueux.*

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans

Digitized by Google

On ſait aſſez quel eſt le malheureux qui a voulu gagner quelque argent, en imprimant, ſous le titre de la Pucelle d'Orléans, un ouvrage abominable; on le reconnaît aſſez aux noms de *Luther* et de *Calvin* dont il parle ſans ceſſe, et qui certainement ne devaient pas être placés ſous le règne de *Charles VII*. On ſait que c'eſt un calviniſte du Languedoc (*), qui a falſifié les lettres de madame de *Maintenon*; qui l'outrage indignement dans ſa rapſodie de la Pucelle; qui a inſéré, dans cette infamie, des vers contre les perſonnes les plus reſpectables, et contre le roi même; qui a été deux fois en priſon à Paris pour de pareilles horreurs, et qui eſt aujourd'hui exilé: les hommes qui ſe diſtinguent dans les arts, n'ont preſque jamais que de tels ennemis. 1760.

Quant à quelques meſſieurs qui, ſans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de ſatires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était poſſible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils oſent prêter à cet édifice inébranlable; enfin, qui la déshonorent par leurs impoſtures; ſi on feſait jamais

le ſtyle de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'eſt-là ce qu'un miſérable oſe imputer à l'auteur de la Henriade, de Mérope et d'Alzire.

(*) *La Beaumelle.*

Digitized by Google

1760. quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garasses*, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas chrétiens ! pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion ? Quoi ! la saine doctrine, c'est-à-dire la doctrine apostolique et romaine, ne serait-elle, selon eux, que le partage des sots ? *Sans penser être quelque chose*, je ne pense pas être un sot ; mais il me semble que si je me trouvais jamais avec l'abbé *Guyon* dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là) (*), je lui dirais : Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi ? est-ce parce que tu affirmes, dans un livre aussi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi ? est-ce parce que tu as révélé au public, c'est-à-dire, à quinze ou seize lecteurs oisifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Prusse, quoique je ne t'aye jamais parlé, et que je ne t'aye jamais vu ? ne sais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent

(*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle détestable, intitulé *l'Oracle des philosophes*.

Digitized by Google

avec esprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux ? 1760.

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Eglise et l'invocation des saints, mieux que moi :

*L'Eglise toujours une, et par-tout étendue,*
*Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,*
*Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.*

Tu me feras encore plaisir de donner une idée plus juste de la transsubstantiation que celle que j'en ai donnée :

*Le Christ, de nos péchés victime renaissante,*
*De ses élus chéris nourriture vivante,*
*Descend sur les autels à ses yeux éperdus,*
*Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.*

Crois-tu définir plus clairement la trinité qu'elle ne l'est dans ces vers ?

*La puissance, l'amour, avec l'intelligence,*
*Unis et divisés, composent son essence.*

Je t'exhorte, toi et tes semblables, non-seulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose ; à ne te jamais écarter du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus que trouble, confusion, anarchie. Mais ce n'est pas assez de croire, il faut faire ; il faut

Digitized by Google

1760. être soumis dans le spirituel à son évêque, entendre la messe de son curé, communier à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs ; et je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens, et de ne point crier. Ce n'est pas encore assez, je suis en droit de te citer *Corneille* :

*Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.*

Il faut, pour être bon chrétien, être surtout bon sujet, bon citoyen : or, pour être tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune faction ; il faut respecter, aimer, servir son prince ; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous : il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de soixante et sept ans, qu'un conseiller de grand'chambre ; il faut donc que je paye, sans la moindre difficulté, ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, et pour ma sureté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, Monsieur, à peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui

Digitized by Google

qui écrivent contre le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'Eglise ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en DIEU sans croire aux convulsions, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard, en se faisant donner des coups de buche dans le ventre, et des claques sur les fesses (*). Pour moi, je crois que, si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de DIEU, et en faisant du bien à son prochain. 1760.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette mal-adresse ; ne soyons ni à *Apollo* ni à *Paul*, mais à DIEU seul, et au roi que DIEU nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose ; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, Monsieur ; je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte

(*) Ce sont les mystères des jansénistes convulsionnaires.

1760. pour aller à la messe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand *Corneille*. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques fuiffes qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron ; et, si DIEU veut que je vive encore deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle proffime fante feste natalizie.

## LETTRE LXXXVI.

### A MILORD LITTLETON, *à Londres.*

Du château de Ferney, en Bourgogne.

J'AI lu les ingénieux *Dialogues des morts*, que vous venez de publier. J'y trouve que je suis exilé, et que je suis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je suis obligé, peut-être, pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne suis point exilé, parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des *Dialogues* m'impute à son gré.

Perfonne n'a plus élevé fa voix que moi en faveur des droits de l'humanité, et cependant

Digitized by Google

je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu. 1760.

Je ne suis point établi en Suisse, comme cet auteur mal instruit le débite ; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont assez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite et dans leurs possessions, avec des amis éclairés et fidelles. Il est bien vrai que j'ai une petite maison de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux sont en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les priviléges de mes terres, qui sont exemptes de toute imposition, m'a encore attaché à sa personne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des passe-ports de ma cour, pour plusieurs seigneurs anglais ; le service que je leur ai rendu, me donne droit à la justice que j'attends de l'auteur des *Dialogues* (*)

Quant à la religion, je pense et je crois qu'il pense, comme moi, que DIEU n'est ni presbitérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute église ; DIEU est le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

(*) Milord *Littleton* a avoué ingénument son tort à M. de *Voltaire*. Il a rendu sa lettre publique.

1760. # LETTRE LXXXVII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

*Remontrances de Voltaire à ses anges gardiens.*

*De Deliciis clamavi :*

1°. MES anges ne cesseront-ils jamais d'être comme DIEU, qui commande des choses impossibles ?

2°. Mes anges me croiront-ils de fer quand je suis d'argile, et prendront-ils zèle pour puissance ?

3°. Voudront-ils de suite deux pères condamnant leurs filles, et s'en repentant? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance ?

4°. Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner la comédie du sieur *Hurtaud*, jouir de l'incognito, passer du tragique au comique, et rire sous cape de toutes les sottises du public ? *Nota benè* que je me flatte que mes anges verront que le Droit du seigneur ne ressemble en aucune manière à Nanine.

Digitized by Google

5°. Ou je ſuis une bête, ou le Droit du ſeigneur eſt comique et intéreſſant. 1760.

6°. Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéreſſant vous dis-je, et faites-le jouer adroitement.

7°. Je les ſupplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle, madame *du Deffant*. Si elle a perdu les yeux, elle n'a pas perdu ſa langue ; il faut conſoler les affligés. Je demande pardon de la liberté grande.

8°. A propos de la liberté grande, et ma lettre à M. *le Mière* ?

9°. Dans peu vous aurez nouvelle offrande.

10°. Pour Dieu, laiſſons là Fanime pour quelque temps.

Il faut préſenter toujours des requêtes au conſeil. Je ſuis occupé à chaſſer des jéſuites d'un terrain qu'ils avaient uſurpé ſur des orphelins ; cela eſt plus difficile qu'une tragédie, mais j'en viendrai à bout, et cela ſera plaiſant ; mais il n'y a pas moyen de combattre les jéſuites, et de rapetaſſer Fanime : il faut choiſir.

11°. J'attends les feuilles de *Prault* ; je lui taillerai de la beſogne.

12°. J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les bontés de madame d'*Argental*, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon reſpect,

Digitized by Google

1760. et pour mettre *Rodogune* sous une protection plus honnête que celle de M. *le Brun*, quoique M. *le Brun* soit fort honnête. Je remercie tendrement M. comme madame d'*Argental* de toutes leurs bontés pour *Rodogune*.

13°. Qui est l'auteur du *Savetier du coin*? il pense bien, mais il est trop savetier. Qui a fait l'*Homme de lettres*? il écrit mieux, mais cela n'est pas piquant.

14°. Voici le gros article. Je n'aime point cette ophtalmie; les maux des yeux sont sérieux. Soyez bien sage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux; rafraîchissez-vous, couchez-vous de bonne heure, ayez peu d'affaires, tenez-vous gai surtout; c'est le remède universel.

Je baise le bout de vos ailes.

## LETTRE LXXXVIII.

### AU MEME.

Décembre.

Je vous excède encore, *Rodogune* est à Lyon chez *Tronchin*, entre quatre garçons. On la présentera probablement à madame de *Grosli* qui ne manquera pas de lui manier les tetons, selon sa louable coutume; c'est un honneur

Digitized by Google

qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui préſente. Eſt-il vrai que l'abbé de *la Tour-du-Pin* avait grande envie de rompre ce voyage ? il m'eſt très-important de ſavoir ce qui en eſt. Dites-moi, je vous en prie, Madame, tout ce que vous ſavez de cette aventure de roman. 1760.

Je reviens au roman de Tancrède. Je vous conjure, mes anges, encore une fois, de bien recommander à *Prault* de ſuivre exactement la leçon que je lui envoie, et de n'y pas changer une virgule. C'eſt le placet de *Caritidès* ; on n'en peut rien retrancher. Nous venons de jouer, ma nièce et moi, la ſcène du père et de la fille au ſecond acte : *Qu'entends-je ? vous ; mon père ! Moi, ton père ! eſt-ce à toi de prononcer ce nom ?* Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendriſſement, un intérêt qui manquait. Cet acte, qui paraiſſait froid, doit être brûlant, s'il eſt bien joué.

A propos de froid, c'eſt un ſecret sûr, pour faire de la glace, que de placer des détails hiſtoriques au milieu de la paſſion, à moins que ces détails ne ſoient réchauffés par quelques interjections, par des retours ſur ſoi-même, par des figures qui raniment la langueur hiſtorique.

Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était ſon ſeul devoir.

Digitized by Google

1760. Ces deux vers ralentiſſent. Je raiſonne poëſie avec mes anges ; je diſſerte, ils me le pardonnent.

Non ſeulement ces détails ſont froids, mais le ſpectateur eſt en droit de dire : En quoi donc cet eſclave craignait-il de nuire à *Tancrède* ? pourquoi, étant dans ſon camp, n'a-t-il pas cherché à le voir ? il devait, ſans doute, tout faire pour approcher de *Tancrède*. Il ſerait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux ſuppoſer, en général, que mille obſtacles ont empêché l'eſclave d'aller juſqu'à *Tancrède* ? *Aménaïde*, en ſe plaignant de ces obſtacles et de la deſtinée qui lui a toujours été contraire, en feſant parler ſes douleurs, en ſe livrant à l'eſpérance, intéreſſe bien davantage ; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin, je reſupplie, je reconjure à genoux M. et madame d'*Argental*, de s'en tenir à mon dernier mot. J'oſe eſpérer que la repriſe ſera favorable : mais que mes anges ſe mettent à la tête du parti raiſonnable, qui n'eſt ni pour les tragédies à marionnettes, ni pour les tragédies à converſations ; qu'ils ſoutiennent rigoureuſement le grand et véritable genre ; celui du cinquième acte de Rodogune, d'Athalie, et peut-être du quatrième acte de Mahomet, du troiſième de Tancrède, de Sémiramis, &c.

Vous

Digitized by Google

Vous devez avoir un chant de Pucelle ; il n'est pas correct, malheureusement ; le meilleur y manque. Vous avez *Acante*. Oh ! pardieu, que manque-t-il à *Acante* ? nous sommes fous d'*Acante* : que vous êtes à plaindre, si *Acante* ne vous plaît pas ! 1760.

Pardon, voici une réponse pour *le Kain* ; vous m'enverrez promener.

## LETTRE LXXXIX.

### AU MEME.

A Ferney, 28 de décembre.

Et les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761 ? Je me souviens de 1701 tout comme si j'y étais ; c'était hier. Ah, comme le temps vole ! les hommes vivent trop peu : à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand Tancrède et l'édition du petit-fils, franc sieux de Paris ?

Je fais une réflexion, c'est qu'il est important, mes anges, que l'épître à madame la Marquise soit datée de *Ferney en Bourgogne*, *10 d'octobre 1759*.

Remarquez toutes mes excellentes raisons : je dis *Ferney*, parce que madame de *Pompadour*

1760. s'est intéressée aux priviléges de cette terre; je dis *en Bourgogne*, afin que les sots et les méchans, dont il est grande année, n'aillent pas toujours criant que je suis à Genève; je dis *10 d'octobre 1759*, parce qu'elle fut écrite en ce temps-là; et surtout parce que, si elle n'est point datée, elle paraîtra une insulte au pauvre *Ami des hommes*, et à son malheur. Vous savez que j'ai toujours pensé qu'il faut ou se battre contre les Anglais, ou payer ceux qui se battent pour nous; que je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit; que je pense qu'il y a de grandes ressources après nos énormes fautes. Ces sentimens, que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de *Pompadour*; mais ils deviennent une satire du livre *des Impôts*, livre imprimé après ma lettre écrite. Je passerais pour un lâche flatteur qui se fait de fête, et qui est de l'avis des sous-maîtres, pendant qu'un camarade valet est *in ergastulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce serait-là un triste rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me soit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiselle *Chimène* prend la plume; voyons comment elle s'en tirera.

» M. de *Voltaire* appelle M. et madame

» d'*Argental* ſes anges. Je me ſuis aperçue
» qu'ils étaient auſſi les miens ; qu'ils me 1760.
» permettent de leur préſenter ma tendre
» reconnaiſſance ».

*Corneille.*

Eh bien, il me ſemble que *Chimène* commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baiſons le bout de vos ailes, *Denis*, *Corneille* et *V.*

## LETTRE XC.

### AU MEME.

A Ferney, pays de Gex, par Genève, 31 de décembre.

Les plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'eſt vous, Monſieur et Madame. Si vous n'êtes pas contens de *Mathurin*, qui nous paraît aſſez plaiſant et tout neuf ; ſi vous avez la cruauté de l'appeler vieux, quoique je ſois prêt à lui donner trente ans ; ſi vous voulez que *Colette* en ſoit amoureuſe (ce que je ne voulais pas) ; ſi vous avez l'injuſtice de ſoutenir que le marquis et *Acante* ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils diſent formellement le contraire, et peut-être aſſez finement ; ſi vous



Digitized by Google

1760. n'êtes pas édifiés de voir un sage qui parie de ne pas succomber et qui perd la gageure ; si vous n'aimez pas un débauché qui se corrige ; si vous ne trouvez pas le caractère d'*Acante* très-original ; je peux être très-fâché, mais je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous supplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'est-à-dire la première qui n'était qu'un avorton, et la seconde, que je trouve un enfant assez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'*Argental* est bien bonne de daigner se charger de faire un petit présent à la muse limonadière : je l'en remercie bien fort ; c'est la seule façon honnête de se tirer d'affaire avec cette muse.

Je suis très-fâché que *Fréron* soit au fort-l'évêque. Toutes les plaisanteries vont cesser ; il n'y aura plus moyen de se moquer de lui.

L'*Ami des hommes* est donc à Vincennes ? ses ouvrages sont donc traités sérieusement ? il aurait donc quelquefois raison ? Il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons momens.

Il court parmi vous autres de singulières nouvelles. Est-il vrai que les Anglais ont proposé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaisseaux ? c'est-à-dire à en construire

Digitized by Google

encore dix ou douze ? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et *Thérèse* : quand je la croirai, je croirai celle des janséniſtes et des moliniſtes, des parlemens et des intendans, et des auteurs avec les auteurs. 1760.

J'apprends que meſſieurs de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent, *Mandemens* d'évêques, vieux et nouveau *Teſtament* de frère *Berruyer*, *Ouvrages de Salomon*, *Défenſe de la nouvelle morale du bon Jéſu* contre la morale du dur *Moïſe*, c'eſt-à-dire la réponſe à l'auteur de l'*Oracle des philoſophes*. Ils brûleront bientôt les édits dudit ſeigneur roi ; mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Ferney. La petite *Corneille* contribue beaucoup à la douceur de notre vie : elle plaît à tout le monde ; elle ſe forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien ſon petit gentil eſprit eſt naturel, et que je ſoupçonnais que c'était la raiſon pour laquelle *Fontenelle* l'avait déshéritée ? Mes chers anges, permettez que je prenne la liberté de vous adreſſer ma réponſe à la lettre que ſon père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

*Prault* ne m'enverra-t-il pas ſon Tancrède à



Digitized by Google

1760. corriger ? quand jouera-t-on Tancrède? pourquoi la Femme qui a raiſon, par-tout hors à Paris ? eſt-ce parce que *Waſp* en a dit du mal? *Waſp* triomphera-t-il ? comment vont les yeux de mon ange ?

Eh vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre ſac, l'aventure de ce bon prêtre, de ce bon directeur, de ce fameux janſéniſte, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame *d'Egmont*.

Maître *Omer* le prendra-t-il ſous ſa protection ? requerra-t-il en ſa faveur ?

## LETTRE XCI.

### A M. HELVETIUS, à *Paris*.

A Ferney, 2 de janvier.

1761. Je ſalue les frères, en 1761, au nom de DIEU et de la raiſon, et je leur dis : Mes frères, *odi profanum vulgus et arceo*. Je ne ſonge qu'aux frères, qu'aux initiés. Vous êtes la bonne compagnie; donc c'eſt à vous à gouverner le public, le vrai public devant qui toutes les petites brochures, tous les petits journaux des faux chrétiens diſparaiſſent, et devant qui la raiſon reſte. Vous m'écrivîtes, mon cher et aimable philoſophe, il y a quelque

Digitized by Google

temps, que j'avais passé le Rubicon; depuis ce temps je suis devant Rome. Vous aurez peut-être ouï dire à quelques frères que j'ai des jésuites tout auprès de ma terre de Ferney; qu'ils avaient usurpé le bien de six pauvres gentilshommes, de six frères, tous officiers dans le régiment de Deux-ponts; que les jésuites, pendant la minorité de ces enfans, avaient obtenu des lettres patentes pour acquérir à vil prix le domaine de ces orphelins; que je les ai forcés de renoncer à leur usurpation, et qu'ils m'ont apporté leur désistement. Voilà une bonne victoire de philosophes. Je sais bien que frère *Croust* cabalera, que frère *Berthier* m'appellera athée; mais je vous répète qu'il ne faut pas plus craindre ces renards que les loups de jansénistes, et qu'il faut hardiment chasser aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chrétiens, je leur prouverai bientôt que nous sommes meilleurs chrétiens qu'eux. Je veux les battre avec leurs propres armes; *mutemus clypeos;* laissez-moi faire. Je leur montrerai ma foi par mes œuvres, avant qu'il soit peu. Vivez heureux, mon cher philosophe, dans le sein de la philosophie, de l'abondance et de l'amitié. Soyons hardiment bons serviteurs de DIEU et du roi, et foulons aux pieds les fanatiques et les hypocrites. 1761.



Digitized by Google

1761. Dites-moi, je vous prie, s'il eſt vrai que ce cher *Fréron* ſoit ſorti de ſon fort. On l'avait mis là pour qu'il n'eût pas la douleur de voir encore cette malheureuſe Ecoſſaiſe; mais on ſe méprit dans l'ordre; on mit *fort-l'évêque* au lieu de *bicêtre*. On fera probablement un errata à la première occaſion.

Je le répète, il y a des choſes admirables dans l'*Héroïde* du diſciple de *Socrate*. N'aimez-vous pas cet ouvrage? Il eſt d'un de nos frères. Je lui dis, *Καιρε*. *V.*

## LETTRE XCII.

### A M. LE BRUN.

A Ferney, 2 de janvier.

Vous m'avez accoutumé, Monſieur, à oſer joindre mon nom à celui de *Corneille*, mais ce n'eſt que quand il s'agit de ſa nièce. Nous eſpérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons ſoin de toutes les parties de ſon éducation, juſqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'inſtruire.

J'eſpère que l'ombre du grand *Corneille* ne ſera pas mécontente; vous avez ſi bien fait parler cette ombre, Monſieur, que je vous

Digitized by Google

dois compte de tous ces petits détails. Si mademoiselle *Corneille* remercie tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de *Chimène*, de *Cornélie* et de *Camille*. 1761.

Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très-contens de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Les *Guyon*, les *Gauchat*, les *Chaumeix*, en feront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les philosophes servent DIEU et le roi, quoi que ces messieurs en disent. Nous ne sommes, à la vérité, ni jansénistes, ni molinistes, ni frondeurs; nous nous contentons d'être français et catholiques tout uniment. Cela doit paraître bien horrible à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*.

Pour ce malheureux *Fréron*, ce n'est qu'un *Marsyas* qu'*Apollon* doit écorcher. Je vois assez, par vos vers et par votre prose, combien vous devez mépriser tous ces gredins qui sont l'opprobre de la littérature. Je vous estime autant que je les dédaigne.

Votre distinction entre le vrai public et le vulgaire est bien d'un homme qui mérite

Digitized by Google

1761. les suffrages du public ; daignez y joindre le mien, et comptez sur la plus sincère estime, j'ose dire l'amitié de votre obéissant serviteur, *V.*

## LETTRE XCIII.

### A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 4 de janvier.

Vous vous êtes blessé avec vos armes, mon cher et ancien ami ; il n'y a qu'à ne vous plus battre, et vous serez guéri. Dissipation, régime et sagesse, voilà vos remèdes. Je vous proposerais *Tronchin*, si je me flattais que vous daignassiez venir dans nos petits royaumes ; mais vous préférez les bords de la Seine au beau bassin de nos Alpes. Je m'intéresse beaucoup *teretibus suris* de notre grand abbé. Vous êtes de jeunes gens en comparaison du vieillard des Alpes. Il ne tient qu'à vous de vous porter mieux que moi. Je suis né faible, j'ai vécu languissant ; j'acquiers dans mes retraites de la force, et même un peu d'imagination. On ne meurt point ici. Nous avons une femme d'esprit de cent trois ans, que j'aurais mariée à *Fontenelle*, s'il n'était pas mort jeune.

Nous avons aussi l'héritière du nom de

Digitized by Google

*Corneille*, et ſes dix-ſept ans. Vous ſavez toutes mes marches. Il eſt vrai que j'ai fait rendre le bien que les jéſuites avaient uſurpé ſur ſix frères, tous au ſervice du roi; mais apprenez que je ne m'en tiens pas là. Je ſuis occupé à préſent à procurer à un prêtre un emploi dans les galères. Si je peux faire pendre un prédicant huguenot, *ſublimi feriam ſidera vertice.* Je ſuis comme le muſicien de *Dufréni* en chantant ſon opéra; *il fait le tout en badinant.* Mais je vous aime ſérieuſement, autant en fait madame *Denis*. Soyez gai, et vous vous porterez à merveille. 1761.

## LETTRE XCIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 9 de janvier.

Mon cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'inſolence anglicane. Un de mes amis, ami intime, a broché ce mémoire. Je m'intéreſſe à la gloire de *Pierre Corneille* plus que jamais, depuis que j'ai chez moi ſa petite-fille. Voyez ſi la douce réponſe aux Anglais plaît à madame *Scaliger*. En ce cas, elle pourrait être imprimée par *Prault* petit-fils, ſous vos auſpices; ſinon vous auriez la bonté de me la

Digitized by Google

renvoyer, car je n'ai que ce seul exemplaire.
1761. J'attends aussi ce Droit du seigneur que vous n'aimez point, et que j'ai le malheur d'aimer. Vous m'abandonnez du haut de votre ciel, ô mes anges! Dites-moi donc ce que vous avez fait de Tancrède, et de grâce un petit mot d'Oreste ; après quoi vous daignerez m'apprendre si nous aurons la guerre ou la paix. A propos de guerre, permettez que je vous parle de peste. Nous sommes menacés de la peste dans notre petit pays de Gex. J'ai pris la liberté de présenter requête contre elle à M. de *Courteille*. Je vous supplie d'appuyer mes très-humbles représentations ; il s'agit d'un marais plein de serpens, qu'apparemment *Fréron*, *Abraham Chaumeix*, *Guyon*, *Gauchat*, et les auteurs du *Journal chrétien* ont envoyés.

Mais, que deviennent les yeux de monsieur d'*Argental*? Je suis plus inquiet d'eux que de ma peste.

Est-il vrai qu'on ait joué à Versailles la Femme qui a raison, et que la reine ait été de l'avis de *Fréron*?

Avez-vous lu l'ouvrage évangélique adressé à mon ami *Guyon*, sur l'ancien et le nouveau *Testament*? Cela est poivré ; c'est un petit livre excellent. Est-il vrai que le théologien de *l'Encyclopédie*, *Morellet* ou *Mords-les* en soit

Digitized by Google

l'auteur ? Quel qu'il ſoit, ſon livre eſt brûlé et béni. 1761.

Comment ſuis-je avec M. le duc de *Choiſeul*? quand revient le vainqueur de Mahon ?

Ayez pitié de moi, vous dis-je, auprès de M. de *Courteille*. Il eſt dur d'être peſtiféré dans un château qu'on vient de bâtir.

A l'ombre de vos ailes.

## LETTRE XCV.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 10 de janvier.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais été du goût de mettre des vers au bas d'un portrait ; cependant, puiſque vous voulez en avoir pour l'eſtampe de *Pierre le grand*, en voici quatre que vous me demandez :

Ses lois et ſes travaux ont inſtruit les mortels ;
Il fit tout pour ſon peuple, et ſa fille l'imite ;
Zoroaſtre, Oſiris, vous eûtes des autels,
Et c'eſt lui ſeul qui les mérite.

Le ſeul nom de *Pierre le grand*, Monſieur,

Digitized by Google

1761. vaut mieux que ces quatre vers ; mais, puisqu'il y eſt queſtion de ſon auguſte fille, je demande grâce pour eux.

M. de *Soltikof* m'a dit qu'il n'avait aucune nouvelle de M. *Ponſchkin*, que perſonne n'en avait eu depuis ſon départ de Vienne. Il eſt à craindre que dans ce voyage il n'ait été pris par les Pruſſiens. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai aucuns matériaux pour le ſecond volume. J'ai déjà eu l'honneur de mander pluſieurs fois à votre Excellence qu'il eſt impoſſible de faire une hiſtoire tolérable ſans un précis des négociations et des guerres. Mon âge avance, ma ſanté eſt faible ; j'ai bien peur de mourir ſans avoir achevé votre édifice. Ce qui achèverait de me faire mourir avec amertume, ce ſerait d'ignorer ſi la digne fille de *Pierre le grand* a daigné agréer le monument que j'ai élevé à la gloire de ſon père. L'amour qu'elle a pour ſa mémoire me fait eſpérer qu'elle voudra bien deſcendre un moment du haut rang où le ciel l'a placée, pour me faire aſſurer par votre Excellence qu'elle n'eſt pas mécontente de mon travail. C'eſt ainſi que nos rois ont la bonté d'en uſer, même avec leurs propres ſujets.

Les lettres du roi *Staniſlas*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, Monſieur, ſont une preuve de l'état déplorable où il était alors. Je crois que les réponſes de l'empereur

Digitized by Google

*Pierre le grand* ſeraient encore beaucoup plus curieuſes. C'eſt ſur de pareilles pièces qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire ; mais n'ayant preſque rien depuis la bataille et la paix du Pruth, il faut que je reſte les bras croiſés. Quand il plaira à votre Excellence de me mettre la plume à la main, je ſuis tout prêt. 1761.

Je finis par vous aſſurer de tous les vœux que je fais pour votre bonheur particulier, et pour la proſpérité de vos armes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XCVI.

### A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI.

A Ferney, le 11 de janvier.

MADAME *Denis* et moi, Monſieur, nous ſommes des cœurs ſenſibles. Vous ſavez combien votre ſouvenir nous touche. Nous avons encore avec nous un cœur de dix-ſept ans qui ſe forme : c'eſt l'héritière du nom du grand *Corneille*. C'eſt avec les ouvrages de ſon aïeul que nous oublions *l'Année littéraire* et ſon digne auteur. Si M. *Morand* veut aimer les gens de lettres, il ne faut pas qu'il choiſiſſe les pirates des lettres.

Digitized by Google

1761. Permettez-vous, Monſieur, que je vous conſulte ſur une affaire plus importante. J'ai auprès de moi un jeune homme de mes parens; il fut attaqué, il y a dix-huit mois, d'un rhumatiſme qui reſſemblait à une ſciatique. Nous l'envoyâmes aux bains d'Aix, les douleurs augmentèrent. M. *Tronchin* lui ordonna encore les eaux, il y a ſix mois; il en revint avec une tumeur ſur le *faſcia lata*, et toujours ſouffrant des douleurs d'élancement, ſe ſentant comme déchiré. Il ſe reſſouvint alors, ou crut ſe reſſouvenir, qu'il était tombé à la chaſſe, il y avait deux ans. On lui appliqua les mouches cantharides avant cet aveu; et après cet aveu on en fut fâché. Les douleurs devinrent plus vives, la tumeur plus forte. On jugea que le coup qu'il prétendait s'être donné à la cuiſſe, en tombant de cheval, avait pu cauſer une carie dans le fémur. On lui fit une ouverture de ſix grands doigts de long, et très-profonde. On ſonda; on ne put pénétrer aſſez avant; le pus coula d'abord aſſez blanc, enſuite plus foncé, enfin d'une eſpèce fétide et purulente. Les douleurs furent toujours les mêmes, depuis la tête du fémur juſqu'au genou. Ces élancemens ſe ſont fait ſentir dans l'autre cuiſſe. Celle à laquelle on avait fait l'opération s'eſt très-enflée, l'autre s'eſt abſolument deſſéchée. Le pus de la plaie eſt devenu

devenu de jour en jour plus fétide, tantôt en grande abondance, tantôt en petite quantité; très-souvent la fièvre, des insomnies, mais toujours un peu d'appétit. On a jugé la tête du fémur cariée et déplacée. *Tronchin* l'a jugé à mort. Le chirurgien, qui est assez habile, a pensé de même. Il se fit une nouvelle tumeur au-dessous de la plaie, il y a quelques jours; il en coula une grande quantité de sanie purulente, et son appétit augmenta. Ce n'est point au *fascia lata* que cette tumeur nouvelle a percé, c'est près des muscles intérieurs. Le chirurgien alors s'est avisé de lui demander si, quelque temps avant de tomber malade, il n'avait pas mérité la vérole. Il a répondu qu'il avait eu affaire dans Genève à quelques créatures qui pouvaient la donner, mais nul symptôme avant-coureur de cette maladie. Tout se réduit à cette espèce de sciatique. Aucune dartre, aucun bubon, aucune tache, nulle enflure aux aines, sinon l'enflure présente qui va de l'os des îles au pied. La chair de ces parties n'a plus de ressort, le doigt y laisse un creux; le pus coule par la nouvelle ouverture, et cependant l'appétit augmente. Il faut quatre personnes pour le porter d'un lit à l'autre. L'atrophie n'est point sur le visage, la parole est libre et quelquefois assez ferme.

1761.

Voilà son état depuis quatre mois entiers

1761. que l'opération fut faite. J'ajoute encore que le coccix eſt écorché, mais que le peu de ſanie qui en ſort n'eſt point de la qualité du pus fétide de la cuiſſe. On ne ſait ſi on haſardera le grand remède.

Pardonnez, Monſieur, ce long expoſé; daignez me communiquer vos lumières. Que penſez-vous des dragées de *Keiſer*? et croyez-vous que *Colomb* nous ait rendu un grand ſervice par la découverte de l'Amérique?

Je ſuis avec toute l'eſtime qu'on vous doit, et j'oſe dire avec amitié, Monſieur, votre, &c.

## LETTRE XCVII.

## A M. THIRIOT.

Le 11 de janvier.

REÇU *le Monde* et la lettre du primat des Gaules; il y a plus de deux mois, mon cher ami, que j'ai chez moi cette lettre in-4°. marginée. Sachez qu'en pourſuivant frère *Berthier*, je ſuis fort bien auprès de mon primat, très-bien avec mon évêque; qu'inceſſamment je ſerai le favori de l'archevêque de Paris; et, ſi vous me fâchez, je le ſerai du pape.

Reçu encore *la Théorie de l'impôt*, théorie

obscure, théorie qui me paraît absurde ; et toutes ces théories viennent mal à propos pour faire accroire aux étrangers que nous sommes sans ressource, et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément. Voilà de plaisans citoyens et de plaisans amis des hommes ! Qu'ils viennent comme moi sur la frontière, ils changeront bien d'avis ; ils verront combien il est nécessaire de faire respecter le roi et l'Etat. Par ma foi, on voit les choses tout de travers à Paris. 1761.

Vous verrez bientôt une très-singulière épître à *Clairon*. Je la loue comme elle le mérite ; je fais l'éloge du roi, et c'est mon cœur qui le fait ; je me moque de tout le reste, et même assez violemment. J'ai souffert trop long-temps ; je deviens *Minos* dans ma vieillesse, je punis les méchans.

*P. S.* Je suis bien content de l'acquisition de mademoiselle *Corneille* ; elle fait jusqu'à présent l'agrément de notre maison. Il est honteux pour la France que quelque grande dame ne l'ait pas prise auprès d'elle.

*Nota benè* que le saint abbé *Grizel* n'a point volé madame d'*Egmont*, mais bien M. de *Tourni*. Gardez-vous d'induire les commentateurs en erreur.



Digitized by Google

1761.

## LETTRE XCVIII.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 14 de janvier.

QUE monsieur et madame écrivent à eux deux des lettres aimables ! Je ne peux pas croire que des anges qui écrivent si bien, aient tort sur ce Droit du seigneur ; cependant les écailles ne sont pas encore tombées de mes yeux. Mais pourquoi monsieur d'*Argental* n'écrit-il pas ? quoi, pas un mot ! aurait-il toujours son ophtalmie ? S'il n'est que paresseux, je suis consolé. Il a un charmant secrétaire. Tenez, petite fille, voilà comme les dames écrivent à Paris. Voyez que cela est droit ; et ce style, qu'en dites-vous ? quand écrirez-vous de même, descendante de *Corneille* ? Cela donne de l'émulation ; elle va vîte m'écrire un petit billet dans sa chambre : c'est, je vous assure, une plaisante éducation.

Je suis à vos pieds, Madame, moi et la muse limonadière. Comment du cercle de mes montagnes pouvoir reconnaître tant de bontés ?

Digitized by Google

Voulez-vous vous amuſer à lire ce chiffon? voulez-vous le lire à mademoiſelle *Clairon*? Il n'y a que vous et M. le duc de *Choiſeul* qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens bien hardi et un peu méchant ſur mes vieux jours. Méchant! non; je deviens *Minos*, je juge les pervers. — *Mais prenez garde à vous, il y a des gens qui ne pardonnent point.* — Je le ſais; et je fuis comme eux. J'ai ſoixante-ſept ans; je vais à la meſſe de ma paroiſſe; j'édifie mon peuple; je bâtis une égliſe; j'y communie, et je m'y ferai enterrer, mort-dieu, malgré les hypocrites. Je crois en *Jéſus-Chriſt* conſubſtantiel à DIEU, en la vierge *Marie*, mère de DIEU. Lâches perſécuteurs, qu'avez-vous à me dire? — *Mais vous avez fait la Pucelle.* — Non, je ne l'ai pas faite; c'eſt vous qui en êtes l'auteur; c'eſt vous qui avez mis vos oreilles à la monture de *Jeanne*. Je ſuis bon chrétien, bon ſerviteur du roi, bon ſeigneur de paroiſſe, bon précepteur de fille; je fais trembler jéſuites et curés; je fais ce que je veux de ma petite province grande comme la main, excepté quand les fermiers généraux s'en mêlent; je ſuis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien, cuiſtres, qu'avez-vous à dire? 1761.

Voilà, mes chers anges, ce que je répondrais aux *Fantin*, aux *Grizel*, aux *Guyon* et au

1761. petit singe noir. J'aime d'ailleurs les vengeances qui me font pouffer de rire. Et puis, qui eſt ce ſinge noir ? c'eſt peut-être *Berthier*, c'eſt peut-être *Gauchat*, *Caveyrac*. Tous ces gens-là ſont également la gloire de la France.

J'ai lu *la Théorie de l'impôt* ; elle me paraît auſſi abſurde que ridiculement écrite. Je n'aime point ces amis des hommes qui crient ſans ceſſe aux ennemis de l'Etat : Nous ſommes ruinés ; venez, il y fait bon.

A vos pieds.

Pour Dieu, daignez m'envoyer (paroles ne puent point) la feuille de l'infame *Fréron* contre M. *le Brun*. J'avoue que l'ode eſt bien longue, qu'il y a de terribles impropriétés de ſtyle ; mais il y a de fort belles ſtrophes, et j'aime M. *le Brun* ; il m'a fait faire une bonne action dont je ſuis plus content de jour en jour.

Digitized by Google

## LETTRE XCIX. 1761.

### A M. DUMOLARD.

A Ferney, 15 de janvier.

MON cher ami, nous ne montrons encore que le français à *Cornélie*; si vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. *Titon* et M. *le Brun*, de nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout sujet d'espérer que, si nous n'en fesons pas une savante, elle deviendra une personne très-aimable, qui aura toutes les vertus, les grâces et le naturel qui font le charme de la société. Ce qui me plaît surtout en elle, c'est son attachement pour son père, sa reconnaissance pour M. *Titon*, pour M. *le Brun* et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si madame *Denis* en a pris soin; elle est très-bien servie; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle; elle est aimée de tous les domestiques; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés, et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons

Digitized by Google

1761. ceſſé nos lectures depuis qu'un rhume violent l'a réduite au régime et à la ceſſation de tout travail. Elle commence à être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier ſoin doit être de lui faire parler ſa langue avec ſimplicité et avec nobleſſe. Nous la feſons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet, et je le corrige : elle me rend compte de ſes lectures : il n'eſt pas encore temps de lui donner des maîtres ; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laiſſons paſſer ni mauvais termes ni prononciations vicieuſes ; l'uſage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour les tapiſſeries de petit point. Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la meſſe de paroiſſe. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. *Titon* et M. *le Brun* ne dédaigneront point ces petits détails, et qu'ils verront avec plaiſir que leurs ſoins n'ont pas été infructueux. Je ſouhaite à M. *Titon* ce qu'on lui a ſans doute tant ſouhaité, les années du mari de l'*Aurore*. Dites, je vous prie, à M. *le Brun*, que perſonne ne lui eſt plus obligé que moi. On dit que ſon ode a encore un nouveau mérite auprès du public par les impertinences de ce

malheureux

malheureux *Fréron*. Il eſt pourtant bien honteux qu'on laiſſe aboyer ce chien. Il me ſemble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui ſont attaqués de la rage. 1761.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

## LETTRE C.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 de janvier.

Je commence d'abord par vous excepter, Madame ; mais ſi je m'adreſſais à toutes les autres dames de Paris, je leur dirais : C'eſt bien à vous, dans votre heureuſe oiſiveté, à prétendre que vous n'avez pas un moment de libre ; il vous appartient bien de parler ainſi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les jéſuites et les janſéniſtes, frappant à droite et à gauche ſur S^t *Ignace* et ſur *Calvin*, feſant des tragédies bonnes ou mauvaiſes, débrouillant le chaos des archives de Pétersbourg, ſoutenant des procès, accablé d'une correſpondance qui s'étend de Pondi-



Digitized by Google

—— chéri jusqu'à Rome : voilà ce qui s'appelle
1761. n'avoir pas un moment de libre. Cependant, Madame, j'ai toujours le temps de vous écrire ; et c'est le temps le plus agréablement employé de ma vie, après celui de lire vos lettres.

Vous méprisez trop *Ezéchiel*, Madame ; la manière légère dont vous parlez de ce grand-homme, tient trop de la frivolité de votre pays. Je vous passe de ne point déjeûner comme lui : il n'y a jamais eu que *Paparel* à qui cet honneur ait été réservé ; mais sachez qu'*Ezéchiel* fut plus considéré de son temps qu'*Arnaud* et *Quesnel* du leur. Sachez qu'il fut le premier qui osa donner un démenti à *Moïse* ; qu'il s'avisa d'assurer que DIEU ne punissait pas les enfans des iniquités de leurs pères, et que cela fit un schisme dans la nation. Eh, n'est-ce rien, s'il vous plaît, après avoir mangé de la merde, que de promettre aux Juifs, de la part de DIEU, qu'ils mangeront de la chair d'homme tout leur soûl ?

Vous ne vous souciez donc pas, Madame, de connaître les mœurs des nations ? Pour peu que vous eussiez de curiosité, je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuples qui n'aient mangé communément de petits garçons et de petites filles ; et vous m'avouerez vous-même que ce n'est pas un si grand mal d'en manger

Digitized by Google

deux ou trois, que d'en égorger des milliers, comme nous fesons poliment en Allemagne. 1761.

M. de *Trudaine* ne fait ce qu'il dit, Madame, quand il prétend que je me porte bien; mais c'est, en vérité, la seule chose dans laquelle il se trompe : je n'ai jamais connu d'esprit plus juste et plus aimable. Je suis enchanté qu'il soit de votre cour, et je voudrais qu'on ne vous l'enlevât que pour le faire mon intendant; car j'ai grand besoin d'un intendant qui m'aime.

J'aime passionnément à être le maître chez moi, les intendans veulent être les maîtres par-tout, et ce combat d'opinions ne laisse pas d'être quelquefois embarrassant.

Je ne suis point du tout de l'avis de *ce bon rigent qui gâta tout en France*. Il prétendait, dites-vous, qu'il n'y avait que des sots ou des fripons : le nombre en est grand, et je crois qu'au Palais-royal la chose était ainsi ; mais je vous nommerai, quand vous voudrez, vingt belles ames qui ne sont ni sottes ni coquines, à commencer par vous, Madame, et par M. le président *Hénault*. Je tiens de plus nos philosophes très gens de bien : je crois les *Diderot*, les d'*Alembert*, aussi vertueux qu'éclairés. Cette idée fait un contre-poids dans mon esprit à toutes les horreurs de ce monde.

Vraiment, Madame, ce serait un beau jour



Digitized by Google

1761. pour moi que le petit ſouper dont vous me parlez, avec M. le maréchal de *Richelieu* et M. le préſident *Hénault*; mais, en attendant le ſouper, je vous aſſure, ſans vanité, que je vous ferais des contes que vous prendriez pour des *Mille et une nuits*, et qui pourtant ſont très-véritables.

Oui, Madame, j'aurais du plaiſir, et le plus grand plaiſir du monde, à vous parler, et ſurtout à vous entendre. Cela ſerait plaiſant de nous voir arriver à Saint-Joſeph, avec madame *Denis* et cette demoiſelle *Corneille* qui ſera, je vous jure, le contre-pied du pédantiſme; mais je vous avertis que je ne pourrais jamais paſſer à Paris que le mois de janvier et de février.

Vous ne ſavez pas, Madame, ce que c'eſt que le plaiſir de gouverner des terres un peu étendues: vous ne connaiſſez pas la vie libre et patriarcale; c'eſt une eſpèce d'exiſtence nouvelle. D'ailleurs, je ſuis ſi inſolent dans ma manière de penſer, j'ai quelquefois des expreſſions ſi téméraires, je hais ſi fort les pédans, j'ai tant d'horreur pour les hypocrites, je me mets ſi fort en colère contre les fanatiques, que je ne pourrais jamais tenir à Paris plus de deux mois.

Vous me parlez, Madame, de ma paix particulière; mais vraiment je la tiens toute faite;

Digitized by Google

je crois même avoir du crédit, si vous me fâchez ; mais je suis discret, et je mets une partie du souverain bien à ne demander rien à personne, à n'avoir besoin de personne, à ne courtiser personne. Il y a des vieillards doucereux, circonspects, pleins de ménagemens, comme s'ils avaient leur fortune à faire. *Fontenelle*, par exemple, n'aurait pas dit son avis, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les feuilles de *Fréron*. Ceux qui voudront de ces vieillards-là peuvent s'adresser à d'autres qu'à moi. 1761.

Eh bien, Madame, ai-je répondu à tous les articles de votre lettre? suis-je un homme qui ne lise pas ce qu'on lui écrit ? suis-je un homme qui écrive à contre-cœur? et aurez-vous d'autres reproches à me faire, que celui de vous ennuyer par mon énorme bavarderie?

Quand vous voudrez, je vous enverrai un chant de la *Pucelle*, qu'on a retrouvé dans la bibliothèque d'un savant. Ce chant n'est pas fait, je l'avoue, pour être lu à la cour par l'abbé *Grizel*, mais il pourrait édifier des personnes tolérantes.

A propos, Madame, si vous vous imaginez que la Pucelle soit une pure plaisanterie, vous avez raison. C'est trop de vingt chants ; mais il y a continuellement du merveilleux, de la poésie, de l'intérêt, de la naïveté surtout.

1761. Vingt chants ne suffisent pas. L'*Arioste* qui en a quarante-huit, est mon Dieu. Tous les poëmes m'ennuient, hors le sien. Je ne l'aimais pas assez dans ma jeunesse; je ne savais pas assez l'italien. Le *Pentateuque* et l'*Arioste* font aujourd'hui le charme de ma vie. Mais, Madame, si jamais je fais un tour à Paris, je vous préférerai au *Pentateuque*.

Adieu, Madame; il faut jouer avec la vie jusqu'au dernier moment, et jusqu'au dernier moment je vous serai attaché avec le respect le plus tendre.

## LETTRE CI.

### A M. DAMILAVILLE.

Le 16 de janvier.

J'ABUSE un peu, Monsieur, des bontés de l'aimable correspondant que DIEU m'a donné: voici, encore un exemplaire de la lettre *al signor Albergati*, avec la jolie estampe de *Gravelot*.

Voici à présent tous mes besoins que j'expose à votre charité.

Je voudrais que M. de *Saint-Foix* pût voir la lettre à M. *Albergati*; c'est une petite amende

honorable qu'on lui doit. Je voudrais que la petite vengeance honnête que j'ai prise de l'outrecuidant auteur de l'*Excellence italienne*, fût publique, et que copie collationnée fût envoyée aux intéressés dudit mémoire. Je voudrais que M. *Thiriot* n'exténuât point les témoignages d'estime que je dois à M. *le Brun*; et que M. *le Brun* fît punir *Martin Fréron*, non pas d'avoir trouvé son ode mauvaise, mais d'avoir outragé personnellement monsieur *Corneille*, sa fille et madame *Denis* qui daigne lui donner l'éducation la plus respectable. 1761.

Il me semble que tous les honnêtes gens devraient se liguer pour obtenir le châtiment de *Martin*: car enfin, Monsieur, quelle famille sera en sureté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition sort du couvent pour être élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de cinquante francs par mois? Si l'on abandonne ainsi l'honneur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même.

Je prie M. *Thiriot* de vouloir bien m'envoyer les recueils *I*, *L*: je sais bien que ces petits recueils ne sont qu'un artifice d'éditeur pour attraper de l'argent; et qu'il est fort impertinent de vendre en détail, en des in-12, ce qui



Digitized by Google

se trouve dans des in-folio; mais puisque j'ai
1761. *H*, il faut bien avoir *I*.

Mille tendres amitiés à tous les frères; je les prie de s'unir toujours à moi dans l'amour de DIEU et du roi, et dans la haine des hypocrites et des fanatiques.

## LETTRE CII.

### A M. HELVETIUS.

Aux Délices, 19 de janvier.

IL est vrai, mon très-cher philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis, dans votre livre, *in communi martyrum*; mais vous ne me mettrez jamais *in communi* de ceux qui vous estiment et qui vous aiment. On vous avait assuré, *dites-vous*, que vous m'*aviez déplu*. Ceux qui ont pu vous dire cette *chose qui n'est pas*, comme s'exprime notre ami *Swift*, sont enfans du diable. Vous, me déplaire! et pourquoi? et en quoi? vous en qui est *gratia*, *fama*; vous qui êtes né pour plaire; vous que j'ai toujours aimé, et dans qui j'ai chéri toujours, depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avait comme cela dit à *Duclos* qu'*il m'avait déplu*, et que je lui avais refusé ma voix à

Digitized by Google

l'académie. Ce sont en partie ces tracasseries de messieurs les gens de lettres, et encore plus les persécutions, les calomnies, les interprétations odieuses des choses les plus raisonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la littérature, qui m'ont fait quitter la France. On vend très-bien des terres pendant la guerre, vu que cette guerre enrichit et messieurs les tréforiers de l'extraordinaire, et messieurs les entrepreneurs des vivres, fourrages, hôpitaux, vaisseaux, cordages, bœuf salé, artillerie, chevaux, poudre, et messieurs leurs commis, et messieurs leurs laquais, et mesdames leurs catins. J'ai trois terres ici, dont une jouit de toutes franchises, comme le franc alleu le plus primier; et le roi m'ayant conservé, par un brevet, la charge de gentilhomme ordinaire, je jouis de tous les droits les plus agréables. J'ai terre aux confins de France, terre à Genève, maison à Lausane; tout cela dans un pays où il n'y a point d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout, disposez-en. Cet archevêque, dont vous me parlez, ferait bien mieux d'obéir au roi, et de conserver la paix, que de signer des torche-cus de mandemens. Le parlement a très-bien fait, il y a quelques années, d'en brûler quelques-uns, et ferait fort mal de se mêler d'un livre de

1761.

Digitized by Google

métaphyſique, portant privilége du roi. J'aime-
1761. rais mieux qu'il me fît juſtice de la banque-route du fils de *Samuel-Bernard*, juif, fils de juif, mort ſurintendant de la maiſon de la reine, maître des requêtes, riche de neuf millions, et banqueroutier. Vendez votre charge de maître d'hôtel, *vende omnia quæ habes, et ſequere me.* Il eſt vrai que les prêtres de Genève et de Lauſane ſont des hérétiques qui mépriſent ſaint *Athanaſe*, et qui ne croient pas *Jéſus-Chriſt* DIEU; mais on peut du moins croire ici la trinité, comme je fais, ſans être perſécuté; faites-en autant. Soyez bon catholique, bon ſujet du roi, comme vous l'avez toujours été, et vous ſerez tranquille, heureux, aimé, eſtimé, honoré par-tout, particulièrement dans cette enceinte charmante, couronnée par les Alpes, arroſée par le lac et par le Rhône, couverte de jardins et de maiſons de plaiſance, et près d'une grande ville où l'on penſe. Je mourrais aſſez heureux ſi vous veniez vivre ici. Mille reſpects à madame votre femme.

Notre nièce eſt très-ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir.

Digitized by Google

## LETTRE CIII. 1761.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 20 de janvier.

Vous connaissez ma vie, Monsieur; mes occupations sont fort augmentées. Depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre, je n'ai pas eu un moment à moi. J'ai voulu vous écrire tous les jours, et je me suis contenté de penser sans cesse à vous. Je vois, par les lettres dont vous m'honorez, que vous êtes heureux. Il n'y a que deux sortes de bonheur dans ce monde, celui des sots qui s'enivrent stupidement de leurs illusions fanatiques, et celui des philosophes. Il est impossible à un être qui pense de vouloir tâter de la première espèce de bonheur, qui tient de l'abrutissement. Plus vous vous éclairez, et plus vous jouissez. Rien n'est plus doux que de rire des sottises des hommes, et de rire en connaissance de cause. Si vous daignez vous amuser, Monsieur, à rechercher en quel temps certaines gens s'avisèrent de dire que deux et deux font cinq, et dans quel temps d'autres docteurs assurèrent que deux et deux font six, il vous sera aisé de voir que ni le sentiment d'*Arius* ni celui d'*Athanase* n'étaient nouveaux.

1761. et que, dès le troisième siècle, les théologiens, étant devenus platoniciens, se battirent à coup d'écritoire pour savoir si l'œuf est formé avant la poule, ou la poule avant l'œuf, et si c'est un péché mortel de manger des œufs à la coque certains jours de l'année.

Pour votre pâté de perdrix, il nous arrivera heureusement avant le carême : ainsi nous pourrons en manger en sureté de conscience ; car vous sentez combien DIEU est irrité, et qu'il y va de la damnation éternelle, quand on est assez pervers pour manger des perdrix à la fin de février, ou au commencement de mars.

J'ai fait, depuis votre départ, une terrible action d'impiété ; j'ai contraint les jésuites à déguerpir d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur six gentilshommes mes voisins, tous frères, tous officiers du roi, tous servant dans le régiment de Deux-Ponts, tous braves gens, tous en guenilles.

Je me damne de plus en plus : je suis actuellement occupé à poursuivre criminellement un curé de nos cantons, lequel a cru qu'il est de droit divin de rosser ses paroissiens. Il est allé pieusement, à onze heures du soir, chez une dame, avec cinq ou six paysans armés de bâtons ferrés, pour empêcher qu'on ne fît l'amour sans sa permission. Son zèle a

Digitized by Google

été jusqu'à laisser sur le carreau un jeune homme de famille, baigné dans son sang, et s'il ne s'était trouvé un impie comme moi, ce pauvre garçon était mort, et le curé impuni. Le curé se défend tant qu'il peut ; il dit qu'il ne veut point aller aux galères, et que je serai damné ; mais heureusement un bon prêtre vient de prouver, à Neuchâtel, que l'enfer n'est point du tout éternel ; qu'il est ridicule de penser que DIEU s'occupe, pendant une infinité de siècles, à rôtir un pauvre diable. C'est dommage que ce prêtre soit un huguenot, sans cela ma cause était bonne : je n'aime point ces maudits huguenots. Nous avons eu, depuis peu, un coeu à Genève ; ce cocu, comme vous savez, tira un coup de pistolet à l'amant de sa femme. La petite église de *Calvin*, qui fait consister la vertu dans l'usure et dans l'austérité des mœurs, s'est imaginée qu'il n'y avait de cocus dans le monde que parce qu'on jouait la comédie. Ces marousles s'en sont pris aux jeunes gens de leur ville, qui avaient joué sur mon théâtre de Tourney, et ils ont eu l'insolence de leur faire promettre de ne plus jouer avec des français qui pourraient corrompre les mœurs de Genève. 1761.

Vous voyez, Monsieur, qu'on est aussi sot à Genève qu'on est fou à Paris ; mais je pardonne à ces barbares, parce qu'il y a chez eux

1761. dix ou douze personnes de mérite. DIEU n'en trouva pas cinq dans Sodôme : je ne suis pas assez puissant pour faire pleuvoir le feu du ciel sur Genève ; je le suis du moins assez pour avoir beaucoup de plaisir chez moi, au nez de tous ces cagots. J'en aurais bien davantage, Monsieur, si vous étiez encore ici ; vous y verriez la descendante du grand *Corneille*, que nous avons adoptée pour fille, madame *Denis* et moi. Son caractère paraît aussi aimable que le génie de *Corneille* est respectable.

Adieu, Monsieur ; nous vous regretterons et nous vous aimerons toujours. S'il y a quelqu'un qui pense dans votre pays, faites-lui mes complimens. Madame *Denis* vous fait les siens bien tendrement.

## LETTRE CIV.

### A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Le 21 de janvier.

VOICI, pour votre Excellence, la négociation la plus importante que vous ayez jamais fait réussir. Le porteur, avec son baragouin, est à la tête d'une troupe d'histrions ; il a le privilége du gouverneur de Bourgogne ; il

Digitized by Google

veut nous donner du plaiſir ; c'eſt donc un homme néceſſaire à la ſociété. Une autre troupe d'hiſtrions, nommés prédicans calviniſtes, a eu l'inſolence de trouver mauvais que les Génevois jouaſſent Alzire en France, au château de Tourney. Cette ville d'uſuriers corromprait, ſans doute, en France la pureté de ſes mœurs. De plus, les faquins à monologue ſont ſi jaloux des gens à dialogue, qu'ils veulent avoir le privilége excluſif d'ennuyer le monde. Le porteur a une troupe catholique : il peut donner du plaiſir ſur terre de France ; mais les terres de Savoie ſont plus à portée. S'il peut s'établir à Carrouge, petit village aux portes de Genève, il croit nos plaiſirs aſſurés, et ſa fortune faite. Il demande donc votre protection. O belle ambaſſadrice ! actrice charmante ! portez nos prières à M. de *Chauvelin;* favoriſez un art dans lequel vous daignez exceller ; confondez des héretiques qui prêchent contre la divinité de *Jéſus-Chriſt*, et contre Athalie et Polyeucte. La deſcendante du grand *Corneille*, qui eſt aux Délices, vous conjure, par les manes de *Cinna* et de *Chimène*, de procurer une égliſe dans Carrouge au ſacriſtain que nous vous dépêchons. 1761.

Monſieur l'ambaſſadeur, regardez cette affaire comme la plus importante de votre vie, ou du moins de la nôtre. Les Délices ſeront-elles

1761. assez heureuses pour vous reposséder au mois de mai ?

Respect et attachement éternel. Comment se portent le fils et la mère ?

## LETTRE CV.

### A M. THIRIOT.

A Ferney, le 21 de janvier.

Reçu le petit livre royal *De moribus brachmanorum*. Me voilà plus confirmé que jamais dans mon opinion, que les livres rares ne sont rares que parce qu'ils sont mauvais ; j'en excepte seulement certains livres de philosophie, qui sont lus des seuls sages, que les sots n'entendraient pas, et que les sots persécutent.

Je reçois aussi la *Divine légation de Moïse*, de l'évêque *Warburton*, dans lequel cet évêque prouve que *Moïse* était inspiré de DIEU, parce qu'il n'enseignait pas l'immortalité de l'ame.

Point de roman de *Jean-Jacques*, s'il vous plaît; je l'ai lu pour mon malheur ; et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage. Mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de mademoiselle *Corneille*, et le vengeur d'une

Digitized by Google

d'une famille accablée par des prêtres, n'a pas le temps de parler de romans. 1761.

Joue-t-on Tancrède? joue-t-on le Père de Famille? O mon cher frère *Diderot!* je vous cède la place de tout mon cœur, et je voudrais vous couronner de lauriers.

## LETTRE CVI.

### A M. DEODATI DE TOVAZZI,

*Sur la langue italienne.*

Au château de Ferney, ce 24 de janvier.

Je suis très-sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne*; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez déprifer un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, Monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite; il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers

1761. ont nommé tous leurs instrumens. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins ; et, après un très-grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rhythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues, avaient, sans doute, la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne ; nous en avons aussi ; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino.* Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres ; mais vous avouerez que vous avez

Digitized by Google

fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rendent si sonores. *Los rios*, *los ombres*, *las historias*, *los columbres*. Il vous manque aussi les diphthongues qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux. Les *rois*, les *empereurs*, les *exploits*, les *histoires*. Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd, qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. Empire, couronne, diadême, flamme, tendresse, victoire; toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches. 1762.

Avouez, Monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons, faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*; reste donc quatre sons, *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent tous les mots italiens.

1761. Penſez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger ſoit bien flattée, quand il lit, pour la première fois, *il capitano che'l gran ſepolcro libero di Criſto, e che molto opro col ſenno e colla mano?* croyez-vous que tous ces *o* ſoient bien agréables à une oreille qui n'y eſt pas accoutumée? Comparez à cette triſte uniformité, ſi fatigante pour un étranger, comparez à cette ſéchereſſe ces deux vers ſimples de *Corneille :*

*Le deſtin ſe déclare, et nous venons d'entendre*
*Ce qu'il a réſolu du beau-père et du gendre.*

Vous voyez que chaque mot ſe termine différemment. Prononcez à préſent ces deux vers d'*Homère :*

*Ex ou dai ta prôta diaſtètein eriſanté*
*Atréides té anax andrôn, kai dios Achilleis.*

Qu'on prononce ces vers devant une jeune perſonne, ſoit anglaiſe, ou allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au grec, elle ſouffrira le français, elle ſera un peu choquée de la répétition continuelle des déſinences italiennes. C'eſt une expérience que j'ai faite pluſieurs fois.

Vos poëtes, qui ont ſervi à former votre langue, ont ſi bien ſenti ce vice radical de la terminaiſon des mots italiens, qu'ils ont

Digitized by Google

retranché les lettres *e* et *o* qui finiſſaient tous les mots à l'infinitif, au paſſé, et au nominatif; ils diſent *amar'* pour *amaré*; *noqueron'* pour *noquerone*; *la ſtagion'* pour *la ſtagione*; *buon'* pour *buono*; *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacofonie; et c'eſt pour cela que vous finiſſez très-ſouvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les grecs ne firent jamais. 1761.

J'avoue que la langue latine dut long-temps paraître rude et barbare aux grecs, par la fréquence de ſes *ur*, de ſes *um*, qu'on prononçait *our* et *oum*, et par la multitude de ſes noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons briſé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de ſénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit à préſent que des cardinaux et des abbés en *i*.

Vous vantez, Monſieur, et avec raiſon, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la diſette. Il n'eſt, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choſes. Toutes les langues ſont pauvres à cet égard: aucune ne peut exprimer, par exemple, en un ſeul mot, l'amour fondé ſur l'eſtime, ou ſur la beauté ſeule, ou ſur la convenance des caractères, ou ſur le beſoin d'aimer. Il en eſt ainſi de toutes les paſſions, de toutes les

Digitized by Google

1761. qualités de notre ame. Ce que l'on ſent le mieux eſt ſouvent ce qui manque de terme.

Mais, Monſieur, ne croyez pas que nous ſoyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre ſuperflu et de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *ſuperbia*, et de l'autre, *orgueil* tout ſeul. Cependant, Monſieur, nous avons *orgueil*, *ſuperbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *inſolence*, *gloire*, *gloriole*, *préſomption*, *outrecuidance*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous orgoglio, alterigia, ſuperbia, ne ſont pas toujours ſynonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour ſignifier *vaillant*. Je ſais, Monſieur, que votre nation eſt très-vaillante quand elle veut et quand on le veut : l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur ſervice de très-braves et de très-grands officiers italiens.

*L'italico valor non è ancor morto.*

Mais ſi vous avez *valente*, *prode*, *animoſo*, nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, &c. Ce courage, cette bravoure ont pluſieurs caractères différens qui ont chacun leurs termes

propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillans, courageux, braves, &c.; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattans. 1761.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirèrent dans le petit-neveu du héros de la Valteline, lorsqu'ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce général, ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre qui fesaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie, et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régimens, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, &c. Voyez, Monsieur, que de termes pour un. Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas, et de les sauver du péril où leur valeur les jetait, les conduisit en bravant les ennemis victorieux, et eut encore le courage de sou-

Digitized by Google

1761. tenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

Vous pourrez encore voir, Monsieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui qui a gardé Cassel et Gottingen, malgré les efforts de soixante mille ennemis très-valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui qui a sauvé Vésel. Croyez donc, je vous prie, Monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de *ragoût*; vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand*; mais daignez plaindre, Monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant*, ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte*, *érudit*, *instruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré*; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous

nous

Digitized by Google

nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avions autant que vous du temps de *Marot*, et de *Rabelais*, et de *Montagne*; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les *Pascal*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Pélisson*, les *Corneille*, les *Despréaux*, les *Racine*, les *Massillon*, les *la Fontaine*, les *la Bruyère*, &c.; nous avons laissé à *Ronsard*, à *Marot*, à *Dubartas*, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conservé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *grisette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *maisonnette*, *villotte*; encore ne les employons-nous que dans le style très-familier. N'imitez pas le *Buon Matthei* qui, dans sa harangue à l'académie de la Crusca, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons*. 1761.

Vous possédez, Monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillemens de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots finissant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que,

1761. par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure ; vous dansez en liberté et nous dansons avec nos chaînes.

Mais, croyez-moi, Monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'*Olivet* et *du Marsais* ont composé sur la manière de bien parler notre langue : lisez M. *Duclos ;* voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grâce s'expriment MM. d'*Alembert* et *Diderot*. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de *Buffon* et M. *Helvétius*, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles!

Je finis cette lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands-hommes les perfectionnent par les bons livres ; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, &c.

Digitized by Google

## LETTRE CVII. 1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 26 de janvier.

Et ces yeux, ces yeux que vous fermez quand vous êtes content, se portent-ils mieux, mon cher ange ?

J'ai un besoin très-grand d'être fortement recommandé à M. de *Villeneuve*. Est-il possible que je n'aye besoin de personne dans le pays étranger, et que j'aye besoin d'un intendant en France, avec mes terres libres ? Je ferai une belle requête pour M. le duc de *Choiseul*; mais je lui ai tant demandé de choses pour les autres, que je n'ose plus lui rien demander pour moi.

J'ai de terribles affaires sur les bras. Je chasse les jésuites d'un domaine usurpé par eux. Je poursuis criminellement un curé. Je convertis une huguenotte ; et ma besogne la plus difficile est d'enseigner la grammaire à mademoiselle *Corneille*, qui n'a aucune disposition pour cette sublime science.

Est-il vrai, Monsieur et Madame, mes anges tutélaires, est-il vrai qu'on joue Tancrède ?



Digitized by Google

1761. Eſt-il vrai qu'on joue aux italiens une parade intitulée *le Comte de Bourfouſle*, ſous mon nom ? Juſtice ! juſtice ! Puiſſances céleſtes, empêchez cette profanation ; ne ſouffrez pas qu'un nom que vous avez toujours daigné aimer, ſoit proſtitué dans une affiche de la comédie italienne. J'imagine qu'il eſt aiſé de leur défendre d'imputer, dans les carrefours de Paris, à un pauvre auteur, une pièce dont il n'eſt pas coupable.

J'eſtime, mes anges, qu'il faut retrancher *le Franc* de ce *Panta-odai* à mademoiſelle *Clairon*; nous le retrouverons bien une autre fois. Il ne faut pas ſouiller, par une ſatire, les louanges de *Melpomène*. En ôtant *le Franc*, tout va, tout ſe lie.

Et le roman de *Jean-Jacques !* à mon gré, il eſt ſot, bourgeois, impudent, ennuyeux; mais il y a un morceau admirable ſur le ſuicide, qui donne appétit de mourir.

Avez-vous vu celui de *la Poplinière* ou *Poupplinière ?*

Eſt-ce vous qui avez envoyé à M. de *la Marche* notre Tancrède ?

Nous avons ici *Ximenès*, oui, le marquis de *Ximenès*. Hélas ! nous ne vous aurons pas. Nous baiſons le bout de vos ailes.

Digitized by Google

## LETTRE CVIII. 1761.

### A M. MARMONTEL.

A Ferney, 27 de janvier.

APRÈS avoir été tant applaudi en vers à l'académie, il faut que vous y soyez applaudi en prose, mon cher ami, dans un beau discours de réception. Vous fûtes d'abord mon disciple; vous êtes devenu mon maître; il faut que vous soyez mon confrère. Il me semble que cette place vous est due à plus d'un égard: ce sera une récompense du mérite, et une consolation de l'injustice que vous avez essuyée. Je ne regretterai Paris que le jour où je voudrais vous entendre et vous répondre. Je partagerai du moins tous vos succès, du fond de mes retraites. Si ma plume pouvait suivre mon cœur, je vous en dirais davantage; mais ma mauvaise santé me force d'être court quand l'amitié voudrait me rendre bien long. Nous avons ici M. de *Ximenès*, votre confrère en poësie. Il me paraît n'avoir nulle envie d'être le *Rodrigue* de la *Chimène* que nous possédons. Sur le nom du père de *Chimène*, mes respects à votre voisine.



Digitized by Google

1761.

## LETTRE CIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 30 de janvier.

MON divin ange et ma divine ange, amuſez-vous de cet imprimé, et voyez comme on trouve des jéſuites par-tout ; mais auſſi ils me trouvent. Je leur ai ôté la vigne de *Naboth*. Il leur en coûte vingt-quatre mille livres : cela apprendra à *Berthier* qu'il y a des gens qu'on doit ménager. Il s'agit à préſent de pourſuivre un ſacrilége. Je ſerai auſſi terrible dans le ſpirituel que dans le temporel.

Adorables anges, je demande grâce pour ce beau mot : s'il y ſert DIEU, c'eſt qu'il eſt exilé ; car vous ſavez que d'ordinaire diſgrâce engendre dévotion. Oui, mort-dieu, je ſers DIEU, car j'ai en horreur les jéſuites et les janſéniſtes, car j'aime ma patrie, car je vais à la meſſe tous les dimanches, car j'établis des écoles, car je bâtis des égliſes, car je vais établir un hôpital, car il n'y a plus de pauvres chez moi, en dépit des commis des gabelles. Oui, je ſers DIEU, je crois en DIEU, et je veux qu'on le ſache.

Vous n'êtes pas contens du portrait du petit ſinge ? Eh bien, en voici un autre.

Digitized by Google

Un petit singe, ignorant indocile,
Au sourcil noir, au long et noir habit, 1761.
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Répand sur moi ses phrases et sa bile;
En grimaçant le monstre s'applaudit
D'être à la fois et Thersite et Zoïle;
Mais, grâce au ciel, il est un roi puissant,
Sage, éclairé, &c. (*)

Le singe se reconnaîtra s'il veut; je ne peux faire mieux quant à présent. Je n'ai que trois gardes; si j'en avais davantage, je vous réponds que tous ces drôles s'en trouveraient mal. Il faut verser son sang pour servir ses amis et pour se venger de ses ennemis, sans quoi on n'est pas digne d'être homme. Je mourrai en bravant tous ces ennemis du sens commun. S'ils ont le pouvoir (ce que je ne crois pas) de me persécuter dans l'enceinte de quatre-vingts lieues de montagnes, qui touchent au ciel, j'ai, Dieu merci, quarante-cinq mille livres de rente dans les pays étrangers, et j'abandonnerai volontiers ce qui me reste en France pour aller mépriser ailleurs à mon aise, et d'un souverain mépris, des bourgeois insolens dont le roi est aussi mécontent que moi.

(*) Voyez l'épître à *Daphné*, volume d'Epîtres.



Digitized by Google

1761. Pardonnez, mes divins anges, à cet enthousiasme ; il eſt d'un cœur né ſenſible ; et qui ne ſait point haïr, ne ſait point aimer.

Venons à préſent au tripot, et changeons de ſtyle.

Vous vous plaignez de n'avoir point Fanime. Quoi ! vous voulez donner tout de ſuite deux vieillards radoteurs qui grondent leurs filles ? n'avez-vous pas de honte? ne ſentez-vous pas quelle prodigieuſe différence il y a entre la fin de Tancrède et la fin de Fanime ? Attendez, vous dis-je, attendez Pâques fleuries. Je vous remercie bien humblement, bien tendrement, de toutes vos bontés charmantes, et de votre taſſe pour la muſe limonadière.

Je vois d'ici mademoiſelle *Clairon* enchanter tous les cœurs ; et ſi les ſifflets ſont pour moi, les battemens de mains ſont pour elle. Je m'appelle *Pancrace ;* mais je ne veux de ma vie gratter la porte d'aucun cabinet : j'aimerais mieux gratter la terre. Mon ſeul malheur dans ce monde, c'eſt de n'être pas dans votre cabinet pour manger avec vous du parmeſan, pour boire, car j'aime à boire, comme vous ſavez. Puiſſent les yeux de M. d'*Argental* ne pleurer qu'aux tragédies ! Les miens pleurent d'une abſence qu'un parti triſte, mais ſagement pris, rend éternelle.

Digitized by Google

Une autre fois je vous parlerai du Droit du seigneur ; je ne peux vous parler aujourd'hui que des justes droits que vous avez sur mon ame. 1761.

Je suis malingre ; j'ai dicté, et peut-être avec mauvaise humeur : excusez un vieillard vert.

## LETTRE CX.

### A M. THIRIOT.

A Ferney, le 31 de janvier.

Je reçois des lettres bien aimables de monsieur *Damilaville* et de M. *Thiriot* ; j'en avais grand besoin, car mes contemporains meurent de tous côtés, et je me porte assez mal : cependant l'épître à mademoiselle *Clairon* sera envoyée à mes amis probablement par la poste prochaine, après quoi j'aurai grand soin de tout ce qu'ils me recommandent ; il faut mourir au lit d'honneur.

Je suis très-fâché que les impies aient rayé de ma pancarte *le culte et les exercices de religion*, parce que je remplis tous ces devoirs avec la plus grande exactitude. On ne devait pas non plus mettre *dans les terres*, au lieu de *mes terres*, parce que je ne suis pas obligé

Digitized by Google

1761. d'aller à la messe dans les terres d'autrui, mais je suis obligé d'y aller dans les miennes. Mes amis verront la preuve de ce que je prends la liberté de leur représenter, dans ma lettre à M. le marquis *Albergati*.

La nécessité de remplir tous les devoirs de la religion chez moi m'est d'autant plus sévèrement imposée, que je suis comptable de l'éducation que je donne à mademoiselle *Corneille*. J'ai lu malheureusement la page 164 de *Fréron*, dans laquelle il dit „ que je fais „ élever mademoiselle *Corneille*, au sortir du „ couvent, par un bateleur de la foire, que „ je traite en frère depuis un an, et que „ mademoiselle *Corneille* aura une plaisante „ éducation. „

Ces lignes diffamatoires sont d'autant plus punissables, qu'elles outragent personnellement mademoiselle *Corneille*, et surtout madame *Denis*, ma nièce, qui l'élève comme sa fille. Mes amis et le public sentiront aisément que mademoiselle *Corneille*, étant chez moi, ne peut jamais trouver un mari que par la conduite la plus irréprochable. *Fréron* la perd sans ressource, en avançant faussement que je la fais élever par *Lécluse*. Il est très-faux que *Lécluse* soit chez moi; il y a environ six mois qu'il exerce sa profession de chirurgien-dentiste à Genève, et qu'il n'est sorti de cette ville.

Digitized by Google

Madame *Denis*, qui l'avait mandé, il y a environ huit mois, pour lui accommoder les dents, ne l'a pas revu deux fois depuis ce temps-là ; il travaille sans relâche à Genève, et y rend de très-grands services. 1761.

Il est très-permis au nommé *Fréron* de critiquer tant qu'il voudra des vers et de la prose, mais il ne lui est permis ni d'attaquer une dame, veuve d'un gentilhomme mort au service du roi, ni une demoiselle alliée aux plus grandes maisons du royaume, et qui porte un nom plus grand que ses alliances, ni même le sieur *Lécluse* qui peut avoir joué autrefois la comédie, mais qui est chirurgien du roi de Pologne, et auquel le reproche d'avoir été acteur peut faire un très-grand tort dans sa profession. Ces trois diffamations réunies forment un corps de délit dont il est nécessaire de demander justice. Le père de mademoiselle *Corneille* outragée doit agir en son nom, sans aucun délai.

La poste va partir ; je n'ai que le temps d'ajouter à ma lettre que je persiste toujours dans mon opinion sur les finances. Il y a eu beaucoup de dissipation et de brigandage, je l'avoue ; mais, quand on a contre les Anglais une guerre si funeste, il faut, ou que toute la nation combatte, ou que la moitié de la nation s'épuise à payer la moitié qui verse son sang pour elle. J'ai une pension du roi, je

Digitized by Google

1761. rougirais de la recevoir tant qu'il y aura des officiers qui souffriront.

Je suis pénétré de la plus tendre reconnaissance pour toutes les bontés assidues de M. *Damilaville* et de M. *Thiriot. Plura alias.*

## LETTRE CXI.

### A MADAME DE FONTAINE.

A Ferney, premier de février.

PUISQUE vous aimez la campagne, ma chère nièce, je vous envoie la petite épître adressée à votre sœur sur l'agriculture (*). Le droit de champart, et tous les droits seigneuriaux que vous avez ne sont pas si favorables à la poësie que la charrue et les moutons. *Virgile* a chanté les troupeaux et les abeilles, et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et les inutilités de Paris, et dans votre heureux goût pour les douceurs de la retraite.

Il est vrai que Ferney est devenu un des séjours les plus rians de la terre. Je joins à

(*) Voyez le volume d'Epîtres.

Digitized by Google

l'agrément d'avoir un château d'une jolie structure, et celui d'avoir planté des jardins singuliers, le plaisir solide d'être utile au pays que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai obtenu du conseil le desséchement des marais qui infectaient la province, et qui y portaient la stérilité. J'ai fait défricher des bruyères immenses ; en un mot, j'ai mis en pratique toute la théorie de mon épître. Si vous ne venez pas voir cette terre qui doit vous appartenir un jour, je vous avertis que je viendrai bouleverser Ornoi, y planter et y bâtir ; car il faut que je me serve de la truelle ou de la plume. 1761.

*Le Kain* devait venir jouer la comédie avec nous à Pâques ; mais il m'a fallu communier sans jouer. J'ai édifié mes paroissiens, au lieu de les amuser ; et M. de *Richelieu* s'est avisé de mettre *le Kain* en pénitence dans ce saint temps.

Je veux vous donner avis de tout. L'impératrice de Russie m'avait envoyé son portrait avec de gros diamans : le paquet a été volé sur la route. J'ai du moins une souveraine de deux mille lieues de pays dans mon parti ; cela console des cris des poissons. Ma chère nièce, je fais encore plus de cas de votre amitié. Adieu ; j'embrasse tout ce que vous aimez.

Est-il vrai que la *Dubois* récite le rôle d'*Atide* comme une petite fille qui ânonne sa leçon ?

Digitized by Google

1761. Les étrennes du chevalier de *Molmire* ne paraiſſent pas vous être dédiées (*). Ne montrez le ſermon du bon rabbin *Akib* qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de DIEU. Savez-vous que j'avais autrefois une penſion que je perdis en perdant la place d'hiſtoriographe : le roi vient de m'en donner une autre, ſans qu'aſſurément j'aye oſé la demander ; et M. le comte de *Saint-Florentin* m'envoie l'ordonnance pour être payé de la première année. La façon eſt infiniment agréable. Je ſoupçonne que c'eſt un tour de madame de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiſeul*.

## LETTRE CXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 2 de février.

ANGES de paix, mais anges de juſtice, voici le *Panta-odai* du ſieur *Abraham Chaumeix*, tel qu'on me l'a envoyé de Paris ; je l'ai fait copier fidellement. Je ne connais point le petit ſinge à face de *Therſite* ; mais ſi cet homme eſt tel qu'on me le mande, il mérite l'exécration publique, et je ne connais perſonne qui

(*) Les chevaux et les ânes, Etrennes aux fots : volume de Contes et ſatires.

Digitized by Google

doive craindre de démaſquer un perſonnage ſi ridicule et ſi odieux. Quand on joint les menſonges de *Sinon* au ſtyle de *Zoïle*, à l'impudence de *Therſite*, et à la figure de *Ragotin*, on doit s'attendre de recevoir en public le châtiment qu'on mérite ; et ceux qui n'ont pas la force en main pour ſe venger, font très-bien de payer les *Therſite* et les *Zoïle* dans leur propre monnaie. Se reconnaîtra qui voudra dans cette fidelle peinture, on n'en craint point les conſéquences ; on eſt bien aiſe même que *Therſite* ſache à quel point on le hait et on le mépriſe ; on en fera profeſſion publique quand il le faudra. Le chevalier d'*Aidie* vient de mourir en revenant de la chaſſe ; on mourra volontiers après avoir tiré ſur les bêtes puantes. D'ailleurs on n'a rien à perdre en France, et on trouvera par-tout ailleurs des établiſſemens aſſez avantageux pour braver avec ſécurité, et pour confondre, avec les armes de la vérité, les délateurs hypocrites et les calomniateurs impudens. Je ne connais l'homme dont il eſt queſtion qu'à ces titres ; et, ſi je le rencontrais, je le lui dirais en face, s'il a une face. 1761.

Pardonnez, mes divins anges, à cette petite digreſſion un peu aigrelette ; il y a long-temps que je couve ce fiel dans le fond de mon cœur ; voilà ma bile purgée. Je me rends



Digitized by Google

1761. à tous les charmes de votre commerce, à votre douceur, à vos grâces. Je suis doux comme vous, quand je me suis vengé.

Je ne crois pas que l'auteur du *Panta-odi* doive le lâcher sitôt. Il n'y a que *Thiriot*, je crois, qui en soit en possession. Je lui mande d'attendre, et il attendra. Il faut tendre actuellement toutes les cordes de son ame pour punir *Fréron* de son insolence, et pour lui procurer quelque peine afflictive salutaire, qui lui apprenne à ne plus insulter une fille de condition, et le nom de *Corneille*, dans ses infamies littéraires. *Lécluse*, qui n'est point celui de l'opéra comique, mais chirurgien du roi de Pologne, a donné sa procuration, et demande justice. Madame *Denis* a envoyé son certificat. Le nommé *Fréron* est très-punissable, et le procès criminel ne sera pas long. *Le Brun* a toutes les pièces ; il ne manque que la procuration du bon homme *Corneille* ; je mets le tout sous votre protection. Vous êtes bon, mais vous êtes ferme ; et c'est ici qu'il faut l'être. Mon contemporain, le président de *la Marche*, m'a écrit une lettre pleine d'esprit.

Le maréchal de *Belliste* est-il mort ? M. de *Choiseul* a-t-il la guerre ? M. de *Chauvelin* le ministère de paix ?

Pleurez-vous toujours ? Je pleure votre absence.

LETTRE

## LETTRE CXIII. 1761.

### A M. SAURIN.

Ferney, le 2 de février.

TOUTES les fois qu'un des frères gratifie le public de quelque bon ouvrage auquel on applaudit, je me jette à genoux dans mon petit oratoire; je remercie DIEU, et je m'écrie : O DIEU des bons esprits, DIEU des esprits justes, DIEU des esprits aimables, répands ta miséricorde sur tous nos frères, continue à confondre les sots, les hypocrites et les fanatiques! Plus nos frères feront de bons ouvrages, en quelque genre que ce puisse être, plus la gloire de ton saint nom sera étendue. Fais toujours réussir les sages, fais siffler les impertinens. Puissé-je voir, avant de mourir, ton fidelle serviteur *Helvétius* et ton serviteur fidelle *Saurin* dans le nombre des quarante!

Ce sont les vœux les plus ardens du moine *Voltarius* qui, du fond de sa cellule, se joint à la communion des frères, les salue et les bénit dans l'esprit d'une concorde indissoluble. Il se flatte surtout que le vénérable frère *Helvétius* rassemblera, autant qu'il pourra, les fidelles dispersés, les sauvera du venin du

1761. basilic, et de la morsure du scorpion, et des dents des *Frérons* et des *Palissots*. Nous recommandons aussi aux combattans du Seigneur les persécuteurs fanatiques qu'il faut dévouer à l'exécration publique.

Pourquoi l'auteur des *Mœurs du temps*, qui peint si bien son monde, ne peindrait-il pas un . . . ?

*Car est le peintre indigne de louange,*
*Qui ne sait peindre aussi bien diable qu'ange.*

MAROT.

J'embrasse frère *Saurin* bien tendrement.

*Frère Voltaire.*

## LETTRE CXIV.

### A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 2 de février.

Je réitère à M. *Damilaville* et à M. *Thiriot* mes sincères remercîmens de la bonté qu'ils ont de publier ma déclaration sur mes lettres et sur celles de madame *Denis*, imprimées à Paris sous le nom de Genève. Il m'est très-important que Genève, qui n'est qu'à une lieue de mon séjour, ne passe point pour un magasin

Digitized by Google

clandeſtin d'éditions furtives. Je leur ai très-grande obligation de vouloir bien détruire ce ſoupçon injuſte qui n'eſt déjà que trop répandu. 1761.

Je les ſupplie auſſi très-inſtamment de ne rien changer à ma déclaration. L'article du culte et des devoirs de la religion eſt eſſentiel. Je dois parler de ces devoirs, parce que je les remplis, et que ſurtout j'en dois l'exemple à mademoiſelle *Corneille* que j'élève. Il ne faut pas qu'après les calomnies puniſſables de *Fréron*, on puiſſe ſoupçonner que madame *Denis* et moi nous ayons fait venir l'héritière du nom de *Corneille* aux portes de Genève, pour ne pas profeſſer hautement la religion du roi et du royaume. On a ſubſtitué à cet article néceſſaire que *je m'occupe de ce qui intéreſſe mes amis*. On doit concevoir combien cela eſt déplacé, pour ne rien dire de plus. Je ne dois point compte au public de ce qui intéreſſe mes amis, mais je lui dois compte de la religion de mademoiſelle *Corneille*.

J'inſiſte, avec la même chaleur, ſur le changement qu'on veut faire dans ce que je dis de l'ode de M. *le Brun*. Je dis qu'il y a dans ſon ode des ſtrophes admirables, et cela eſt vrai. Les trois dernières ſurtout me paraiſſent auſſi ſublimes que touchantes; et j'avoue qu'elles me déterminèrent ſur le champ à me charger de mademoiſelle *Corneille*, et à l'élever comme



Digitized by Google

ma fille. Ces trois dernières ſtrophes me paraiſ-
1761. ſent *admirables*, je le répète. Vous voulez mettre à la place *ſentimens admirables*, mais un ſentiment de compaſſion n'eſt point admirable; ce ſont ces ſtrophes qui le ſont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire. Je ſais bien qu'il y a des longueurs dans l'ode, et des expreſſions haſardées. Le partage de M. *le Brun* eſt de rendre ſon ode parfaite en la corrigeant; et le mien eſt de louer ce que j'y trouve de parfait.

Obſervez, je vous prie, mes chers amis, que M. *le Brun* trouverait très-mauvais que je me bornaſſe à faire l'éloge de ſes ſentimens, quand je lui dois celui des beautés réelles qui ſont dans ſon ode.

Je renvoie à mes deux amis l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon*, telle que je l'ai reçue de Paris. M. *Thiriot* peut ſe donner le plaiſir de porter ces étrennes à *Melpomène*. Mon correſpondant de Paris a mis l'abbé *Guyon* en note, d'autres prétendent qu'il fallait un autre nom. *Valete.*

M. *Thiriot* ne ſe deſſaiſira pas du *Panta-odai.*

Digitized by Google

## LETTRE CXV.

1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de février.

*De profundis clamavi.* J'ignore tout du pied de mes Alpes. Joue-t-on Tancrède? perſonne ne m'en dit mot. Réuſſit-elle? eſt-elle tombée? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire à M. le duc de *Choiſeul! C'était bien de chanſons qu'alors il s'agiſſait!* Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux miniſtères à la fois! plus de plaiſirs! plus de ſoupers! Il eſt mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiſelle *Corneille* paraît-il auſſi important à mes anges qu'à moi? ont-ils le temps d'y penſer? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires? Je ne ſais par quel oubli je n'ai pas répondu à *le Kain.* Il y a un arrangement pour Oedipe. Eh, mon cher ange, n'êtes-vous pas le maître abſolu de tout? à quoi ſert ma voix? je n'en fais uſage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles ſont bien diſtribués; oui, tout eſt bien. Mais M. de *Richelieu* eſt-il à Verſailles? entrera-t-il au conſeil? et *maître Omer*, que fait-il brûler? quel plat et calomnieux réquiſitoire fait-il imprimer? J'ai cet homme en tête. J'aime

Digitized by Google

1761. l'Eccléſiaſte : le roi l'avait lu à ſon ſouper. Il fut fait pour madame de *Pompadour*. Et un *Omer !* .... Ah ! ce petit ſinge à face de *Therſite* doit être puni. Que je hais ces monſtres ! Plus je vais en avant, plus le ſang me bout. Le roman de *Jean-Jacques* excite auſſi un peu ma mauvaiſe humeur.

Ne regrettez-vous pas le chevalier d'*Aidie* ? Tous nos contemporains s'en vont ; je n'ai que deux jours à vivre, mais je les emploîrai à rendre les ennemis de la raiſon ridicules.

Je baiſe le bout de vos ailes ; mais vos yeux ! vos yeux !

## LETTRE CXVI.

### AU MEME.

9 de février.

VOICI la plus belle occaſion, mon cher ange, d'exercer votre miniſtère céleſte. Il s'agit du meilleur office que je puiſſe recevoir de vos bontés.

Je vous conjure, mon cher et reſpectable ami, d'employer tout votre crédit auprès de M. le duc de *Choiſeul*, auprès de ſes amis, s'il le faut, auprès de ſa maîtreſſe, &c., &c.

Digitized by Google

Et pourquoi osé-je vous demander tant d'appui, tant de zèle, tant de vivacité, et surtout un prompt succès? pour le bien du service, mon cher ange; pour battre le duc de *Brunswick*. M. *Galatin*, officier aux gardes suisses, qui vous présentera ma très-humble requête, est de la plus ancienne famille de Genève; ils se font tuer pour nous, de père en fils, depuis *Henri IV*. L'oncle de celui-ci a été tué devant Ostende; son frère l'a été à la malheureuse et abominable journée de Rosbac, à ce que je crois; journée où les régimens suisses firent seuls leur devoir. Si ce n'est pas à Rosbac, c'est ailleurs; le fait est qu'il a été tué; celui-ci a été blessé. Il sert depuis dix ans; il a été aide major, il veut l'être. Il faut des aides-major qui parlent bien allemand, qui soient actifs, intelligens; il est tout cela. Enfin, vous saurez de lui précisément ce qu'il lui faut: c'est en général la permission d'aller vîte chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grâce, et qu'il ne soit point tué; car il est fort aimable, et il est neveu de cette madame *Calendrin* que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame *Calendrin*. 1761.

Digitized by Google

1761.

## LETTRE CXVII.

### AU MEME.

11 de février.

VOILA le cas de mourir ; tout abandonne *Voltaire*. *Voltaire* a écrit deux lettres à M. le duc de *Choiseul* ; point de réponse. Je lui pardonne ; il est surchargé. Petit-fils *Prault* n'a pas daigné m'envoyer un Tancrède ; je ne lui pardonne pas. Mais, que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle *Clairon*, ni d'aucune particularité du tripot, ni du retour de M. de *Richelieu*, ni de la façon dont certaine épître dédicatoire a été reçue, ni de l'unique représentation de la Chevalerie, ni du Père de famille, c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux, comme moi à tout mon corps ? le secrétaire que je préfère à tous les secrétaires d'Etat serait-il malade ? ou serait-elle malade ? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de *Jean-Jacques*, ou de celui de *la Poplinière*? Chacun se peint dans ses romans. Le héros de *la Poplinière* est un homme auquel il faut un sérail ; celui de *Jean-Jacques* est un précepteur qui prend le pucelage de son écolière pour

pour ſes gages. Si jamais M. d'*Argental* fait un roman, il prendra pour ſon héros un homme aimable qui ſaura aimer, mais qui laiſſera languir ſon ancien ami dans l'attente d'une de ſes lettres. 1761.

Hélas! j'écris, mais avec bien de la peine; ma main pèſe deux cents livres, ma tête auſſi; je ne ſais ce que j'ai; vraiment, je ſuis bien loin de faire une tragédie. La vie eſt trop courte. Puiſſe la vôtre être bien longue, ô mes divins anges!

## LETTRE CXVIII.

### AU MEME.

16 de février.

Ce n'eſt pas aux yeux que j'ai mal, c'eſt à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je ſuis le plus maigre des goutteux. Non, ce n'eſt pas moi qui ne réponds point aux articles des lettres, c'eſt vous, vous qui parlez. Je n'avais oublié que l'article d'*Oedipe*, et j'ai réparé bien vîte cette omiſſion. Mais vous, avez-vous répondu à mes juſtes plaintes contre *Prault* petit-fils, qui n'a pas ſeulement daigné m'envoyer un



Digitized by Google

1761. exemplaire de sa petite drôlerie de Tancrède? m'avez-vous dit un mot du Père de famille? Si vous aviez daigné m'instruire de la maladie de M. de *Bellisle*, je n'aurais pas pris sottement ce temps-là pour importuner M. le duc de *Choiseul* de mes facéties; j'ai si bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponse; mais n'allez pas l'imiter.

Je ne suis pas excessivement content de madame de *Pompadour;* mais aussi je ne suis pas fâché contre elle; je trouve seulement la muse limonadière plus attentive qu'elle.

J'ignore aussi si M. le duc de *Richelieu* est à Versailles. C'est encore un de nos hommes exacts, qui vous écrivent une lettre de huit pages, et qui vous laissent là des années entières.

Acharnement pour l'affaire du curé? non; vivacité? oui. Et puis, quand j'ai rendu ce service à l'Eglise, je fais un chant de la Pucelle.

Je n'ai point trouvé d'autre façon de répondre à tous les faquins qui m'accusent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que je suis meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve; mais mon christianisme ne va pas jusqu'à pardonner à *Omer*. Je n'ai point de fiel contre *Fréron;* c'est à lui à me détester, puisque je l'ai rendu ridicule, et que je l'ai fait bafouer de Paris à Vienne. J'aurais voulu, il est vrai, pour mon divertissement, qu'on lui

Digitized by Google

eût fait dire deux mots par le lieutenant criminel, au sujet de mademoiselle *Corneille*; si cela ne se peut, il faut tâcher de prendre une autre route. M. *Corneille* père peut se plaindre à M. de *Saint-Florentin*; j'en écris à M. *le Brun*. Il est bon de tenter toutes les voies: car ce n'est pas assez de rendre *Fréron* ridicule; l'écraser, est le plaisir. J'ai quelque maltalent contre M. de *Malesherbes* qui protége les feuilles de ce monstre; mais toutes ces belles passions s'anéantissent devant la haine cordiale que je porte à l'impudent *Omer*. Cependant la violence de cette juste haine peut céder à la raison; et, puisque je ne peux lui couper la main dont il a écrit son infame réquisitoire, qu'on lui a dicté, je l'abandonne à sa pédanterie, à son hypocrisie, à sa méchanceté de singe, et à toute la noirceur de son noir caractère. Que le *Panta-odai* reste un ouvrage de société entre les mains de trois ou quatre personnes; que mademoiselle *Clairon* n'en ait pas même d'exemplaire, et que le plus profond mépris fasse place à ma juste colère, colère d'autant plus véhémente que je l'ai couvée un an entier. 1761.

Mes anges, si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous

1761. voudrez. Oui, pardieu, je communierai avec madame *Denis* et mademoiselle *Corneille*; et, si vous me fâchez, je mettrai en rimes croisées le *Tantum ergo*.

Je m'aperçois que cette lettre est plus brûlable que l'Ecclésiaste; ainsi je vous supplie de vous souvenir de moi au coin de votre cheminée.

A propos, qui vous a dit que je fesais une tragédie? je suis fâché de vous ôter cette douce illusion. Cette lanterne vient de ce que madame *Denis*, qui est toujours folle du Droit du seigneur, avait mandé à sa sœur que nous jouerions quelque chose de nouveau et de merveilleux; mais sans lui dire de quoi il était question. Gardez-moi, je vous prie, un éternel secret, mes divins anges, sur ce Droit du seigneur qui m'enchante.

Pour Fanime, je la regarderai toute ma vie comme un ouvrage médiocre; et ce beau fils qui rend *Fanime* à son père, pour s'en débarrasser, me paraîtra toujours un des plus plats personnages qui aient jamais existé. Il y a des morceaux touchans, d'accord: on y pleure, je le passe: mais je ne juge point d'un visage par un nez et par un menton; je veux du tout ensemble. Vive Tancrède; cette pièce me paraît bien faite, neuve, singulière. Cependant, nous verrons ce que je pourrai faire

Digitized by Google

pour obéir à vos ordres, au saint temps de Pâques. Et la dissertation contre ces barbares Anglais, vous n'en parlez pas? Mes divins anges, je vous regarde comme la consolation et l'honneur de ma vie. 1761.

Je suis bien faible; mais je vous aime fortement.

18 de février.

TENEZ, mes gloutons, vous demandiez une tragédie, voilà un chant de la Pucelle; c'est envoyer une grive à des gens qui veulent manger un dindon; mais on donne ce qu'on a.

Tenez, voilà encore des lettres sur le roman de *Jean-Jacques* (*); mandez-moi qui les a faites, ô mes anges, qui avez le nez fin. Et le Père de famille, qu'est-il devenu?

(*) Lettres de M. le marquis de *Ximenès*.



Digitized by Google

1761.

## LETTRE CXIX.

### A M. DAMILAVILLE.

18 de février.

Je salue tendrement les frères, j'élève mon cœur à eux, et je prie DIEU pour le succès du Père de famille.

J'envoie aux frères une petite cargaison contenant un chant de la Pucelle, et les lettres sur *la Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia* de *Jean-Jacques*, auxquelles M. le marquis de *Ximenès* n'a fait nulle difficulté de mettre son nom, attendu qu'il ne craint pas plus *Jean-Jacques*, que *Jean-Jacques* ne semble craindre ses lecteurs. *La Nouvelle Héloïse* et *Daïra* m'ont fait relire *Zaïde :* qu'on fasse quelque nouvelle tragédie, je relirai *Racine*.

J'ai demandé à M. *Thiriot* les recueils *I*, *K*, *L*, *M*, *N ;* il faut bien que j'aye tout l'alphabet. Je suis très-fâché qu'il y ait une ville en France, nommée Paris, où il soit permis à un *Fréron* d'insulter l'héritière du nom de *Corneille ;* on ne m'écrit sur cela que des lanternes. Si *Fréron* en avait dit autant de la petite-fille d'un laquais dont le père fût conseiller du parlement ou de la cour des aides, on mettrait



Digitized by Google

*Fréron* au cachot. Il eſt digne de ceux qui laiſ-
faient mourir de faim la couſine de *Cinna*, de 1761.
ne la pas venger : cela redouble mon mépris pour les bourgeois qui font le gros dos, parce qu'ils ont un office.

Je prie inſtamment M. *Thiriot* de mettre au cabinet l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon*. Ce n'eſt pas qu'on craigne le petit ſinge à face de *Therſite*, au ſourcil noir et au cœur noir ; on a pour lui autant d'horreur que pour *Fréron*. C'eſt dommage qu'un auſſi inſolent et auſſi abſurde perſécuteur ne ſoit puni que par des vers et par l'exécration publique ; il eſt bien heureux d'avoir affaire à des philoſophes qui ne peuvent ſe venger que par le mépris. Je voudrais bien voir un de ces faquins, ſi fiers de leurs petites charges, voyager dans les pays étrangers ; il ferait une plaiſante figure à côté d'un homme de mérite.



Digitized by Google

1761.

## LETTRE CXX.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 24 de février.

L'EVANGILE a raiſon de dire, Monſieur : Si le ſel s'évanouit, avec quoi ſalera-t-on ? Grâce à la prudence de votre cuiſinier, et à quatre doigts de lard bien placés entre les perdrix et la croûte, votre pâté eſt arrivé frais et excellent, et il y a huit jours que nous en mangeons. Nous avons fait grande commémoration de vous, le verre à la main, non ſans regretter le temps où vous avez bien voulu être de nos frères, dans votre petite cellule des fleurs.

Je ne mérite pas tout-à-fait les complimens dont vous m'honorez ſur l'expulſion du gros frère *Feſſi* ; j'ai bien eu l'avantage de chaſſer les jéſuites de cent arpens de terre, qu'ils avaient uſurpés ſur des officiers du roi ; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils poſſédaient auparavant, et qu'ils avaient obtenues par la confiſcation des biens d'un gentilhomme : on ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre.

Si vous êtes curieux de nouvelles de

Digitized by Google

philoſophie, je vous dirai qu'un officier, commandant d'un petit fort ſur la côte de Coromandel, m'a apporté de l'Inde l'*évangile* des anciens brachmanes ; c'eſt, je crois, le livre le plus curieux et le plus ancien que nous ayons ; j'en excepte toujours l'*ancien Teſtament*, dont vous connaiſſez la ſainteté, la vérité et l'ancienneté. Une choſe fort plaiſante, c'eſt que tous les peuples anciens croyaient l'immortalité de l'ame, quand les Juifs n'en croyaient pas un mot. Si vous voulez des nouvelles de nos armées, le régiment de Champagne s'eſt battu comme un lion, et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine, on nous prend nos vaiſſeaux tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de finances, nous n'avons pas le ſou. Je vous aime et je vous regrette de tout mon cœur. 1761.

1761.

## LETTRE CXXI.

### A M. DAMILAVILLE.

27 de février.

Je vous envoie toujours, Monsieur, mes lettres ouvertes; tout doit être commun entre amis. Celle que je prends la liberté de vous envoyer pour monsieur *Bagieux* est pourtant cachetée; mais c'est qu'il s'agit de vér... Ce n'est pas pour moi, Dieu merci; ce n'est pas non plus pour ma nièce; ce n'est pas pour mademoiselle *Corneille* que je tiens plus pucelle que la pucelle d'Orléans, et qui est beaucoup plus aimable; c'est pour un officier de mes parens, dont je prends soin, et que j'ai laissé aux Délices, injustement soupçonné et mourant.

Reçu *K* et *L*. Enivré du succès du Père de famille, je crois qu'il faut tout tenter pour mettre M. *Diderot* de l'académie; c'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. Si je peux exécuter quelques ordres pour M. *Damilaville*, auprès de M. de *Courteille*, je suis tout prêt et trop heureux.

Les frères ont-ils reçu un chant de *Dorothée*, retrouvé dans d'anciennes paperasses, et des lettres du marquis de *Ximenès* sur le roman de *J. J.*?

Digitized by Google

J'assomme les frères de petites dépenses : je prie M. *Thiriot* de mettre tout sur son agenda. Il y a long-temps qu'il ne m'a écrit ; il ne sait pas que j'aime passionnément ses lettres. Mille tendres amitiés. 1761.

## LETTRE CXXII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

A Ferney, 27 de février.

Nos montagnes couvertes de neiges, et mes cheveux devenus aussi blancs qu'elles, m'ont rendu paresseux, ma chère nièce ; j'écris trop rarement. J'en suis très-fâché, car c'est une grande consolation d'écrire aux gens qu'on aime : c'est une belle invention que de se parler, de cent cinquante lieues, pour vingt sous.

Avez-vous lu le roman de *Rousseau* ? Si vous ne l'avez pas lu, tant mieux ; si vous l'avez lu, je vous enverrai les lettres du marquis de *Ximenès* sur ce roman suisse.

Nous montrons toujours l'orthographe à la cousine issue de germaine de *Polyeucte* et de *Cinna*. Si celle-là fait jamais une tragédie, je serai bien attrapé ; elle fait du moins de la

Digitized by Google

—— tapiſſerie. Je crois que c'eſt un des beaux arts;
1761. car *Minerve*, comme vous ſavez, était la première tapiſſière du monde. Il n'y a que la profeſſion de tailleur qui ſoit au-deſſus, DIEU ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour *Adam*, quand il le chaſſa du paradis terreſtre à coups de pied au cu.

Votre ſœur embellit les dedans de Ferney, et moi je me ruine dans les dehors. C'eſt une terrible affaire que la création; vous avez très-bien fait de vous borner à rapetaſſer. Je vous crois actuellement bien à votre aiſe dans votre château; mais je vous plains de n'avoir ni grand jardin, ni grand lac: ce n'eſt pas aſſez d'avoir trois mille gerbes de champart, il faut que la vue ſoit ſatisfaite.

Le grand écuyer de *Cyrus* (*) aura beau faire, il ne formera point de payſage où la nature n'en a pas mis. J'ai peur qu'à la longue le terrain ne vous dégoûte. Quand vous voudrez voir quelque choſe de fort au-deſſus des Délices, venez chez nous à Ferney; ſurtout n'allez jamais à Paris; ce ſéjour n'eſt bon que pour les gens à illuſion, ou pour les fermiers généraux. Vive la campagne, ma chère nièce; vivent les terres, et ſurtout les terres libres, où l'on eſt chez ſoi maître

(*) M. de *Florian*.

Digitized by Google

absolu, et où l'on n'a point de vingtièmes à payer. C'est beaucoup d'être indépendant; mais d'avoir trouvé le secret de l'être en France, cela vaut mieux que d'avoir fait la Henriade. 1761.

Nous allons avoir une troupe de bateleurs auprès des Délices, ce qui fait deux avec la nôtre. En attendant que nous ouvrions notre théâtre, je m'amuse à chasser le jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé, et à tâcher de faire envoyer aux galères un curé de leurs amis. Ces petits amusemens sont nécessaires à la campagne; il ne faut jamais être oisif.

Votre jurisconsulte est-il à Ornoy ou à Paris? votre conseiller clerc, qui écrit de si jolies lettres, tous les jours de courier, à ses parens, est-il allé juger? le grand écuyer travaille-t-il en petits points? montez-vous à cheval? D'*Aumart* est au lit depuis cinq mois, sans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a guérie, parce qu'il ne vous a rien fait; mais, pour avoir fait quelque chose à d'*Aumart*, ce pauvre garçon en mourra, ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce d'*Aumart*; mais son père était encore plus sot que lui, et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bisaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de

Digitized by Google

1761. *Rousseau*, je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit : pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'académie.

Bonsoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main : on dit que j'ai la goutte; mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE CXXIII.

### A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 3 de mars.

VOICI, Monsieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (*). Monsieur le censeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du Père de famille comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *La comédie des philosophes*.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser; je lui en

(*) Lettre du 24 de janvier.

Digitized by Google

ſuis d'autant plus obligé que je ſais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'eſt que par excès d'humanité qu'il a oublié ſa pareſſe avec moi ; il a ſenti le plaiſir qu'il me feſait. Je doute qu'il ſache à quel point cette réuſſite était néceſſaire. Les affaires de la philoſophie ne vont point mal ; les monſtres qui la perſécutaient ſeront du moins humiliés. 1761.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature ;* il m'a oublié.

Mille tendreſſes à tous les frères.

## LETTRE CXXIV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Au château de Ferney, 6 de mars.

Vous ſerez étonnée, Madame, de recevoir lettres ſur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez : pour peu que je continue, je ſaurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais ſi mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque choſe dans cette léthargie, je

1761. crois que les ſix tomes de *Jean-Jacques* ſont pour le moins auſſi coupables que moi. Je penſe que voilà le cas de ſouhaiter d'être ſourde, puiſque la perte de vos yeux vous laiſſe encore des oreilles pour entendre toutes nos ſottiſes.

Je ſais qu'il y a des perſonnes aſſez déterminées pour ſoutenir ce malheureux fatras intitulé *Roman ;* mais, quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais aſſez pour le relire. Je voudrais que madame de *la Fayette* revînt au monde, et qu'on lui montrât un roman fuiſſe.

Franchement, tout eſt de même parure, depuis les remontrances et les réquiſitoires juſqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le ſiècle de *Louis XIV* s'embellit tous les jours. Il me ſemble que, du temps de *Molière* et de *Chapelle*, j'aurais été fâché d'être dans le pays de Gex ; mais actuellement c'eſt un fort bon parti.

Vous me demandez, Madame, ce que c'eſt que mademoiſelle *Corneille ;* ce n'eſt ni *Pierre* ni *Thomas :* elle joue encore avec ſa poupée ; mais elle eſt très-heureuſement née, douce et gaie, bonne, vraie, reconnaiſſante, careſſante ſans deſſein et par goût. Elle aura du bon ſens ; mais, pour le *bon ton*, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce

né

Digitized by Google

ne ſera pas chez madame de *Volmar*. Nous n'avons aucune envie, Madame, d'aller à Clarence, depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous ſentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joſeph, mais les tranſmigrations ſont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié fuiſſe, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de couvent m'effraient autant que votre ſociété charmante m'attire. 1761.

Je n'avais point d'idée du bonheur réſervé à la vieilleſſe dans la retraite. Après avoir bien réfléchi à ſoixante ans de ſottiſes que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'eſt que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle, ou ridicule, et un ramas de vanité à faire mal au cœur, comme le dit très-bien le bon déiſte de juif qui a pris le nom de *Salomon* dans l'Eccléſiaſte que vous ne liſez pas.

Adieu, Madame; conſolez-vous de votre exiſtence, et pouſſez-la cependant auſſi loin que vous pourrez. J'ai trouvé dans le roman *Jacques* une lettre ſur le ſuicide, que j'ai trouvée excellente, quoique ridiculement placée; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer, et je ſens que je ne me ſerais jamais donné un coup de piſtolet par la tête, pour un baiſer âcre de madame de *Volmar*.

1761. J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant de la Pucelle, par Versailles; je ne sais plus comment faire.

## LETTRE CXXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 de mars.

C'EST pourtant aujourd'hui le jeudi de l'absoute, mes chers anges, et *le Kain* n'est point arrivé. J'ai ouï dire des choses qui percent le cœur. Est-il donc bien vrai que *le Kain* ait été en prison pour n'avoir eu un congé que de M. le duc d'*Aumont*, et pour n'en avoir pas pris deux ? Mademoiselle *Corneille* avait appris trois rôles, notre théâtre était tout arrangé, et surtout nous nous attendions à voir *le Kain* muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles espérances ont été détruites par la noble sévérité du premier gentilhomme de la chambre.

J'espérais encore que *le Kain* m'apporterait une édition de ce Tancrède qui doit tant à vos bontés, et de cette petite vengeance que j'ai tirée de l'outrecuidance anglaise. Le *Prault*, petit-fils, est un petit drôle : il va criant que

Digitized by Google

cette justification de *Corneille*, que ce plaidoyer contre *Shakespeare*, que cette préférence donnée à la politesse française sur la barbarie anglaise, est un ouvrage de votre créature des Alpes. *Ce Prault est peu discret d'avoir dit mon secret;* ce *Prault* a joué d'un tour à *Cramer*. Il y a un nouveau tome tout garni de facéties; c'est Candide, Socrate, l'Ecossaise, et choses hardies. *Envoyez-moi ce tome par la poste*, écrit *Prault* à *Cramer*, *afin que je juge de son mérite, et que je voye si je peux me charger de quinze cents de vos exemplaires.* *Cramer* envoie son tome comme un sot; *Prault* l'imprime en deux jours, et, probablement, y met mon nom pour me faire brûler par *Omer*. Ah, mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom! il ne faut pas être brûlé tous les six mois. 1761.

Mes chers anges, il est vrai que j'ai un beau sujet, que je pense pouvoir donner un peu de force à la tragédie française, que j'imagine qu'il y a encore une route, que je ressemble à l'ingénieur du roi de Narsingue, qui s'avisait de toutes sortes de sottises; mais attendons le moment de l'inspiration pour travailler. Je suis à présent dans les horreurs de l'Histoire générale qu'on réimprime; mais que de changemens! le tableau n'était qu'en miniature, il est en grand. Mes anges verront



Digitized by Google

1761. le genre-humain dans toute sa turpitude, dans toute sa démence. *Omer* frémira ; je m'en moque : *Omer* n'aura jamais ni un aussi joli château que moi, ni de si agréables jardins. Vous saurez que j'ai fait des jardins qui sont comme la tragédie que j'ai en tête ; ils ne ressemblent à rien du tout. Des vignes en festons, à perte de vue ; quatre jardins champêtres, aux quatre points cardinaux ; la maison au milieu ; presque rien de régulier, Dieu merci. Ma tragédie sera plus régulière, mais aussi neuve. Laissez-moi faire ; plus je vieillis, plus je suis hardi. Mes chers anges, soyez aussi hardis ; faites jouer Oreste ; faites une brigue, je vous en prie ; qu'on entende les cris de *Clytemnestre*, que *Clairon* et *Duménil* jouent, que *le Kain* fasse frissonner ; les comédiens me doivent cette complaisance. Vous m'allez dire : *Fanime*, *Fanime ;* eh bien, il est vrai que *Fanime*, *Enide* et le père sont d'assez beaux rôles ; mais l'amant est un benêt, soyez-en sûrs. Il faut que je donne une meilleure éducation à ce fat ; il faut du temps. J'ai l'Histoire générale et une demi-lieue de pays à défricher, et des marais à dessécher, et un curé à mettre aux galères ; tout cela prend quelques heures d'un pauvre malade.

Voici une épître sur l'agriculture, dont

Digitized by Google

vous ne vous soucierez point; vous n'aimez pas la chose rustique, et j'en suis fou. J'aime mes bœufs, je les caresse, ils me font des mines. Je me suis fait faire une paire de sabots; mais, si vous faites jouer Oreste, je les troquerai contre deux cothurnes, sous l'ombrage de vos ailes. 1761.

Et vos yeux? parlez-moi donc de vos yeux.

## LETTRE CXXVI.

### A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 19 de mars.

Je suis fâché contre M. *Thiriot* le paresseux; je suis enchanté de M. *Damilaville* le diligent. Je reçois l'*Interprétation de la nature*, livre auquel je n'avais pu encore parvenir, non plus qu'au sujet qu'il traite. Je vais le lire, et je suis sûr que je trouverai cent traits de lumière dans cet abyme.

Voilà donc *Jean-Jacques* politique; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de madame de *Volmar*. C'est un étrange fou. Il m'écrivit, il y a un an: *Vous avez corrompu la ville de Genève, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.* Ce pauvre

Digitized by Google

1761. bâtard de *Diogène* voulait alors se faire valoir parmi ses compatriotes en décriant les spectacles ; et, dans son faux enthousiasme, il s'imaginait que je vivais à Genève, moi qui n'y ai pas couché deux nuits depuis cinq ans. Il a l'insolence de me dire que j'ai un asile à Genève, à moi qui ai pour vassaux plusieurs des magistrats de sa république, parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne le regarde comme un insensé. Il m'offense de gaieté de cœur, moi qui lui avais offert non pas un asile, mais ma maison où il aurait vécu comme mon frère. Je fais juge monsieur *Diderot*, M. *Thiriot*, et tous nos amis, du procédé de *Jean-Jacques* ; et je leur demande si, quand un détracteur de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, fait un roman dont le héros va au b....., et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur, il ne mérite pas bien le mépris dont M. de *Ximenès* daigne l'accabler.

L'abbé *Trublet* a donc la place du maréchal de *Belliſle* ? Vous verrez qu'il n'aura que celle de l'abbé *Cotin*.

M. *Thiriot* le paresseux, un petit mot, je vous prie. Quand il faudra écrire à M. de *Courteille*, ordonnez.

Digitized by Google

## LETTRE CXXVII. 1761.

### A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 26 de mars.

MON cher et ancien ami, nous sommes tous malades. Nous avons quitté Ferney pour revenir aux Délices, à portée des *Tronchin*. Madame *Denis* se fait saigner, et moi je cherche à faire diversion en écrivant. Si on saigne aussi la petite-nièce du grand *Corneille*, je demanderai que l'on mette quelques gouttes de son sang dans mes veines, si faire se peut, pour la première tragédie que je ferai.

M. de *Ximenès* est le seul de la maison qui ait résisté à l'épidémie; il s'était purgé par les *Lettres sur J. J.* Voici un *Rescrit* de l'empereur de la Chine sur la paix perpétuelle que ce *Jean-Jacques* va nous procurer. Amusez-vous de cela, en attendant la diète europaine. Ce petit rogaton n'enflera pas beaucoup le paquet. Je voudrais vous envoyer une grande diable d'épître en vers à madame *Denis*, sur l'agriculture que nous aimons tous deux. Si vous en êtes curieux, demandez-la à M. d'*Argental* ou à M. *Thiriot*; elle ne vaut pas le port.

Je vous suppose à Paris, *sanum et hilarem*;

Digitized by Google

1761. je suis *hilaris*, mais non *sanus*; si j'avais de la santé, on verrait beau jeu..... Adieu, je vous embrasse tendrement.

## LETTRE CXXVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 de mars.

Il faut que j'aye commis quelque grande iniquité, dont je ne me suis pas accusé en faisant mes pâques; car mes anges ont détourné de moi leur face et leur plume. Je leur dirai comme le prophète : *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé*; je leur ai envoyé vers et prose, point de nouvelles, nul signe de vie. J'essuie d'ailleurs plus d'une tribulation: *Prault* a imprimé Tancrède. Non-seulement il ne l'a point imprimé tel que je l'ai fait, mais ni *Prault*, ni *le Kain*, ni mademoiselle *Clairon*, qui en ont eu le profit, n'ont daigné m'en faire tenir un exemplaire. En récompense, on a imprimé Tancrède entièrement altéré, et d'une manière qui, dit-on, me couvre de honte. *Prault* donne au public, sous mon nom, *l'Apologie de Corneille et de Racine*, malgré tout ce que j'ai exigé de lui. Il faut donc m'armer de patience, et me résigner.

Mes

Mes chers anges, ne m'abandonnez pas dans mes détreſſes. J'ai ſurtout une grâce à vous demander; c'eſt de me garder un profond ſecret ſur le Droit du ſeigneur, et de ne pas empêcher qu'une perſonne de mérite, qui eſt dans la pauvreté, retire quelque émolument de ce petit ouvrage que j'ai retouché avec le plus grand ſoin. C'eſt une choſe que j'ai infiniment à cœur; et vous êtes trop bons pour ne pas vous prêter à mes faibleſſes. 1761.

Vous ne m'avez point écrit depuis le roman de *Jean-Jacques*. Seriez-vous de ceux qui ont pris le parti de ce petit *Diogène* manqué? Savez-vous qu'il y a dix-huit mois que ce fou ſérieux fit une cabale, du fond de ſon village, à Genève, pour empêcher la comédie, et qu'il m'écrivit à moi: *Vous corrompez ma république pour prix de l'aſile qu'elle vous a donné?*

Ne vous l'ai-je pas mandé, et ne trouvez-vous pas qu'il eſt trop doucement puni?

Ne ſoyez pas fâchés contre *Fanime*. Tant que ſon amant ne ſera qu'un ſot, elle ne ſera pas digne de paraître.

Dites-moi, je vous en conjure, ſi M. le duc de *Choiſeul* a toujours de la bonté pour moi, et ſi par haſard nous pouvons eſpérer la paix. Mais ſurtout inſtruiſez-moi comment vont les yeux et la ſanté de mes anges, et ne mettez pas mon cœur au déſeſpoir.



Digitized by Google

1761.

## LETTRE CXXIX.

### AU R. P. BETTINELLI, *servite*, *à Vérone.*

Mars.

Si j'étais moins vieux, et si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise et votre Vérone; mais la liberté suisse et anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un pays où l'on saisit, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser et de lire; et je vous dirai ingénument que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique Saint-Pierre de Rome fort belle; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colones de marbre. Je ne sais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de Monte-Baldo; je ne connais de liberté que celle dont on jouit à Londres. C'est celle où je suis

Digitized by Google

parvenu, après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me suis faite redouble par votre commerce. Je recevrai, avec la plus tendre reconnaissance, les instructions que vous voulez bien me promettre sur l'ancienne littérature italienne, et j'en ferai certainement usage dans la nouvelle édition de l'Histoire générale, histoire de l'esprit humain beaucoup plus que des horreurs de la guerre et des fourberies de la politique. Je parlerai des gens de lettres beaucoup plus au long que dans les premières; parce qu'après tout ce sont eux qui ont civilisé le genre-humain : l'histoire qu'on appelle *civile* et *religieuse* est trop souvent le tableau des sottises et des crimes. 1761.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le *Dante* était un fou, et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que tous les vermisseaux appelés *sonetti*, qui naissent et qui meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

*Algarotti* a donc abandonné le Triumvirat, comme *Lépidus :* je crois que, dans le fond, il pense comme vous sur le *Dante*. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. Ce monde-ci est une pauvre



Digitized by Google

1761. mascarade. Je conçois à toute force comment on peut dissimuler ses opinions pour devenir cardinal ou pape ; mais je ne conçois guère qu'on se déguise sur le reste. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'est qu'il n'y a d'hypocrites en aucun genre. J'ai transporté l'Angleterre chez moi, estimant d'ailleurs infiniment les Italiens, et surtout vous, Monsieur, dont le génie et le caractère sont faits pour plaire à toutes les nations, et qui mériteriez d'être aussi libre que moi.

Pour le polisson nommé *Marini*, qui vient de faire imprimer le *Dante* à Paris dans la collection des poëtes italiens, c'est un marchand qui vient établir sa boutique, et qui vante sa marchandise ; il dit des injures à *Bayle* et à moi, et nous reproche comme un crime de préférer *Virgile* à son *Dante*. Ce pauvre homme a beau dire, le *Dante* pourra entrer dans les bibliothéques des curieux, mais il ne sera jamais lu. On me vole toujours un tome de *l'Arioste*, on ne m'a jamais volé un *Dante*.

Je vous prie de donner au diable il signor *Marini* et tout son enfer, avec la panthère que le *Dante* rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne et sa louve. Demandez bien pardon à *Virgile* qu'un poëte de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont

Digitized by Google

quelque étincelle de bon ſens, doivent rougir de cet étrange aſſemblage en enfer, du *Dante*, de *Virgile*, de S^t *Pierre* et de madona *Béatrice*. On trouve chez nous, dans le dix-huitième ſiècle, des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations auſſi ſtupidement extravagantes et auſſi barbares ; on a la brutalité de les oppoſer aux chefs-d'œuvre de génie, de ſageſſe et d'éloquence que nous avons dans notre langue, &c. *O tempora ! ô judicium !* 1761.

## LETTRE CXXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'avril.

A peine avais-je fait partir mes doléances, qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars, eſt venue me conſoler et m'encourager ; ſur le champ, la rage du tripot m'a repris. J'ai déniché un vieil Oreſte ; et, preſto, preſto, j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaiſſance d'*Oreſte* et d'*Electre*, et à la mort de *Clytemneſtre* ; puis, étant de ſang froid, j'ai écrit la pancarte du privilége, et la requête aux comédiens pour les rôles ; et j'envoie le tout à mes chers anges, félicitant mon reſpectable ami de la guériſon de ſes deux yeux, qui vont mieux que mes deux oreilles.



Digitized by Google

1761. M. d'*Argental* voit, et moi je n'entends guère. Surdité annonce décadence ; mais la main va et griffonne.

Vous saurez que M. de *Lauraguais* a fait auſſi ſon Oreſte, et qu'il eſt juſte qu'il ſoit joué ſur le théâtre qu'il a embelli ; mais il permet que je paſſe avant, pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être repréſenté n'eſt pas une folie néceſſaire, et la mienne l'eſt. On a eu l'injuſtice de me reprocher d'avoir traité le même ſujet que *Crébillon* mon maître, comme ſi *Euripide* n'avait pas fait ſon Electre après celle de *Sophocle ;* mais enfin il fut joué : on ne lui fit pas un crime d'avoir travaillé ſur le même ſujet ; on ne voulut pas le perdre auprès de madame de *Pompadour*. Mon *Pammène* ne vaut pas le *Palamède* de *Crébillon ;* mais peut-être ma *Clytemneſtre* vaut mieux que la ſienne ; et c'eſt quelque choſe d'avoir fait cinq actes ſans amour, quand on eſt français. Si mademoiſelle *Duménil* s'imagine que *Clytemneſtre* n'eſt pas le premier rôle, elle ſe trompe ; mais il faut que mademoiſelle *Clairon* ſoit perſuadée que le premier eſt *Electre*. Je mets le tout à l'ombre de vos ailes. Signalez vos bontés et votre crédit.

M. le duc de *la Vallière*, tout grave auteur qu'il eſt, m'a donc trompé. Voilà de la pâture pour les *Frérons*. Heureuſement, je connais

Digitized by Google

des sermons tout aussi ridicules que le recueil des Facéties, et j'en ferai usage pour l'édification du prochain. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que vous pensez de la paix. Pour moi, je ne l'attends pas sitôt. 1761.

Est-il bien vrai que l'abbé *Coyer* soit exilé; et que son approbateur soit en prison? et pourquoi? qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Histoire de Sobieski* qui puisse mériter cette sévérité? s'agit-il de religion? la fureur du fanatisme a-t-elle pu être portée jusqu'à trouver par-tout des prétextes de persécution? que diront nos pauvres philosophes? dans quel pays des singes et des tigres êtes-vous? Mes chers anges, que ne pouvez-vous être les anges exterminateurs des sots!

## LETTRE CXXXI.

### AU MEME.

3 d'avril.

Il faut apprendre à mes anges gardiens que la feuille de *Fréron*, qu'on a traitée de bagatelle, a eu les suites les plus désagréables. Un gentillâtre bourguignon voulait l'épouser (cette *Corneille*); il a vu la feuille; il a vu que mademoiselle *Corneille* était *fille d'un paysan qui*



Digitized by Google

1761. *ſubſiſtait d'un emploi de cinquante livres par mois, à la poſte de deux ſous.* Il n'a jamais lu le Cid; il a cru qu'on le trompait quand on lui diſait que mademoiſelle *Corneille* avait deux cents ans de nobleſſe : le mariage a été rompu. Il eſt bien étrange qu'on ſouffre de telles perſonnalités, uniquement parce qu'on croit que je ſuis compromis. Nous demandons à M. de *Malesherbes* qu'il exige au moins une rétractation formelle du coquin ; qu'il diſe qu'*il demande pardon au public d'avoir outragé un nom reſpectable, en diſant que mademoiſelle Corneille avait quitté le couvent pour aller recevoir une nouvelle éducation du ſieur Lécluſe, acteur de l'opéra comique ; qu'il avoue qu'il a été groſſièrement trompé, et qu'il ſe repent d'avoir donné ce ſcandale.*

Mon cher ange, prenez le ſort de mademoiſelle *Corneille* à cœur, nous vous en conjurons. Je jure bien de ne jamais travailler pour le théâtre, ſi on profane ainſi le nom de notre père.

Voici un mémoire bien bas (*) ; mais c'eſt auſſi du plus bas des hommes dont il s'agit. Je le tiens de *Thiriot :* cela paraît avoir un air de grande vérité. Eſt-il poſſible qu'on protége un tel miſérable ? Si M. de *Malesherbes* ſavait

(*) Anecdotes ſur *Fréron*.

Digitized by Google

le tort qu'il se fait en autorisant *Fréron*, il cesserait de protéger ses turpitudes. 1761.

Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'est que la déconvenue de cet abbé *Coyer*. Je m'y intéresse infiniment; c'est un de nos frères.

La littérature est trop déshonorée et trop persécutée à Paris; et mon aversion pour cette ville est égale à mon idolâtrie pour mes anges.

Je les supplie de me répondre sur Oreste, sur la pièce d'*Hurtaud*, sur M. de *Malesherbes*. De la paix, je ne m'en soucie guère; je sais bien qu'elle ne se fera pas.

## LETTRE CXXXII.

### A M. DUCLOS.

Ferney, 10 d'avril.

Je vous assure, Monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que mademoiselle *Corneille* aurait droit de me bouder, si je ne retenais pas le grand *Corneille* pour ma part. Je demande donc à l'académie la permission

Digitized by Google

1761. de prendre cette tâche, en cas que perſonne ne s'en ſoit emparé.

Le deſſein de l'académie eſt-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur claſſique? faudra-t-il des notes ſur Agéſilas et ſur Attila, comme ſur Cinna et ſur Rodogune? voulez-vous avoir la bonté de m'inſtruire des intentions de la compagnie? exige-t-elle une critique raiſonnée? veut-elle qu'on faſſe ſentir le bon, le médiocre et le mauvais? qu'on remarque ce qui était autrefois d'uſage, et ce qui n'en eſt plus? qu'on diſtingue les licences des fautes? et ne propoſe-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra ſe conformer? l'ouvrage eſt-il preſſé? combien de temps me donnez-vous?

Puiſqu'on veut bien placer ma maigre figure ſous le viſage rebondi de M. le cardinal de *Bernis*, j'aurai l'honneur de vous envoyer inceſſamment ma petite tête en perruque naiſſante. L'original aurait bien voulu venir ſe préſenter lui-même, et renouveler à l'académie ſon attachement et ſon reſpect, mais les laboureurs, les vignerons et les jardiniers me font la loi : *è nitido fit ruſticus*. Comptez cependant que, dans le fond de mon cœur, je ſais très-bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs.

Digitized by Google

## LETTRE CXXXIII. 1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 11 d'avril.

PERSONNE au monde n'a jamais adreſſé plus de prières que moi à ſes anges gardiens. Ce Tancrède eſt, dit-on, rejoué et reçu avec quelque indulgence ; comme une pièce à laquelle vos bons avis ont ôté quelques défauts, et on pardonne à ceux qui reſtent ; mais je ne reçois ni l'exemplaire de Tancrède, ni celui de l'apologie de mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'eſt pas juſte. Souffrez que je recommande encore Oreſte à vos bontés : voyez ſi ces petits changemens que je vous envoie ſont admiſſibles.

J'ai une autre ſupplique à préſenter ; le petit *Prault*, qui ne m'a pas envoyé un Tancrède, n'a pas mieux traité madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul*, malgré toutes ſes promeſſes. Je ſoupçonne qu'ils n'en ſont pas trop contens, et qu'ils croient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent ſavoir que je ne me ſuis pas mêlé de l'édition. Il eût été aſſez placé que *le Kain* ou mademoiſelle *Clairon* eût préſenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai

Digitized by Google

1761. recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie: tout cela est l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, semer et bâtir?

J'ai écrit, en dernier lieu, à M. le duc de *Choiseul* une lettre dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immense dont il est chargé ne lui permet pas de faire réponse à des gens aussi inutiles que moi; il y avait pourtant dans ma lettre quelque chose d'utile. Enfin, je demande en grâce à M. d'*Argental* de m'apprendre si je suis en grâce auprès de son ami.

Malgré les petits désagrémens que j'essuie sur Tancrède, j'ai toujours du goût pour Oreste. Ce serait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la simplicité de *Sophocle* des cabales des soldats de *Corbulon*.

Mille tendres respects.

Digitized by Google

## LETTRE CXXXIV. 1761.

### AU MEME.

A Ferney, 17 d'avril.

PLUS anges que jamais, et moi plus endiablé, la tête me tourne de ma création de Ferney. Je tiens une terre à gouverner pire qu'un royaume ; car un miniſtre n'a qu'à ordonner, et le pauvre campagnard des Alpes eſt obligé de faire tout lui-même ; il n'a jamais de loiſir, et il en faut pour penſer. Ainſi donc, mes anges, vous pardonnerez à ma tête épuiſée.

1°. *Oreſte* ſe recommande à vos divines ailes. *Ma mère en fait autant* eſt le commencement d'une chanſon plutôt que d'un vers tragique. Quelquefois un miſérable hémiſtiche coûte.

Il a montré pour nous l'amitié la plus tendre ;
Il révérait mon père, il pleurait ſur ſa cendre.

ELECTRE.

Et ma mère l'invoque ! Ainſi donc les mortels
Se baignent dans le ſang, et tremblent aux autels.

Voilà, je crois, la ſottiſe amendée.
Il eſt plaiſant que *Bernard* m'ait volé, et

1761. que je n'ose pas le dire (*) ; mais un *Riche* vaut mieux, et grâces vous soient rendues. Le produit net des cent soixante et treize journaux est fort plaisant et plus honnête ; mais savez-vous bien que vous faites *Jean-Jacques* un très-grand seigneur? vous lui donnez là cent mille écus de rente. La compagnie des Indes, sans le tabac, ne pourrait en donner autant à ses actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges.

J'ai une curiosité extrême de savoir si madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiseul* ont reçu leur exemplaire de *Prault*.

Autre curiosité, de savoir si on joue la seconde scène du second acte de Tancrède, comme elle est imprimée dans l'édition *Cramer*; et comme elle ne l'est pas dans l'édition de ce *Prault*. Je vous conjure de me dire la vérité. Je trouve la façon *Cramer* plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort?

*Le Kain* ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges sans préjugés, vous verriez que le Droit du seigneur n'est pas à dédaigner ; que le fond en était bon ; que la forme y a été mise à la fin ; qu'il n'y a pas une

(*) Il était frère de la première présidente *Molé*, qui ne paya point ses dettes, mais qui trouvait fort mauvais qu'on dît qu'il avait volé ses créanciers.

Digitized by Google

de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce eſt tout le contraire de ce que vous avez vu : en un mot, je vous conjure de la laiſſer paſſer ſous le maſque en ſon temps. 1761.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un ; mais le czar m'attend, et l'Hiſtoire générale ſe réimprime, augmentée, de moitié; et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne ſuis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaiſſance d'*Oreſte* et d'*Electre;* daignez me l'envoyer, ou j'en ferai une autre. Je ſuis entouré de vers, de proſe, de comptes, d'ouvriers ; je ne peux me reconnaître. Il eſt très-vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiſelle *Corneille*, et que l'emploi de *valet de poſte* a arrêté le ſoupirant. Voilà ce qu'a produit *Fréron:* et on protége cet homme !

*Le Brun* eſt un bavard. Il m'avait inſinué ; dans ſes premières lettres, que je ne devais pas laiſſer mademoiſelle *Corneille* dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-deſſus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible, de plus affreux à la mort de *Clytemneſtre*, que de l'entendre crier? Il n'y a point là de beaux vers à faire : c'eſt le ſpectacle qui parle ; et ce qu'on dit, en pareil cas, affaiblit ce qu'on fait.

Digitized by Google

1761. Mais songez que Térée et Oreste tout de suite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laisser respirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du tripot.

Daignerez-vous répondre à tous mes points? Je n'en peux plus, mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi si vous ne trouvez pas le mémoire contre les jésuites bien fort et bien concluant? comment s'en tireront-ils? Je les ai fait plier tout d'un coup sans mémoire; je les ai fait sortir d'un domaine qu'ils usurpaient. Ils n'ont pas osé plaider contre moi; mais il ne s'agissait que de cent soixante mille livres.

## LETTRE CXXXV.

### A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 22 d'avril.

Je suis le partisan de M. *Diderot*, parce qu'à ses profondes connaissances il joint le mérite de ne vouloir point jouer le philosophe, et qu'il l'a toujours été assez pour ne pas sacrifier à d'infames préjugés qui déshonorent la raison. Mais qu'un *Jean-Jacques*, un valet de

*Diogène*,

Digitized by Google

*Diogène*, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (et même détestables); que ce polisson ait l'insolence de m'écrire que je corromps les mœurs de sa patrie; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui); qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigue avec des prêtres sociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de génevois qui ont des talens, de venir les exercer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le petit territoire de Genève): tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aye jamais connu. M. le marquis de *Ximenès* a daigné s'abaisser jusqu'à couvrir de ridicule son ennuyeux et impertinent roman. Ce roman est un libelle fort plat contre la nation qui donne à l'auteur de quoi vivre; et ceux qui ont traité les quatre jolies lettres de M. de *Ximenès* de libelle ont extravagué. Un homme de condition est au moins en droit de réprimer l'insolence d'un *J. J.*, qui imprime qu'*il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme descend d'un fripon.* 1761.

Voilà, mon cher Monsieur, ce que je pense hautement, et ce que je vous prie de dire à M. *Diderot*. Il ne doit pas être à se repentir d'avoir apostrophé ce pauvre homme comme

1761. grand-homme, et de s'être écrié : *ô Rouſſeau !* dans un dictionnaire. Il ſe trouve, à fin de compte, que *ô Rouſſeau !* ne ſignifie que *ô inſenſé !* Il faut connaître ſes gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

*Prault* petit-fils eſt un petit ſot : il a imprimé l'Appel aux nations avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que M. *Thiriot* ne s'expliquait-il ? Je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi ſe faire un honnête pécule en rogatons.

Vous me trouverez un peu de mauvaiſe humeur, mais comment voulez-vous que je ne ſois pas outré ? Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il ſe trouve un *Jean-Jacques*, dans un village de France, qui ſe ligue avec deux coquins, prêtres calviniſtes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. *J. J.* prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève, de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiſelle *Corneille*. Le poliſſon ! le poliſſon ! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau ſur ſon vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, Monſieur, vous qui n'aimez point les enthouſiaſtes hypocrites.

Digitized by Google

## LETTRE CXXXVI. 1761.

### A M. L'ABBÉ TRUBLET,

*Qui lui avait envoyé son Discours de réception à l'académie française.*

Au château de Ferney, ce 27 d'avril.

VOTRE lettre et votre procédé généreux, Monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous faisais bailler, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant ; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je suis fort content, Monsieur, de votre harangue, et très-reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer ; à l'égard de votre lettre, *nardi parvus onix eliciet cadum*. Pardon de vous citer *Horace*, que vos héros, MM. de *Fontenelle* et de *la Motte*, ne citaient guère. Je suis obligé en conscience de vous



Digitized by Google

1761. dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que dans le fond je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs, je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus descendi*, comme dit *Cicéron*.

Croyez, Monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de *Louis XIV*, les uns en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite

Digitized by Google

charlatanerie : je ſens parfaitement la valeur de ce néant ; mais, comme je ſens également le néant de tout le reſte, j'imite le *Vejanius* d'*Horace* : 1761.

. . . . . *Vejanius, armis*
*Herculis ad poſtem fixis, latet abditus agro.*

C'eſt de cette retraite que je vous dis très-ſincèrement que je trouve des choſes utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait ; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je ſuis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me déſarme pour jamais, que bon-hommie vaut mieux que raillerie, et que je ſuis, Monſieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable eſtime et ſans compliment, comme ſi de rien n'était, votre, &c.

Digitized by Google

1761.

## LETTRE CXXXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, par Genève, 27 d'avril.

J'ENVOIE à mes anges un morceau scientifique (*), en réponse à la généreuse lettre de M. le duc de *la Vallière*. Je crois que *Thiriot* fera imprimer tout cela pour l'édification du prochain ; mais si *Thiriot* n'a pas assez de crédit, je me mets toujours sous les ailes de mes anges. Je ne suis pas fâché de faire voir tout doucement que le théâtre est plus ancien que la chaire, et qu'il vaut mieux.

Je ne sais qui a fait la consultation de mademoiselle *Clairon* à un avocat. Je ne connaissais pas l'anecdote du repoſoir et des mille écus ; je vois qu'on ne fait rien sur la terre, en enfer et au ciel, que pour de l'argent : une religion qui veut attacher de l'infamie à Cinna, est elle-même ce qu'il y a de plus infame. Il faut pourtant ne se pas mettre en colère ; mais comment lire, sans se fâcher, le détestable style du détestable avocat qui a fait un mémoire si inlisible ?

On me mande qu'on n'entend pas un mot

(*) Voyez la lettre à M. le duc de *la Vallière*, Mélanges littéraires, tome IV.

Digitized by Google

de ce que dit *le Kain*, qu'il étouffe de graisse, et que les autres acteurs, excepté mademoiselle *Clairon*, font étouffer d'ennui : cela est-il vrai ? J'en serais fâché pour Oreste. Daignez-vous toujours aimer cet Oreste ? Conservez au moins vos bontés pour celui qui a purgé ce beau sujet des amours ridicules qui l'avaient défiguré. 1761.

J'ai peur que le congrès ne commence tard, et que la guerre ne dure long-temps.

M. de *Ximenès* achève de se ruiner à faire jouer son Don Carlos, à Lyon, et moi à bâtir une église. Comme le monde est fait !

## LETTRE CXXXVIII.

### A MONSIEUR

### LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, premier de mai.

MONSIEUR,

Ne jugez pas de mes sentimens par mon long silence ; je suis accablé de maladies et de travaux. *Horace* pourrait me dire :

*Tu secanda marmora*
*Locas sub ipsum funus, et sepulchri*
*Immemor, struis domos.*

Digitized by Google

1761. Figurez-vous ce que c'eſt que d'avoir à défricher des déſerts, et à faire bâtir des maiſons à l'italienne par des allobroges, d'avoir à finir l'hiſtoire du czar *Pierre*, et d'ajuſter un théâtre pour des gens qui ſe portent bien, dans le temps qu'on n'en peut plus.

Je crois que le ſignor *Carlo Goldoni* y ſerait lui-même très-embarraſſé, et qu'il faudrait lui pardonner s'il était un peu pareſſeux avec ſes amis. Je reçois dans le moment ſon nouveau théâtre. Je partage, Monſieur, mes remercîmens entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ſes nouvelles pièces, et je crois que j'y trouverai toujours cette variété et ce naturel charmant qui font ſon caractère. Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule *poëte du duc de Parme*; il me ſemble que *Térence* ne s'appelait point le poëte de *Scipion*; on ne doit être le poëte de perſonne, ſurtout quand on eſt celui du public. Il me paraît que le génie n'eſt point une charge de cour, et que les beaux arts ne ſont point faits pour être dépendans.

Je préſente le ſentiment de la plus vive reconnaiſſance à M. *Paradiſi*. Je me flatte qu'il aura un peu de pitié de mon état, et qu'il trouvera bon que je le joigne ici avec vous, Monſieur, au lieu de lui écrire en droiture. Je ne lui manderais pas des choſes différentes

de

Digitized by Google

de celles que je vous dis. Je lui dirais combien je l'eſtime, et à quel point je ſuis pénétré de l'honneur qu'il me fait. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis obligé de dicter mes lettres. Je n'ai plus la force d'écrire ; j'ai toutes les infirmités de la vieilleſſe ; mais dans le fond du cœur tous les goûts de la jeuneſſe. Je crois que c'eſt ce qui me fait vivre. Comptez, Monſieur, que tant que je vivrai, je ſerai fâché que les truites du lac de Genève ſoient ſi loin des fauciſſons de Bologne, et que je ſerai toujours avec tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre, &c., di cuore,

*Voltaire.* 1761.

## LETTRE CXXXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de mai.

PERMETTEZ, mes anges, que je faſſe paſſer par vos mains cette lettre à *Duclos*, ou plutôt à l'académie, en réponſe à la propoſition que notre ſecrétaire m'a faite de travailler à donner au public nos auteurs claſſiques. Il eſt vrai que j'ai un peu d'occupation ; car, excepté de fendre du bois, il n'y a ſorte de métier que je ne faſſe.



Digitized by Google

1761. Cependant, mettez-vous Oreſte à l'ombre de vos ailes?

Pardon, encore une fois; mais je n'ai pu m'empêcher de donner beaucoup de temps à cette pièce du temps de *François I.* Ce ſujet m'a tourné la tête. Vous dites que c'eſt à peu-près ce que j'ai fait de plus mauvais en ce genre; madame *Denis* ſoutient que c'eſt ce que j'ai fait de mieux.

Je vous demande pardon; mais je donne la préférence cette fois-ci à madame *Denis.* Pour mademoiſelle *Corneille*, elle n'eſt pas encore dans le ſecret. Nous lui apprenons toujours à lire, à écrire, à chiffrer, et dans un an nous lui ferons lire le Cid. Elle n'a pas le nez tourné au tragique. M. de *Ximenès* n'eſt pas non plus dans la confidence : il fait jouer, cette ſemaine, Don Carlos à Lyon, et eſt trop occupé de ſa gloire pour qu'on lui confie des bagatelles.

Mes anges, je ſuis accablé de tant de riens, ſi ſurchargé de billeveſées, et ſi faible que vous me pardonnerez le laconiſme de ma lettre.

*Nota benè* pourtant que j'ai pris la liberté de vous adreſſer, par M. *Tronchin*, ma triſte figure pour l'académie qui la demande; n'allez pas faire le difficile comme ſur la pièce d'*Hurtaud*. Ayez la bonté de ſouffrir cette

Digitized by Google

enseigne à bière; je la mets sous votre protection, et *Hurtaud* aussi qui brigue, je crois, une place d'*Arlequin*. 1761.

## LETTRE CXL.

### A M. DUCLOS.

A Ferney, premier de mai.

APRÈS le *Dictionnaire de l'académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'académie et plus honorable pour la littérature, que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, Monsieur, les propositions que j'ose faire à l'académie, avec autant de défiance de moi-même, que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par *Pierre Corneille*, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie: il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient *Homère*, le premier en son genre, et l'unique, même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la



Digitized by Google

1761. carrière, les inventeurs ſont ſi au-deſſus des autres hommes, que la poſtérité pardonne leurs plus grandes fautes. C'eſt donc en rendant juſtice à ce grand-homme, et en même temps en marquant les vices du langage où il peut être tombé, et même les fautes contre ſon art, que je me propoſe de faire une édition in-4° de ſes ouvrages.

J'oſe croire, Monſieur, que l'académie ne me déſavouera pas, ſi je propoſe de faire cette édition pour l'avantage du ſeul homme qui porte aujourd'hui le nom de *Corneille*, et pour celui de ſa fille.

Je ne peux laiſſer à mademoiſelle *Corneille* qu'un bien aſſez médiocre; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangemens. Nous tâchons, madame *Denis* et moi, de lui donner une éducation digne de ſa naiſſance. Il me paraît de mon devoir d'inſtruire l'académie des calomnies que le nommé *Fréron* a répandues au ſujet de cette éducation. Il dit, dans une des feuilles de cette année, que cette demoiſelle, auſſi reſpectable par ſon infortune et par ſes mœurs, que par ſon nom, eſt élevée chez moi par un bateleur de la foire, que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux aſſurer l'académie, qui s'intéreſſe au nom de *Corneille*, et à qui je crois devoir

Digitized by Google

compte de mes démarches, que cette calomnie absurde n'a aucun fondement; que ce prétendu acteur de la foire est un chirurgien-dentiste du roi de Pologne, qui n'a jamais habité au château de Ferney, et qui n'y est venu exercer son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas comment le censeur des feuilles du nommé *Fréron* a pu laisser passer un mensonge si personnel, si insolent et si grossier contre la nièce du grand *Corneille*. 1761.

J'assure l'académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'on ouvre une simple souscription sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands seigneurs du royaume, dont plusieurs sont nos confrères, ne s'empressent à souscrire pour quelques exemplaires. Je suis persuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques personnes zélées prendront sur elles le soin généreux de recueillir ces souscriptions, c'est-à-dire, seulement le nom des souscripteurs, et devront les remettre à vous, Monsieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les estampes, à un prix d'autant plus raisonnable qu'il s'agit de l'honneur



Digitized by Google

1761. des arts et de la nation. Les planches seront remises, ou à l'imprimeur de l'académie, ou à la personne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris : il me fera venir aussi le meilleur papier de France ; il m'enverra un habile compositeur et un habile ouvrier. Ainsi tout se fera par des français et chez des français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire ; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé seront remis à une personne nommée par l'académie, et le profit sera partagé entre l'héritier du nom de *Corneille* et votre libraire, sous le nom duquel les *Oeuvres de Corneille* seront imprimées ; la plus grosse part, comme de raison, pour M. *Corneille*.

Je supplie l'académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur souscrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les sieurs *Cramer* se feront un plaisir et un honneur de présider, sous mes yeux, à cet ouvrage ; on leur donnera, pour leurs honoraires, certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

Je prendrai la liberté de consulter quelquefois l'académie, dans le cours de l'im-

Digitized by Google

pression. Je la supplie d'observer que je ne peux me charger de ce travail, à moins que tout ne se fasse sous mes yeux; ma méthode étant de travailler toujours sur les épreuves des feuilles, attendu que l'esprit semble plus éclairé quand les yeux sont satisfaits. D'ailleurs il m'est impossible de me transplanter et de quitter un moment un pays que je défriche. 1761.

Je peux répondre que l'édition, une fois commencée, sera faite au bout de six mois. Telles sont, Monsieur, mes propositions sur lesquelles j'attends les ordres de mes respectables confrères.

Il me paraît que cette entreprise sera quelque honneur à notre siècle et à notre patrie; on verra que nos gens de lettres ne méritaient pas l'outrage qu'on leur a fait, quand on a osé leur imputer des sentimens peu patriotiques, une philosophie dangereuse, et même de l'indifférence pour l'honneur des arts qu'ils cultivent.

J'espère que plusieurs académiciens voudront bien se charger des autres auteurs classiques. M. le cardinal de *Bernis* et monsieur l'archevêque de Lyon feraient une chose digne de leur esprit et de leurs places, de présider à une édition des *Oraisons* funèbres et des *Sermons* des illustres *Bossuet* et *Massillon*. Les *Fables* de *la Fontaine* ont besoin de notes, surtout



Digitized by Google

1761. pour l'instruction des étrangers. Plus d'un académicien s'offrira à remplir cette tâche, qui me paraîtra aussi agréable qu'utile.

Pour moi, j'imagine qu'il me convient d'oser être le commentateur du grand *Corneille*, non-seulement parce qu'il est mon maître, mais parce que l'héritier de son nom est un nouveau motif qui m'attache à la gloire de ce grand-homme.

Je vous supplie donc, Monsieur, de vouloir bien faire convoquer une assemblée assez nombreuse pour que mes offres soient examinées et rectifiées, et que je me conforme en tout aux ordres que l'académie voudra bien me faire parvenir par vous, &c.

## LETTRE CXLI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

Les divins anges auront de l'Oreste tant qu'ils voudront. J'ai relu les fureurs : je n'aime pas ces fureurs étudiées, ces déclamations; je ne les aime pas même dans Andromaque. Je ne sais ce qui m'est arrivé, mais je ne suis content ni de ce que je fais, ni de ce que je lis. Il y a surtout une consultation d'avocat, pour mademoiselle *Clairon*, qui est du style des

Digitized by Google

charniers Saints-Innocens. J'ai pardonné à l'archidiacre ; j'oublie *Fréron*, mais *Omer* me le payera. 1761.

Les jésuites sont bien impudens d'oser dire que frère *la Valette* ne fesait pas le commerce, et qu'il ne vendait que les denrées du cru. Je connais un homme d'honneur, un brave corsaire qui l'a vu, déguisé en matelot, courir les colonies anglaises et hollandaises, et qui l'a accompagné dans un voyage à Amsterdam.

Je suis encore plus indigné de tout ce que je vois que de tout ce que je lis. Je regrette fort le chevalier d'*Aidie ;* car il était bien fâché contre le genre-humain. Je crois que je n'aime que mes anges et Ferney.

M. le duc de *Choiseul* m'a écrit une fort jolie lettre ; mais il est si grand seigneur que je n'ose l'aimer.

Le cardinal de *Bernis* est à Lyon. Je ne l'ai pas prié de venir dans mon joli séjour. Je ne suis pas arrangé encore, et il est cardinal.

Je vous demanderai encore en grâce de lire le Droit du seigneur ou l'Ecueil du sage. Je vous dis qu'il faut que vous ayez des ames de bronze, si vous n'en êtes pas contens. Il est vrai que c'est tout autre chose que ce que vous avez vu : mais songeons à Oreste.

J'y travaille dans l'instant.

Digitized by Google

1761.

## LETTRE CXLII.

### A M. DAMILAVILLE.

Le 8 de mai.

J'ENVOIE aux philosophes le seul exemplaire que j'aye du *Procès du théâtre anglais*, seul procès que nous puissions gagner aujourd'hui contre messieurs d'Albion. M. *Damilaville*, ou M. *Thiriot*, doit avoir la lettre de M. le duc de *la Vallière*, et la réponse. M. le duc de *la Vallière* a lu cette réponse à madame de *Pompadour*, à M. le duc de *Choiseul*; ils en ont été très-contens, et il me mande qu'il faut sur le champ l'imprimer.

Les Anglais nous font bien du mal au dehors, et la superstition au dedans. Ne mettra-t-on point ordre à tout cela? Les échos de nos montagnes nous disent que Belle-Isle est pris : c'est le dernier coup porté à notre commerce maritime. Il faut songer à cultiver la terre.

Voici une lettre pour *Protagoras*. On n'a d'autre exemplaire de l'épître sur l'agriculture, que celui qu'on a reçu, à ce qu'on croit, par la voie des philosophes : on le renverra purgé des fautes typographiques dont il

Digitized by Google

fourmille, avec l'Appel aux nations qui eſt
auſſi plein de fautes à chaque page; et il y 1761.
aura corrections et additions tant qu'on en
pourra faire.

Il eſt fort triſte qu'on ait imprimé l'épître à la demoiſelle *Clairon*; le public ſe ſoucie fort peu qu'on diſe, en vers, à une actrice qu'elle joue bien; mais il aime fort à voir un pédant, ignorant et mal-honnête homme, démaſqué et traîné dans la fange où ſa famille aurait dû croupir; un perſécuteur de la philoſophie et de la littérature, bourgeois inſolent, fier de ſa petite charge, un délateur abſurde de la raiſon, traité comme il le mérite. C'eſt préciſément le portrait de ce faquin qu'on a retranché; le reſte ne valait pas la peine d'être dit.

On embraſſe les philoſophes, et on les prie d'inſpirer pour l'*inf*.... toute l'horreur qu'on lui doit.

A-t-on joué Térée? Si l'auteur eſt philoſophe, je lui ſouhaite proſpérité. Qu'on lie J. J. Que tous les frères ſoient unis.

Digitized by Google

1761. LETTRE CXLIII.

## A M. HELVETIUS.

11 de mai.

Je ſuppoſe, mon cher philoſophe, que vous jouiſſez à préſent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous y goûtaſſiez les douceurs plus néceſſaires d'une entière indépendance, et que vous puſſiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, ſans craindre ſes indignes ennemis. Elle eſt donc plus perſécutée que jamais. Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, et la conſultation de mademoiſelle *Claire* incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le ſoit. Eh, meſſieurs les inquiſiteurs, accordez-vous donc! Vous condamnez ceux que vous ſoupçonnez de n'être pas chrétiens; vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier; on ne ſait plus comment faire avec vous. Les janſéniſtes, les convulſionnaires gouvernent donc Paris! C'eſt bien pis que le règne des jéſuites; il y avait des accommodemens avec le ciel, du temps qu'ils avaient du crédit; mais les janſéniſtes ſont impitoyables.

Digitized by Google

Eſt-ce que la propoſition honnête et modeſte d'étrangler le dernier jéſuite avec les boyaux du dernier janſéniſte, ne pourrait amener les choſes à quelque conciliation? 1761.

Je ſuis bien conſolé de voir *Saurin* de l'académie. Si *le Franc de Pompignan* avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me rayât du tableau, comme on a exclus *Huern* de la matricule des avocats.

Je trouve que notre philoſophe *Saurin* a parlé bien ferme; il y a même un trait qui ſemble vous regarder et déſigner vos perſécuteurs: cela eſt d'une ame vigoureuſe. *Saurin* a du courage dans l'amitié, et *Omer* ne le fait pas trembler. Il me revient que cet *Omer* eſt fort mépriſé de tous les gens qui penſent. Le nombre eſt petit, je l'avoue; mais il ſera toujours reſpectable: c'eſt ce petit nombre qui fait le public, le reſte eſt le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit public, ſans vous expoſer à la démence du grand nombre. On n'a point ſu quel eſt l'auteur de *l'Oracle des fidelles*; il n'y a point de réponſe à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet ſur ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet ouvrage de l'agrément et de l'éloquence; ce ſont-là vos armes, daignez vous en ſervir. Le Nil, diſait-on, cachait ſa

tête, et répandait ſes eaux bienfeſantes ;
1761. faites-en autant, vous jouirez en paix et en ſecret de votre triomphe. Hélas ! vous ſeriez de notre académie avec M. *Saurin*, ſans le malheureux conſeil qu'on vous donna de demander un privilége ; je ne m'en conſolerai jamais. Enfin, mon cher philoſophe, ſi vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait beſoin de vous, ſoyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent ſur le ſerpent et ſur le baſilic. Je vous recommande l'*inf*.... Adieu ; l'amitié eſt la conſolation de ceux qui ſe trouvent accablés par les ſots et par les méchans.

## LETTRE CXLIV.

### A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 20 de mai.

MON cher et ancien ami, nos hermitages entendent ſouvent prononcer votre nom. Nous diſons plus d'une fois : Que n'eſt-il ici ? il ferait des vers galans pour la nièce du grand *Corneille*, nous parlerions enſemble de Cinna, et nous conviendrions qu'Athalie, qui eſt le chef-d'œuvre de la belle poëſie, n'en eſt pas moins le chef-d'œuvre du fanatiſme.

Digitized by Google

Il me ſemble que *Grégoire VII* et *Innocent IV* reſſemblent à *Joad*, comme *Ravaillac* reſſemble à *Damiens*. 1761.

Il me ſouvient d'un poëme intitulé la Pucelle, que, par parenthèſe, perſonne ne connaît. Il y a dans ce poëme une petite liſte des aſſaſſins ſacrés, pas ſi petite pourtant : elle finit ainſi :

Et Mérobad, aſſaſſin d'Itobad,
Et Benadad, et la reine Athalie
Si méchamment miſe à mort par Joad.

Vous voyez, mon cher ami, que vous vous êtes rencontré avec cet auteur.

Je pardonne donc à tous ceux dont je me ſuis moqué, et notamment à l'archidiacre *Trublet*, et même à frère *Berthier*, à condition que les jéſuites, que j'ai dépoſſédés d'un bien qu'ils avaient uſurpé à ma porte, payeront leur contingent de la ſomme à quoi tous les frères ſont condamnés ſolidairement.

J'ai un beau procès contre un promoteur. Ainſi je finis, mon ancien ami, en vous envoyant une petite réponſe, faite à la hâte, pour votre très-aimable dame (*). Je la fais

(*) Madame *Elie de Beaumont*. Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers :

S'il eſt au monde une beauté, &c.

courte, pour ne pas enfler le paquet; c'eſt la
1761. troiſième d'aujourd'hui dans ce goût, et le czar m'appelle.

## LETTRE CXLV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de mai.

Mes anges, mon noble courroux contre maître *le Dain* et conſorts commence à s'apaiſer un peu, puiſque maître *Loyola* a eu ſur les doigts; mais cette noble colère renaît contre tout prêtre, à l'occaſion d'un beau procès qu'on me fait pour des murs de cimetière. Je bâtiſſais une jolie égliſe dans un déſert; je n'eſſuie que des chicanes affreuſes pour prix de mes bienfaits. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que cet abominable procès me fait perdre mon temps, tréſor plus précieux que l'argent qu'il me coûte. Adieu le czar, adieu l'Hiſtoire générale, et tragédie, et comédie, et amuſemens de la campagne, et défrichemens. Il faut combattre, et je ſuis très-malade : voilà mon état.

Je vous enverrai pourtant, mes divins anges, ce Droit du ſeigneur ou l'Ecueil du ſage; mais voici ce qui m'eſt arrivé. J'en avais deux

deux copies; on a fait partir deux seconds actes, au lieu du premier et du second, dans le paquet destiné à celui qui doit faire présenter cet anonyme. Dès que la méprise sera réparée, et qu'un de mes seconds actes sera revenu, vous aurez les cinq. Mais, hélas! à présent je ne suis ni plaisant ni touchant; je ne suis que monsieur *Chicaneau*: voilà une triste fin. Il valait mieux mourir d'une tragédie que d'un procès. 1761.

Priez DIEU, mes anges gardiens, pour que j'aye assez de tête pour soutenir tout cela. Il me semble qu'il faut de la santé pour avoir l'esprit courageux. Mon cœur ne se ressent point de mon état; il est plus à vous que jamais.

## LETTRE CXLVI.

### A M. DAMILAVILLE.

Le 24 de mai.

ON est accablé d'affaires et de travaux. Il faut défricher une lieue de bruyères et l'Histoire de *Pierre I*, faire réimprimer l'Histoire générale, où le genre-humain sera peint trait pour trait, et ne sera pas en beau.

On demande le plus profond secret sur la pièce du conseiller de Dijon.



Digitized by Google

1761. On n'a plus la petite épître à mademoiselle *Clairon* : ce sont des bagatelles qu'on a faites en déjeûnant, et dont on ne se souvient plus.

Le nom du vengeur de *Corneille* contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure. Jamais de nom : à quoi bon ? Si on trouve quelque rogaton, on l'enverra ; mais les rogatons sont aux Délices.

Mademoiselle *Corneille* a l'ame aussi sublime que son grand-oncle ; elle mérite tout ce que je fais pour son nom. J'ai relu le Cid ; *Pierre*, je vous adore !

*Le Dain* est un grand fat, et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris est bien fou.

Quand M. *Thiriot* aura fait jouer la pièce bourguignonne, qu'il vienne à Ferney et aux Délices.

La lettre à l'académie n'est qu'un détail de librairie ; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer sans son ordre. *Valete*.

*N. B.* Je ferais bien surpris si ce pédant d'*Agueſſeau*, si ce plat janséniſte, ennemi des gens de lettres, avait fait quelque chose de passable sur l'art du théâtre. Il aurait bien mieux fait d'aller voir Cinna et Phèdre. C'était un homme très-médiocre, un demi-savant orgueilleux ; et si j'avais été à l'académie....

Digitized by Google

## LETTRE CXLVII. 1761.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

31 de mai.

Ma chère nièce, à préſent que vous avez paſſé huit jours avec M. de *Silhouette*, vous devez ſavoir l'hiſtoire de la finance ſur le bout de votre doigt. Je crois qu'il penſe comme l'*ami des hommes*, qu'il n'eſt pas l'ami d'un tas de fripons qui ont ſu ſe faire reſpecter et ſe rendre néceſſaires, en s'appropriant l'argent comptant de la nation; mais je crois que M. de *Silhouette* eſt un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émétique à ſon malade. Le duc de *Sulli* ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je ſais que les déprédations ſont horribles, et je ſais auſſi que ceux qui ont été aſſez puiſſans pour les faire, le ſont aſſez pour n'être pas punis. Ma chère nièce, tout ceci eſt un naufrage; *ſauve qui peut* eſt la deviſe de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme *Candide*: *Cérès*, *Pomone* et *Flore* ſont de grandes ſaintes, mais il faut fêter auſſi les Muſes.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite *Corneille* ait lu le Cid. Il



Digitized by Google

1761. me semble que je fais plus qu'elle pour la gloire de son nom : j'entreprends une édition de *Corneille*, avec des remarques qui peuvent être instructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du siècle de *Louis XIV*, dans ce goût ; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de *Corneille* sera magnifique, et le produit sera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour son pauvre père qui ne savait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un *Pierre Corneille* au monde.

Le parlement prend mal son temps pour se déclarer contre les spectacles, et pour faire brûler, par l'exécuteur des hautes œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat qui vient de donner une très-ennuyeuse, mais très-sage consultation sur l'excommunication des comédiens. Les jansénistes et les convulsionnaires triomphent au parlement ; mais ils n'empêcheront pas mademoiselle *Clairon* de faire verser des larmes à ceux qui sont dignes de pleurer ; et les pédans, ennemis des plaisirs honnêtes, perdront toujours leur cause au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure (*) de

(*) La conversation de l'abbé *Grizel* et de l'intendant des menus. Voyez les Dialogues.

Digitized by Google

M. *Dardelle* pourra vous divertir; je vous l'envoie; en vous embraſſant vous et les vôtres de tout mon cœur. *V.* 1761.

## LETTRE CXLVIII.

### A M. DAMILAVILLE.

Mai.

POURRAIT-ON déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat, non pas dans le goût de *le Dain*, mais un de ces gens qui, étant gradués et mourans de faim, pourraient être juges de village? Si je pouvais rencontrer un animal de cette eſpèce, je le ferais juge de mes petites terres de Tourney et Ferney : il ſerait chauffé, raſé, alimenté, porté, payé.

J'ai un beſoin preſſant du malheureux *Droit eccléſiaſtique* qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetière. Il faut défendre les vivans et les morts contre les gens d'Egliſe. Mille pardons de mes importunités, mes chers philoſophes.

Mes complimens de condoléance à frère *Berthier* et à frère *la Valette*, mille louanges à maître *le Dain* qui traite *Corneille* d'infame : mais il ne faut montrer la converſation de

1761. l'abbé *Grizel* et de l'intendant des menus qu'au petit nombre des élus dont la converſation vaut mieux que celle de maître *le Dain*. On ſupplie les philoſophes de ne montrer le cher *Grizel* qu'aux gens dignes d'eux, c'eſt-à-dire, à peu de perſonnes.

Je ſouhaite que M. *le Mière* ſoit bien damné, bien excommunié, et que ſa pièce réuſſiſſe beaucoup; car on dit que c'eſt un homme de mérite, et qui eſt du bon parti. Je prie les frères de vouloir bien m'envoyer des nouvelles de Térée.

Courez tous ſus à l'*inf*. . . . habilement. Ce qui m'intéreſſe, c'eſt la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philoſophie, et l'aviliſſement de l'*inf*. . . .

Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur.

Digitized by Google

## LETTRE CXLIX. 1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

Ce n'eſt pas ma faute, ô chers anges, ſi M. *Dardelle* a fait la ſottiſe ci-jointe. Je la condamne comme outrecuidante ; mais je pardonne à ce pauvre *Dardelle* qui a fait, je crois, quelques comédies, et qui ne peut ſouffrir qu'on l'appelle infame. Ce monde eſt une guerre : ce *Dardelle* eſt un vieux ſoldat qui, probablement, mourra les armes à la main.

Pour moi, mes divins anges, je travaillerai pour le tripot, malgré ce beau titre d'infame que ce maraud de *le Dain* nous donne ſi libéralement. Et vous autres, protecteurs du tripot, n'avez-vous pas auſſi votre doſe d'infamie ?

Eh bien, que fait *Térée* ? que fera *Oreſte* ?

Piece nouvelle à remotis.

La czarine impératrice de toute Ruſſie veut la moitié de ſon czar qui lui manque.

Ah, ſi vous ſaviez combien j'ai de fardeaux à porter, et combien je ſuis faible, vous me plaindriez !

*N. B.* Si *Corneille* n'était pas né en France j'aurais en horreur un pays qui a fait naître *le Dain* et *Omer*.

Digitized by Google

1761. **LETTRE CL.**

## AU MEME.

Mai.

Fi, les vilains hommes qui boivent de ça! Donnez-m'en encore pour trois sous, disait une brave allemande.

Vous en voulez donc encore, mes divins anges? En voici, et grand bien vous fasse! Toute la cargaison est pour le petit troupeau des honnêtes gens; les libraires n'en doivent point tâter, et le pain des forts ne doit pas être jeté aux chiens.

Laissez là vos procès; donnez-nous des tragédies. Cela est bientôt dit. Voici, mes divins anges, le commentaire de votre texte: Vous faites des dépenses considérables pour rebâtir une église; des prêtres vous font un procès criminel pour des os de morts dérangés dans un cimetière, et ils veulent que vous soyez puni de vos bienfaits; vous êtes uni avec vos vassaux et avec votre curé; vous avez une procuration d'eux tous pour appeler comme d'abus au parlement; les entrepreneurs restent les bras croisés, et demandent des dommages: abandonnez les entrepreneurs,

votre

Digitized by Google

votre curé, vos vaſſaux ; laiſſez là les intérêts du corps de la nobleſſe, qu'elle vous a fait l'honneur de vous confier ; voyez périr une malheureuſe petite province que vous commenciez à tirer de la plus horrible misère ; laiſſez là les défrichemens, les deſſéchemens des marais ; le tout pour nous faire vîte une mauvaiſe tragédie qui ne pourra certainement être que déteſtable, au milieu de tous ces tracas. 1761.

O anges, que me demandez-vous ? Pour Dieu, laiſſez-moi achever mes affaires. Je me ſuis fait une patrie et des devoirs ; qui m'exhortera mieux que vous à les remplir ? Il faut avoir l'eſprit net pour faire une tragédie ; laiſſez-moi nettoyer ma tête.

A propos de ſcandale du texte, en avez-vous jamais vu un qui approche de celui d'*Oola* et d'*Oliba*, dans la lettre de ce cher monſieur *Eratou* (*) à ce cher M. *Clokpicre* ?

On dit qu'il y a trois jeunes gens qui s'élèvent ; un *Eratou*, un *Clokpicre* et un *Dardelle*, et qu'ils promettent beaucoup.

Quoi, Térée honni ! *Philomèle* ſifflée au printemps ! cela n'eſt pas juſte.

Faire payer le magaſin de Véſel à monſieur de Pruſſe, voilà ce qui me paraît juſte, ou du moins très-bien fait.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

1761. Mais ce pauvre *le Kain* ! Ah ! quand il ſerait beau comme le jour, il n'aurait rien eu. (*)

Et l'ami *Pompignan* qui fait la *Vie du feu duc de Bourgogne*, et qui a prononcé un beau diſcours ſur l'amour de DIEU !

DIEU conſerve long-temps le roi !

## LETTRE CLI.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, premier de juin.

J'AI l'honneur d'envoyer à votre Excellence un ſecond cahier, c'eſt-à-dire un ſecond eſſai qui a beſoin de vos lumières et de vos bontés. Ce ſont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'eſt à vous à daigner me dire ſi ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me ſervir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière eſt bien belle, mais les ſecours ſont bien rares. Preſque tous ceux qui pouvaient me ſervir de bouche ſont morts, et il eſt difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me ſont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la

(*) On lui refuſait la part entière.

Digitized by Google

majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des brous- 1761.
sailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de *Pierre le grand*. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les plus petites choses ; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice *Catherine*.

J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement suivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs ; et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage, qu'on peut se faire lire, ou plutôt, Monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, si je pouvais me flatter de satisfaire votre cour par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, Monsieur, me



Digitized by Google

1761. faire fournir quelques pièces utiles ; disposez de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, &c.

## LETTRE CLII.

### A M. ARNOULT,

AVOCAT, DOYEN DE L'UNIVERSITÉ, *à Dijon.*

A Ferney, le 5 de juin.

J'AI peur, Monsieur, de vous avoir fait envisager l'aventure de mon église comme une affaire plus considérable qu'elle ne l'est en effet. Je pense que nous ne serions réduits, le curé, les paroissiens et moi, à en appeler comme d'abus, qu'en cas que notre official de village nous fît signifier quelque grimoire, comme je le craignais dans les premiers mouvemens de cette sottise.

J'ai fait venir de Paris le seul livre qui traite, dit-on, de ces besognes : c'est la *Pratique de la juridiction ecclésiastique* de *Ducasse*, grand-vicaire en son vivant. Ce livre, assez mauvais, ne m'a donné aucune lumière ; et c'est ce qui arrive presque toujours en affaires. Le bruit

Digitized by Google

public, dans le petit pays sauvage de Gex, est qu'on se repent de cette équipée; mais qui payera les frais de leur procédure? On ne m'a rien fait signifier; mais je présume que je n'ai d'autre chose à faire qu'à continuer mon bâtiment. Quand j'aurai achevé mon église, il faudra bien qu'on la bénisse; et je ne vois pas, quand je suis d'accord avec tous les paroissiens, qu'on puisse me faire de chicane. Je sens bien qu'il est désagréable d'avoir été si mal payé de mes bienfaits; mais je ne crois pas que je doive faire un procès à mes chevaux, s'ils ruent dans l'écurie que je leur ai fait bâtir. 1764.

Pour l'affaire du curé de Moëns, la sentence de Gex me paraît ridicule (*). Je ne sais si vous êtes chargé de cette affaire; je le souhaite au moins, pour apprendre aux curés de ce canton barbare à ne pas employer leur temps à distribuer des coups de bâton aux hommes, aux femmes et aux petits garçons; le zèle de la maison du Seigneur ne doit pas aller jusqu'à assommer les gens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) La requête qui suit, rédigée probablement par M. de Voltaire, et qui fut imprimée dans le temps, présente les détails de cette affaire.

1761. *A monsieur le lieutenant criminel du pays de Gex, et aux juges qui doivent prononcer avec lui en première instance.*

MONSIEUR,

Je demande vengeance du sang de mon fils : toute la province crie qu'on fasse justice. J'ignore les formalités des lois ; vous daignerez suppléer à mon ignorance. Mon fils unique est entre la vie et la mort ; il ne peut s'expliquer ; et je n'ai presque que mes larmes pour me plaindre à vous. Tout ce que je sais certainement, par les rapports unanimes qui m'ont été faits, c'est que mon fils a été assassiné, le 28 de décembre dernier, entre dix heures et demie et onze heures de nuit, par le curé de Moëns, nommé *Ancian*, au village de Magny; que le curé porta lui-même les premiers coups, qu'il fut secondé par plusieurs paysans apostés par lui-même, et qu'on me rapporta mon fils tout sanglant, sans pouls, sans connaissance, sans parole, état où il est encore.

Que puis-je faire dans ma juste douleur (moi qui n'étais point présent à cet assassinat), que de vous supplier, Monsieur, d'interroger sans délai tous les témoins, et de voir, avec un œil impartial, si ce qu'ils vous diront sera conforme à tout ce qu'ils m'ont dit.

Voici, Monsieur, le rapport unanime qu'ils m'ont fait. Le sieur *Collet*, jeune homme du bourg de

Digitized by Google

Sacconney, frontière de France, où nous demeurons, travaillant en horlogerie, va quelquefois dans le voisinage chez la veuve *Burdet*, bourgeoise de Magny, chez laquelle le curé de Moëns fréquente. 1761.

Le 26 de décembre, ce curé va rendre visite à la dame *Burdet*; à neuf heures du soir, et reste avec elle jusqu'à onze.

Le 27 de décembre, *Collet* va chez ladite dame, il y trouve encore le curé, qui lui lance des regards de colère, et lui témoigne la plus grande impatience de le voir sortir; il sort et les laisse tête à tête.

Le 28, la dame *Burdet* invite à souper chez elle le sieur *Guyot*, contrôleur du bureau de Sacconney; il y va. Il rencontre en chemin mon fils et *Collet* son ami, qui étaient à la chasse vers Ferney; il leur propose d'être de la partie, ils vont ensemble à Magny chez cette dame.

Le curé *Ancian* avait mis un espion, nommé *Dubi*, à la porte de la maison. *Dubi* court l'avertir, à neuf heures trois quarts, que les conviés sont à table, et qu'ils parlent de lui. Le curé donnait à souper à trois curés ses voisins, l'un de Ferney, l'autre de Matignin, et le troisième de Prevezin. Le sieur *Ancian* les quitte sur le champ sans dire mot, prend avec lui plusieurs paysans, va jusque dans un cabaret où le nommé *Brochu* et autres l'attendaient, les arme lui-même de ces bâtons et massues avec lesquels on assomme des bœufs; il place deux de ses complices à la porte de la maison de la veuve *Burdet*, et entre, avec quatre ou cinq autres, dans



Digitized by Google

1761. la cuisine où les conviés achevaient de manger. C'est donc ainsi, Madame, lui dit-il, que vous vous plaisez à déchirer ma réputation; alors trouvant sous sa main un chien de chasse de mon fils, il l'assomma d'un coup de bâton. Mon fils qui s'était retiré, par déférence pour le caractère de ce prêtre, dans la chambre voisine, accourt, demande raison de cette violence; le curé lui répond par un soufflet : les gens apostés par lui tombent en ce moment par derrière sur mon fils et sur le sieur *Collet*, leur déchargent des coups de bâton sur la tête, et les étendent aux pieds du curé.

Le sieur *Guyot*, qui était dans la chambre voisine, en sort au bruit et aux cris de la veuve *Burdet*; il voit ses deux amis tout sanglans sur le carreau, et tire son couteau de chasse : deux complices du curé prennent leur temps, le frappent sur la tête, et l'étourdissent.

Le curé lui-même, armé d'un bâton, frappe à droite et à gauche sur mon fils, sur *Guyot* et sur *Collet*, que ses complices avaient mis hors d'état de se défendre; il ordonne à ses gens de marcher sur le ventre de mon fils, ils le foulent long-temps aux pieds : *Guyot* s'évanouit du coup qu'il avait reçu sur la tête; ayant repris ses esprits, il s'écrie : Faut-il que je meure sans confession! Meurs comme un chien, lui répond le curé, meurs comme les huguenots.

Dans ce tumulte horrible, la veuve *Burdet* se jette aux genoux du curé; ce prêtre la repousse, lui donne un soufflet, la jette par terre, la pousse à

Digitized by Google

coups de pieds sous le lit, tandis que ses complices donnent des coups de bâton à cette dame. 1761.

J'omets, Monsieur, toutes les autres circonstances étrangères à ma douleur, et qui peuvent aggraver le crime sans me consoler.

Je vous prie d'interroger la dame *Burdet*, les sieurs *Guyot* et *Collet*, les chirurgiens qui les ont pansés, les sœurs grises de Sacconney, le chirurgien d'Ornex, les voisins, les seigneurs de paroisse du pays, les curés que le sieur *Ancian* quitta à dix heures du soir pour aller exécuter son assassinat prémédité.

C'est à l'évêque à savoir ce qu'il doit faire, quand il apprendra que ce prêtre eut l'audace le lendemain de célébrer la messe, et de tenir son Dieu entre ses mains meurtrières. C'est à vous, Monsieur, à vous informer comment on a laissé en place un homme ci-devant convaincu d'avoir donné des soufflets dans son église à deux de ses paroissiens (*), et qui, en dernier lieu, ayant ruiné les communiers de Ferney par des procès, a traîné en prison à Gex deux de ces infortunés. Mon devoir est seulement de vous instruire du nom des complices parvenus à ma connaissance; *Pierre Dubi*, demeurant à Magny; *Jean Gard*, propre domestique du curé; *François Tillet*, granger du sieur *Bellami*, *Benoît Brochu*, du village d'Ornex; vous saurez aisément qui sont les autres.

(*) Entre autres au sieur *Vaillet*, aujourd'hui secrétaire du maire, et subdélégué de Gex, syndic de la province.

Digitized by Google

1761. J'apprends que le curé *Ancian*, étant informé de ma juste plainte, ose en faire une de son côté; qu'il joint à son crime cette artificieuse insolence: mais je requiers que le curé de Ferney soit interrogé, et qu'on sache de lui, si le curé *Ancian* ne lui a pas avoué l'horreur de son délit; s'il ne lui a pas dit qu'il voudrait avoir donné deux mille livres pour étouffer cette malheureuse action. Enfin, Monsieur, j'implore la justice divine et humaine, et j'arrose de mes pleurs ma requête.

J'ajoute encore un mot. Toute la province sait que monsieur le substitut de monsieur le procureur général au bailliage de Gex, ayant épousé la sœur du feu curé de Moëns, qui résigna sa cure au présent curé *Ancian*, a toujours accordé sa bienveillance audit *Ancian*; mais c'est une raison de plus pour espérer la justice qu'on demande: l'équité impartiale l'emporte sur toutes les considérations.

*A Saconnay, le 3 de janvier 1761.*

AMBROISE DECROZE.

VACHAT, procureur.

## *Addition.*

Le 10 de janvier, j'apprends que le juge a décrété de prise de corps tous les complices du curé *Ancian*. Ils ont pris la fuite; ils vont probablement changer de religion hors du royaume. A l'égard du

Digitized by Google

curé, il n'eſt décrété que d'ajournement perſonnel. Cependant le bruit public de la province eſt qu'il a ſigné, le 28 de décembre, un billet à ſes complices, par lequel il promettait les mettre à l'abri de toute recherche et de tout dommage. La veuve *Burdet* a dit à vingt perſonnes, et a dû dépoſer que le curé était venu boire chez elle la veille de l'aſſaſſinat, à dix heures du ſoir; qu'il lui avait dit, en s'en allant en colère : Adieu, la paille eſt trop près du feu. Si jamais il y eut un aſſaſſinat prémédité, c'eſt ſans doute celui-ci. Cependant les complices ſont décrétés, et celui qui les a corrompus, qui les a armés, qui les a conduits, qui a frappé avec eux, n'eſt qu'ajourné, parce qu'il eſt prêtre, et qu'il a des protecteurs. Cependant, mon fils, aſſaſſiné le 28 de décembre, eſt à l'agonie le 10 de janvier. 1761.

## LETTRE CLIII.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 8 de juin.

MONSIEUR,

VOTRE très-aimable M. de *Soltikof* vient de me regaler d'un gros paquet dont vôtre Excellence m'honore. Il contient les eſtampes d'un grand-homme, quelques lettres de lui, et une de vous, Monſieur, qui m'eſt auſſi

précieuse, pour le moins, que tout le reste.
1761. Mon premier devoir est de vous faire mes remercîmens, et de vous assurer que je me conformerai à toutes vos intentions. Je bâtis pour vous la maison dont vous m'avez fourni les matériaux; il est juste que vous y soyez logé à votre aise.

Je crois avoir déjà rempli une partie de vos vues, en déclarant que je ne prétendais pas faire l'histoire secrète de *Pierre le grand*, et en trompant ainsi la malignité de ceux qui haïssent sa gloire et celle de votre empire. Je sais bien que, dans les commencemens, je ne pouvais pas faire taire l'envie; mais, si l'ouvrage est écrit de manière à intéresser les lecteurs, le livre reste, et les critiques s'évanouissent. C'est ce qui est arrivé à l'Histoire de *Charles XII*, long-temps combattue, et enfin reconnue pour véritable. Le certificat du roi *Staniſlas* ne porte que sur les faits militaires et politiques; ce certificat est déjà une grande présomption en faveur de la vérité avec laquelle j'écris l'histoire de votre législateur; et des preuves plus fortes se tireront des mémoires que votre Excellence daignera me communiquer. Je n'ai pris, dans les mémoires de M. de *Bassewitz*, et dans ceux que je me suis procurés, que ce qui peut contribuer à la gloire de votre patrie, et à celle de *Pierre I*; j'abandonne le reste à la malignité

Digitized by Google

de vos ennemis et des miens. M. le duc de *Choiseul* et tous nos meilleurs juges ont trouvé que j'ai fait voir assez heureusement, dans ma préface, qu'il ne faut écrire que ce qui est digne de la postérité, et qu'il faut laisser les petits détails aux petits faiseurs d'anecdotes. Ce sera à vous, Monsieur, à me prescrire l'usage que je devrai faire des particularités que les mémoires manuscrits de M. de *Bassewitz* m'ont fournies. Encore une fois, je ne suis que votre secrétaire. Il est bien vrai que vous avez choisi un secrétaire trop vieux et trop malade; mais il vous consacre avec joie le peu de temps qui lui reste à vivre. J'admirais *Pierre I* en bien des choses, et vous me l'avez fait aimer. Le bien que vous faites aux lettres dans votre patrie me la rend chère. Quelqu'un a fait le Russe à Paris; je me regarde comme un français en Russie. Disposez d'un homme qui sera, tant qu'il respirera, avec l'attachement le plus vrai, et les sentimens les plus remplis de respect et d'estime, &c. 1761.

1761.

## LETTRE CLIV.

### A M. ARNOULT, *à Dijon.*

Le 9 de juin.

J'AI fait usage sur le champ, Monsieur, de vos bons avis et de votre modèle de sommation auprès du pauvre promoteur savoyard, et du malin procureur du roi de la caverne de Gex. Je n'ai pu parler de ma nef qui, n'étant point encore abattue quand je vous envoyai mes paperasses, rendait mon église très-idoine à dire et entendre messe: car, selon *Ducasse* et selon le *Droit ecclésiastique*, on peut dire messe quand la majeure partie de l'église n'est point entamée. Mais, ayant depuis fait jeter la nef par terre avec partie du chœur, et ayant rebâti à mesure, il n'y avait plus moyen de se plaindre qu'on allât célébrer ailleurs. Je ne prétends point toucher à l'encensoir; mais, quand j'aurai achevé mon église, ce sera à l'évêque d'Anneci à voir s'il la veut rebénir ou non, et m'excommunier comme je le mérite pour m'être ruiné à faire des pilastres d'une pierre aussi chère et aussi belle que le marbre. Je suis le martyr de mon zèle et de ma piété: une bonne ame trouve ses consolations dans sa conscience.

Digitized by Google

En qualité de poſſeſſeur de terres et de bâtiſſeur d'égliſes, j'ai des procès ſacrés et profanes ; les prêtres et les huguenots ſont conjurés contre moi. Un *Mallet* vous a conſulté, Monſieur, pour avoir un chemin à travers mes jardins ; je vous ſupplie de ne point aider ce mécréant contre moi, et d'être l'avocat des fidelles. Je me fais votre client, et je crois que je vais finir ma vie comme M. *Chicaneau* ; à cela près que je voudrais me loger auprès de mon avocat, comme il ſe logeait près de ſon juge, et que je n'en peux venir à bout, étant obligé de faire ici mon métier de maçon et de laboureur, qui va devant celui de plaideur. 1761.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE CLV.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 11 de juin.

MONSIEUR,

Vous vous êtes impoſé vous même le fardeau de l'importunité que mes lettres, peut-être trop fréquentes, doivent vous faire éprouver ; voilà ce que c'eſt que de m'avoir inſpiré de la paſſion pour *Pierre le grand* et pour vous : les paſſions ſont un peu babillardes.

1761. Votre Excellence a dû recevoir plusieurs cahiers qui ne sont que de très-faibles esquisses ; j'attendrai que vous fassiez mettre en marge quelques mots qui me serviront à faire un vrai tableau ; ils ont été écrits à la hâte. Vous distinguerez aisément les fautes du copiste et celles de l'auteur, et tout sera ensuite exactement rectifié : j'ai voulu seulement pressentir votre goût.

Dès que j'ai pu avoir un moment de loisir, j'ai lu les remarques sur le premier tome, envoyées par duplicata, desquelles je n'ai reçu qu'un seul exemplaire, l'autre ayant été perdu, apparemment avec les autres papiers confiés à M. *Pouschkin*.

Je vous prierai en général, vous, Monsieur, et ceux qui ont fait ces remarques, de vouloir bien considérer que votre secrétaire des Délices écrit pour les peuples du Midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du Nord. J'ai déjà eu l'honneur de remarquer avec vous, qu'il n'y eut jamais de roi de Perse appelé *Darius*, ni de roi des Indes appelé *Porus* : que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde et le Gange ne furent jamais nommés ainsi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grécisé.

*Graïis dedit ore rotundo musa loqui.*

*Pierre*

Digitized by Google

*Pierre le grand* ne s'appelle point *Pierre* chez vous ; permettez cependant que l'on continue à l'appeler *Pierre* ; à nommer Moſcow, Moſcou ; et la Moskowa, la Moska, &c. 1761.

J'ai dit que les caravannes pourraient, en prenant un détour par la Tartarie indépendante, rencontrer à peine une montagne, de Pétersbourg à Pékin, et cela eſt très-vrai ; en paſſant par les terres des Eluths, par les déſerts des Kalmouks-Kothos et par le pays des Tartares de Kokonor, il y a des montagnes à droite et à gauche ; mais on pourrait certainement aller à la Chine ſans en franchir preſque aucune ; de même qu'on pourrait aller par terre, et très-aiſément, de Pétersbourg au fond de la France, preſque toujours par des plaines. C'eſt une obſervation phyſique aſſez importante, et qui ſert de réponſe au ſyſtême, auſſi faux que célèbre, que le courant des mers a produit les montagnes qui couvrent la terre. Ayez la bonté de remarquer, Monſieur, que je ne dis pas qu'on ne trouve point de montagnes de Pétersbourg à la Chine, mais je dis qu'on pourrait les éviter en prenant des détours.

Je ne conçois pas comment on peut me dire, *qu'on ne connaît point la Ruſſie noire.* Qu'on ouvre ſeulement le *Dictionnaire de la Martinière*, au mot *Ruſſie*, et preſque tous les

géographes, on trouvera ces mots : *Ruſſie noire, entre la Volhinie et la Podolie, &c.*

1761.

Je ſuis encore très-étonné qu'on me diſe que la ville, que vous appelez Kiow ou Kioff, ne s'appelait point autrefois Kiovie. *La Martinière* eſt de mon avis : et, ſi on a détruit les inſcriptions grecques, cela n'empêche pas qu'elles n'aient exiſté.

J'ignore ſi celui qui tranſcrivit les mémoires, à moi envoyés par vous, Monſieur, eſt un allemand : il écrit *Jwan Waſſiliewitſch*, et moi j'écris *Ivan Baſilovitz ;* cela donne lieu à quelques mépriſes dans les remarques.

Il y en a une bien étrange à propos du quartier de Moſcou, appelé la ville chinoiſe. L'obſervateur dit *que ce quartier portait ce nom avant qu'on eût la moindre connaiſſance des Chinois et de leurs marchandiſes.* J'en appelle à votre Excellence : comment peut-on appeler quelque choſe *chinois*, ſans ſavoir que la Chine exiſte ? dirait-on la valeur ruſſe, s'il n'y avait pas une Ruſſie ?

Eſt-il poſſible qu'on ait pu faire de telles obſervations ? Je ſerais bien heureux, Monſieur, ſi vos importantes occupations vous avaient permis de jeter les yeux ſur ces manuſcrits que vous daignez me faire parvenir. L'écrivain prodigue les *ſ*, *c*, *k*, *h*, allemands. La rivière que nous appelons Veroniſe,

Digitized by Google

nom très-doux à prononcer, eſt appelée, dans les mémoires, *Woroneſtch*; et dans les obſervations, on me dit que vous prononcez Voronège : comment voulez-vous que je me reconnaiſſe au milieu de toutes ces contrariétés ? J'écris en français ; ne dois-je pas me conformer à la douceur de la prononciation françaiſe ? 1761.

Pourquoi, lorſqu'en ſuivant exactement vos mémoires, ayant diſtingué les ſerfs des évêques, et les ſerfs des couvens, et ayant mis pour les ſerfs des couvens le nombre de 721500, ne daigne-t-on pas s'apercevoir qu'on a oublié un zéro en répétant ce nombre à la page 59, et que cette erreur vient uniquement du libraire qui a mal mis le chiffre en toutes lettres ?

Pourquoi s'obſtine-t-on à renouveler la fable honteuſe et barbare du czar *Jvan-Baſilovitz*, qui voulut faire, dit-on, clouer le chapeau d'un prétendu ambaſſadeur d'Angleterre, nommé *Bèze*, ſur la tête de ce pauvre ambaſſadeur ? par quelle rage ce czar voulait-il que les ambaſſadeurs orientaux lui parlaſſent nu-tête ? l'obſervateur ignore-t-il que, dans tout l'Orient, c'eſt un manque de reſpect que de ſe découvrir la tête ? Interrogez, Monſieur, le miniſtre d'Angleterre, et il vous certifiera



Digitized by Google

1761. qu'il n'y a jamais eu de *Bèze*, ambaſſadeur; le premier ambaſſadeur fut M. de *Carliſle*.

Pourquoi me dit-on qu'au ſixième ſiècle on écrivait à Kiovie ſur du papier, lequel n'a été inventé qu'au douzième ſiècle ?

L'obſervation la plus juſte que j'aye trouvée eſt celle qui concerne le patriarche *Photius*. Il eſt certain que *Photius* était mort long-temps avant la princeſſe *Otha* ; on devait écrire *Polyeucte* au lieu de *Photius* : *Polyeucte* était patriarche de Conſtantinople, au temps de la princeſſe *Otha*. C'eſt une erreur de copiſte, que j'aurais dû corriger en reliſant les feuilles imprimées ; je ſuis coupable de cette inadvertance, que tout homme qui ſera de bonne foi rectifiera aiſément.

Eſt-il poſſible, Monſieur, qu'on me diſe, dans les obſervations, que le patriarcat de Conſtantinople était le plus ancien ? c'était celui d'Alexandrie ; et il y avait eu vingt évêques de Jéruſalem avant qu'il y en eût un à Byſance.

Il importe bien vraiment qu'un médecin hollandais ſe nomme *Vangad* ou *Vangardi* ; vos mémoires, Monſieur, l'appellent *Vangad*, et votre obſervateur me reproche de n'avoir pas bien appelé le nom de ce grand perſonnage. Il ſemble qu'on ait cherché à me mortifier, à me dégoûter, et à trouver, dans

Digitized by Google

l'ouvrage fait sous vos auspices, des fautes qui n'y sont pas. 1761.

J'ai reçu aussi, Monsieur, un mémoire intitulé : *Abrégé des recherches de l'antiquité des Russes, tiré de l'histoire étendue à laquelle on travaille.*

On commence par dire, dans cet étrange mémoire, *que l'antiquité des Slaves s'étend jusqu'à la guerre de Troye, et que leur roi Polimène alla avec Anténor au bout de la mer Adriatique, &c.* C'est ainsi que nous écrivions l'histoire, il y a mille ans ; c'est ainsi qu'on nous faisait descendre de *Francus* par *Hector ;* et c'est apparemment pour cela qu'on veut s'élever contre ma préface, dans laquelle je remarque ce qu'on doit penser de ces misérables fables. Vous avez, Monsieur, trop de goût, trop d'esprit, trop de lumières pour souffrir qu'on étale un tel ridicule dans un siècle aussi éclairé.

Je soupçonne le même allemand d'être l'auteur de ce mémoire, car je vois *Jvanovitz ; Basilovitz*, orthographiés ainsi, *Wanovistch ; Wacilievistch.* Je souhaite à cet homme plus d'esprit et moins de consonnes.

Croyez-moi, Monsieur, tenez-vous-en à *Pierre le grand ;* je vous abandonne nos *Chilpéric, Childéric, Sigebert, Caribert*, et je m'en tiens à *Louis XIV.*

1761. Si votre Excellence penſe comme moi, je la ſupplie de m'en inſtruire. J'attends l'honneur de votre réponſe, avec le zèle et l'envie de vous plaire que vous me connaiſſez; et je croirai toujours avoir très-bien employé mon temps, ſi je vous ai convaincu des ſentimens pleins de vénération et d'attachement avec leſquels je ſerai toute ma vie,

Monſieur,

de votre Excellence, &c.

## LETTRE CLVI.

### A MADAME DE FONTAINE.

Le 11 de juin.

ON fait une tragédie, ma chère nièce, en trois ſemaines, il n'y a rien de plus aiſé; mais, en trois ſemaines, on ne l'achève pas. Je me ſuis remis vîte au czar *Pierre*, afin de perdre de vue la pièce, et de la revoir dans quelque temps avec des yeux rafraîchis et un eſprit déſintéreſſé; c'eſt alors que je ſerai un cenſeur très-ſévère. En attendant, je vous exhorte à vous faire raiſon des *Bernard*. Si, pendant que vous avez la main à la pâte, vous pouviez tirer auſſi quelque choſe de la banqueroute de ce faquin de *Samuel*, fils de *Samuel*, maître

Digitized by Google

des requêtes, surintendant de la maison de la reine, et banqueroutier frauduleux, ce serait une bonne affaire pour la famille. Il faudra charger d'*Ornoi* de cette affaire, quand il aura fait son droit, et qu'il aura emporté vigoureusement ses licences : il prendra des conseils de son oncle l'abbé, et il n'est pas douteux qu'alors il ne triomphe. Pour moi, je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers, contre les commissions éternelles de ces belles affaires, et contre le receveur des consignations, qui mange tout l'argent. 1761.

Etes-vous à Paris ? êtes-vous à Ornoi? Pour moi, la tête me fend, ma cervelle bout du czar *Pierre* et des tragédies, de trois terres que je gouverne bien ou mal, de deux maisons que je bâtis, et des vers de *Luc* auxquels il faut répondre. Je ne sais ce que c'est que ce Sermon des cinquante, dont vous me parlez ; c'est apparemment le sermon de quelque jésuite qui n'aura eu que cinquante auditeurs ; c'est encore beaucoup : les pauvres diables me paraissent actuellement bien grêlés. Mais si c'était quelque sottise anti-chrétienne, et que quelque fripon osât me l'imputer, je demanderai justice au pape, tout net. Je n'entends point raillerie sur cet article ; je me suis déclaré hardiment contre *Calvin*, aux Délices ; et je ne souffrirai jamais que la pureté de ma foi soit attaquée.

Digitized by Google

1761. Je crois notre ami d'*Argental* un peu empêtré de son ambassade. Il ne m'écrit point, et je suis persuadé que je recevrai un volume de lui sur la Chevalerie. J'ai bien peur que ses négociations parmesanes ne fassent un peu languir des traités qu'il avait entamés pour moi avec M. le comte de *la Marche*, notre seigneur suzerain.

Mes correspondances dans le Nord vont toujours leur train. Je suis plus content que jamais de la cour de Pétersbourg. Il nous est venu ici un petit russe très-aimable, proche parent d'une impératrice, et qui pour cela n'en est pas plus grand seigneur. Je vous écris à bâtons rompus, comme vous voyez, ma chère nièce; c'est que je n'ai pas dormi, et que je n'en peux plus.

Ayez grand soin de votre santé, et dites-m'en, s'il vous plaît, des nouvelles. Je vous embrasse tendrement, vous, votre famille et vos amis. Adieu, ma chère enfant; je vous recommande *Thiriot* à qui vous devez quarante écus, en vertu des pactes de famille.

LETTRE

## LETTRE CLVII. 1761.

### A M, ARNOULT, *à Dijon.*

A Ferney, le 15 de juin.

J'EUS l'honneur, Monsieur, de vous mander, il y a quelques jours, que j'avais fait ce que vous m'aviez prescrit pour arrêter le cours des procédures odieuses et téméraires qu'on fesait au sujet de l'église que je fais bâtir à DIEU. J'ai découvert depuis qu'il y a une ordonnance du roi, de 1627, qui défend, à l'article XIV, à tout curé d'être promoteur ou official.

Or, Monsieur, l'official et le promoteur qui ont fait les procédures ridicules dont je me plains, sont tous deux curés dans le pays. Je crois être en droit d'exiger qu'ils soient condamnés solidairement à me rembourser tous les dommages, &c., qu'ils m'ont causés en effarouchant et dispersant tous mes ouvriers par leur descente illégale, &c.

La justice séculière a discontinué ses procédures absurdes, mais la prétendue justice cléricale a continué les siennes, *et non missura cutem, nisi plena cruoris hirudo.* Elle a encore interrogé mes vassaux séculiers et mes ouvriers, malgré la signification que j'ai faite suivant



Digitized by Google

1761. votre délibéré. Ces démarches illégales et insolentes autant qu'insolites, rebutent ceux qui travaillent pour moi.

Votre nouveau client vous importunera souvent, Monsieur. Le sieur *Decroze* est aussi le vôtre dans son affaire contre le curé *Ancian*, au sujet de l'assassinat de son fils. Il est certain que ce malheureux a été amoureux de la dame *Burdet*, bourgeoise de Magny, et de très-bonne famille, qu'il n'a jamais appelée que *la prostituée*. Il est prouvé d'ailleurs que cet abominable prêtre a passé sa vie à donner et à recevoir des coups de bâton. Vous avez les pièces entre les mains : je vous demande en grâce de presser cette affaire ; j'aurai très-soin que vous ne perdiez pas vos peines. Vous me paraissez l'ennemi des usurpations et des violences ecclésiastiques ; vous signalerez également votre équité, votre savoir et votre éloquence.

Je vous soumets cette pancarte ; vous y verrez, Monsieur, que l'on me poursuit avec l'ingratitude la plus furieuse, tandis que je me ruine à faire du bien. Il me paraît que c'est-là le cas d'un appel comme d'abus. La loi qui défend aux curés d'exercer le ministère d'official et de promoteur, doit exister ; car il n'est pas naturel que le juge des curés soit curé lui-même ; cette loi ne serait pas rapportée dans

Digitized by Google

un livre qui ſert de code aux prêtres, ſi elle n'avait pas été portée, et ſi elle n'était pas en vigueur. Elle eſt fondée ſur les mêmes raiſons qui ne ſouffrent pas qu'un official et un promoteur ſoient pénitenciers. 1761.

De tout mon cœur, Monſieur, et ſans compliment votre, &c.

## LETTRE CLVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

Divins anges, ne m'avez-vous pas pris pour un hableur qui vous feſait un portrait exagéré de ſes fardeaux et tribulations ? Je ne vous en ai pas dit la moitié ; voici le comble. J'abandonne ma tragédie ; le cinquième acte ne pouvait être déchirant ; et, ſans grand cinquième acte, point de ſalut. J'ai tourné et retourné le tout dans ma chétive tête ; froid cinquième acte, vous dis-je. Vous me direz que ce ſont mes procès qui m'appauvriſſent l'imagination ; au contraire, ils me mettent en colère, et cela excite : mais mon cinquième acte n'en eſt pas moins inſipide. Je ne ſais plus comment m'y prendre pour trouver des ſujets nouveaux : j'ai été en Amérique et à la



Digitized by Google

Chine ; il ne me reste que d'aller dans la lune.
1761. J'en suis malade ; me voilà comme une femme qui a fait une fausse couche. Est-il vrai qu'on a représenté Athalie avec magnificence, et que le public s'est enfin aperçu que *Joad* avait tort, et qu'*Athalie* avait raison ?

Protégez-vous la petite *Durancy* ? protégez-vous *Crispin-Hurtaud* ? mais est-il bien vrai qu'on ne prendra point Belle-île ? N'allez pas me laisser là, s'il vous plaît, si je ne trouve pas un beau sujet ; il ne faut pas chasser un vieux serviteur, parce qu'il n'est plus bon à rien ; il faut le plaindre et l'encourager.

Avez-vous les Trois sultanes ? on dit que cela est charmant ; point d'intrigue, mais beaucoup d'esprit et de gaieté.

Enfin, mes chers anges, vous avez donc fait grâce au Droit du seigneur ; vous avez comblé de joie madame *Denis* : elle était folle de cette bagatelle. Je ne sais si *Thiriot* sera bien adroit, ni comment il s'y prend.

Mille tendres respects.

Digitized by Google

## LETTRE CLIX. 1761.

### A M. L'ABBÉ AUBERT,

*Qui lui avait adreſſé la ſeconde édition de ſes Fables.*

Au château de Ferney, le 15 de juin.

Vous vous êtes mis, Monſieur, à côté de *la Fontaine*, et je ne ſais s'il a jamais écrit une meilleure lettre en vers, que celle dont vous m'honorez. Tous les lecteurs vous ſauront gré de vos fables, et j'ai par-deſſus eux une obligation perſonnelle envers vous. Je dois joindre la reconnaiſſance à l'eſtime; et je vous aſſure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troiſième dont je devrais m'acquitter, ce ſerait de répondre en vers à vos vers charmans; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je ſuis vieux et malade. Mon malheur veut encore que je ſois ſurchargé d'occupations qui ſont bien oppoſées aux charmes de la poëſie. Je peux encore ſentir tout ce que vous valez; mais je ne peux vous payer en même monnaie. Faites-moi donc grâce, en me rendant la juſtice d'être bien perſuadé que perſonne ne vous en rend plus que moi. J'ai



Digitized by Google

honte de vous témoigner si faiblement, Mon-
1761. sieur, les sentimens véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre, &c.

## LETTRE CLX.

### A M. DAMILAVILLE.

15 de juin.

Il ne faut pas rire; rien n'est plus certain que c'est un homme de l'académie de Dijon qui a fait cette drôlerie. Il est fort connu de madame *Denis*; et cette madame *Denis*, quoique fort douce, mangerait les yeux de quiconque voudrait supprimer la tirade des romans, surtout dans un second acte.

J'ai trouvé, moi qui suis très-pudibond, que les jeunes demoiselles que leurs prudentes mères mènent à la comédie, pourraient rougir d'entendre un bailli qui interroge *Colette*, et qui lui demande si elle est grosse. Je prierai mon dijonnais d'adoucir l'interrogatoire.

Je remercie infiniment M. *Diderot* de m'envoyer un bailli qui, sans doute, vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit avocat, ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon; et

Digitized by Google

ce cas, je l'adresserais à mon conseiller qui me doit au moins le service de protéger mon bailli. Surement un homme envoyé par M. *Diderot* est un philosophe et un homme aimable. Il pourrait aisément être juge de sept ou huit terres dans le pays, ce qui serait un petit établissement. 1761.

Je ne sais pas trop comment frère *Thiriot* s'ajuste avec les excommuniés du sieur *le Dain* : frère *Thiriot* ne doit pas paraître : je m'en rapporte à lui, il est sage.

J'ai mis mes prêtres à la raison; évêque, official, promoteur, jésuite; je les ai tous battus; et je bâtis mon église comme je le veux, et non comme ils le voulaient. Quand j'aurai mon bailli philosophe, je les rangerai tous. Je suis bienfaiteur de l'Eglise, je veux m'en faire craindre et aimer.

Je lève les mains au ciel pour le salut des frères.

J'ai eu aujourd'hui à dîner un M. *Poinsinet* revenant d'Italie. *Fratres*, qui est ce monsieur *Poinsinet* ? il m'a récité d'assez passables vers. *Valete*, *fratres*. Frère *Thiriot* a-t-il le diable au corps de vouloir qu'on imprime la conversation du cher *Grizel* ?

Je plains ce pauvre *Térée* ; il est triste que *Philomèle* soit mal reçue au mois de mai. On disait que ce M. *le Mière* était un bon ennemi



Digitized by Google

—— de l'*inf*. . . ; courage, qu'il ne se rebute pas;
1761. et confusion aux fanatiques, ennemis de la raison et de l'État.

## LETTRE CLXI.

### A M. L'ABBÉ DELILLE.

A Ferney, 19 de juin.

On est bien loin, Monsieur, d'être inconnu, comme vous le dites, quand on a fait d'aussi beaux vers que vous, et surtout quand on y répand d'aussi nobles vérités et des sentimens si vertueux. Vous pensez en excellent citoyen, et vous vous exprimez en grand poëte. Je m'intéresse d'autant plus à la gloire que vous assurez à M. *Laurent*, que je m'avise de l'imiter en petit dans une de ses opérations. Je dessèche actuellement des marais; mais j'avoue que je ne fais point de bras. Cependant vous avez daigné parler de moi dans votre belle épître à cet étonnant artiste. J'avais déjà lu votre ouvrage qui a concouru pour le prix de l'académie : je ne savais pas que je dusse joindre le sentiment de la reconnaissance à celui de l'estime que vous m'inspiriez. Je vous félicite, Monsieur, d'être en relation avec

Digitized by Google

M. *Duverney*. Il forme un séminaire de gens (*) dont quelques-uns demanderont probablement un jour à M. *Laurent* des bras et des jambes. La noblesse française aime fort à se les faire casser pour son maître. 1761.

Je fais aussi mon compliment à M. *Duverney* d'aimer un homme de votre mérite. Il en a trop pour ne pas distinguer le vôtre. Je me vante aussi, Monsieur, d'avoir celui de sentir tout ce que vous valez. Recevez mes remercîmens, non-seulement de ce que vous avez bien voulu m'envoyer vos ouvrages, mais de ce que vous en faites de si bons.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE CLXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de juin.

Mes divins anges, lisez mes remontrances avec attention et bénignité.

Considérez d'abord que le plan d'un cerveau n'a pas six pouces de large, et que j'ai pour cent toises, au moins, de tribulations et de travaux. Le loisir fut certainement le père des

(*) L'école militaire.

Digitized by Google

1761. Muſes ; les affaires en ſont les ennemis, et l'embarras les tue. On peut bien, à la vérité, faire une tragédie, une comédie, ou deux ou trois chants d'un poëme, dans une ſemaine d'hiver ; mais vous m'avouerez que cela eſt impoſſible dans le temps de la fenaiſon et des moiſſons, des défrichemens et des deſſéchemens ; et quand, à ces travaux de campagne, il ſe joint des procès, le tripot de *Thémis* l'emporte ſur celui de *Melpomène*. Je vous ai caché une partie de mes douleurs ; mais enfin, il faut que vous ſachiez que j'ai la guerre contre le clergé. Je bâtis une égliſe aſſez jolie, dont le frontiſpice eſt d'une pierre auſſi chère que le marbre ; je fonde une école ; et, pour prix de mes bienfaits, un curé d'un village voiſin, qui ſe dit promoteur, et un autre curé qui ſe dit official, m'ont intenté un procès criminel pour un pied et demi de cimetière, et pour deux côtelettes de mouton, qu'on a priſes pour des os de mort déterrés.

On m'a voulu excommunier pour avoir voulu déranger une croix de bois, et pour avoir abattu inſolemment une partie d'une grange qu'on appelait paroiſſe.

Comme j'aime paſſionnément à être le maître, j'ai jeté par terre toute l'égliſe, pour répondre aux plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les cloches, l'autel, les con-

Digitized by Google

feſſionnaux, les fonts baptiſmaux; j'ai envoyé mes paroiſſiens entendre la meſſe à une lieue. 1761.

Le lieutenant criminel, le procureur du roi ſont venus inſtrumenter; j'ai envoyé promener tout le monde, je leur ai ſignifié qu'ils étaient des ânes, comme de fait ils le ſont. J'avais pris mes meſures de façon que monſieur le procureur général du parlement de Dijon leur a confirmé cette vérité. Je ſuis à préſent ſur le point d'avoir l'honneur d'appeler comme d'abus, et ce ne ſera pas maître *le Dain* qui ſera mon avocat. Je crois que je ferai mourir de douleur mon évêque, s'il ne meurt pas auparavant de gras fondu.

Vous noterez, s'il vous plaît, qu'en même temps je m'adreſſe au pape en droiture. Ma deſtinée eſt de bafouer Rome, et de la faire ſervir à mes petites volontés. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. Je fais donc une belle requête au ſaint-père; je demande des reliques pour mon égliſe, un domaine abſolu ſur mon cimetière, une indulgence *in articulo mortis*, et, pendant ma vie, une belle bulle pour moi tout ſeul, portant permiſſion de cultiver la terre les jours de fête, ſans être damné. Mon évêque eſt un ſot qui n'a pas voulu donner au malheureux petit pays de Gex la permiſſion que je demande; et cette abominable coutume de s'enivrer en l'honneur des ſaints, au lieu

Digitized by Google

de labourer, subsiste encore dans bien des
1761. diocèses. Le roi devrait, je ne dis pas permettre les travaux champêtres ces jours-là, mais les ordonner. C'est un reste de notre ancienne barbarie de laisser cette grande partie de l'économie de l'État entre les mains des prêtres.

M. de *Courteille* vient de faire une belle action en fesant rendre un arrêt du conseil pour les desséchemens des marais. Il devrait bien en rendre un qui ordonnât aux sujets du roi de faire croître du blé le jour de *Saint-Simon* et de *Saint-Jude*, tout comme un autre jour. Nous sommes la fable et la risée des nations étrangères, sur terre et sur mer; les paysans du canton de Berne, mes voisins, se moquent de moi qui ne puis labourer mon champ que trois fois, tandis qu'ils labourent quatre fois le leur. Je rougis de m'adresser à un évêque de Rome, et non pas à un ministre de France, pour faire le bien de l'État.

Si ma supplique au pape, et ma lettre au cardinal *Passionei* sont prêtes au départ de la poste, je les mettrai sous les ailes de mes anges qui auraient la bonté de faire passer mon paquet à M. le duc de *Choiseul*; car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuye. Cette négociation sera plus aisée à terminer honorablement que celle de la paix.

Je passe du tripot de l'Eglise à celui de la

comédie. Je croyais que frère *Damilaville* et frère *Thiriot* s'étaient adressés à mes anges pour cette pièce qu'on prétend être d'après *Jodèle*, et qui est certainement d'un académicien de Dijon. Ils ont été si discrets qu'ils n'ont pas, jusqu'à présent, osé vous en parler ; il faudra pourtant qu'ils s'adressent à vous, et que vous les protégiez très-discrétement, sous main, *sans vous cacher visiblement*. 1761.

Je ne saurais finir de dicter cette longue lettre sans vous dire à quel point je suis révolté de l'insolence absurde et avilissante avec laquelle on affecte encore de ne pas distinguer le théâtre de la foire du théâtre de *Corneille*, et *Gilles* de *Baron* ; cela jette un opprobre odieux sur le seul art qui puisse mettre la France au-dessus des autres nations, sur un art que j'ai cultivé toute ma vie aux dépens de ma fortune et de mon avancement. Cela doit redoubler l'horreur de tout honnête homme pour la superstition et la pédanterie. J'aimerais mieux voir les Français imbécilles et barbares, comme ils l'ont été douze cents ans, que de les voir à demi-éclairés. Mon aversion pour Paris est un peu fondée sur ce dégoût. Je me souviens avec horreur qu'il n'y a pas une de mes tragédies qui ne m'ait suscité les plus violens chagrins ; il fallait tout l'empire que vous avez sur moi pour me faire rentrer dans

Digitized by Google

1761. cette détestable carrière. Je n'ai jamais mis mon nom à rien, parce que mettre son nom à la tête d'un ouvrage, est ridicule ; et on s'obstine à mettre mon nom à tout ; c'est encore une de mes peines.

J'ajouterai que je hais si furieusement maître *Omer*, que je ne veux pas me trouver dans la même ville où ce crapaud noir coasse. Voilà mon cœur ouvert à mes anges ; il est peut-être un peu rongé de quelques gouttes de fiel, mais vos bontés y versent mille douceurs.

Encore un mot ; cela ne finira pas sitôt. Permettez que je vous adresse ma réponse à une lettre de M. le duc de *Nivernois*. L'embarras d'avoir les noms des souscripteurs pour les œuvres de l'excommunié et infame *Pierre Corneille*, ne sera pas une de nos moindres difficultés. Il y en a à tout : ce monde-ci n'est qu'un fagot d'épines.

Vous n'aurez pas aujourd'hui ma lettre au pape, mes divins anges ; on ne peut pas tout faire.

Je vous conjure d'accabler de louanges M. de *Courteille*, pour la bonne action qu'il a faite de faire rendre un arrêt qui desséchera nos vilains marais.

Voilà une lettre qui doit terriblement vous ennuyer ; mais j'ai voulu vous dire tout.

Madame *Denis* et la pupille se joignent à moi.

Digitized by Google

## LETTRE CLXIII. 1761.

### AU MEME.

Aux Délices, 23 de juin.

O MES ANGES,

Le coup eſt violent, le trait eſt noir, l'embarras eſt grand.

*Zulime* ſoit ; la voilà baptiſée, la voilà africaine, elle a affaire à un eſpagnol : il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voici une petite lettre à *Nicodème Thiriot*, qu'il ne ſerait pas mal de faire courir. Allons donc ; je vais ſonger à cette *Zulime ;* la tête me bout. Serai-je toujours comme *Arlequin* qui voulait faire vingt-deux métiers à la fois ? patience.

Mille reſpects, je vous en conjure, à M. le comte de *Choiſeul ;* comment va ſa ſanté ?

Ayez la charité d'envoyer à M. le duc de *Choiſeul* le préſent paquet, après en avoir ri.

Qui eſt ambaſſadeur à Rome ? je n'en ſais rien. Quel qu'il ſoit, il faut qu'il faſſe mon affaire au plus vîte. M. le comte de *Choiſeul*, protégez-moi prodigieuſement ; je veux que *Rezzonico* m'accorde tout ce que je demande. Quand le ſeigneur, le curé et toute une paroiſſe préſentent une ſupplique au pape,

Digitized by Google

1761. et que cette paroisse est auprès de Genève, et que c'est à moi qu'elle appartient, le pape est un benêt s'il nous refuse.

J'espère bien que tous les *Choiseul* me permettront de mettre leur nom en gros caractères parmi les souscripteurs de *Corneille ;* je vais d'abord tâter le roi.

Mes anges, si vous avez deux ou trois ames à me prêter, envoyez-les-moi par la poste; car je n'ai pas assez de la mienne : toute chétive qu'elle est, elle vous adore.

Avez-vous reçu la cargaison de *Grizel?* Et les yeux?

## LETTRE CLXIV.

### A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

Le 25 de juin.

MON cher et respectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'académie et de la France. Il faut fixer la langue que vingt mille brochures corrompent; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du siècle de *Louis XIV;* et qu'on sache à Pétersbourg et en Ukraine, en quoi *Corneille* est grand, et en quoi il est défectueux. Vous encouragez cette entreprise qui ne réussira pas si vous ne

permettez

permettez que je vous consulte souvent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de *Corneille* dans ses descendans. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de *Milton*, aveugle, vieille et pauvre; en un quart d'heure elle fut riche. La petite-fille d'un homme très-supérieur à *Milton* n'est, à la vérité, ni vieille ni aveugle, elle a même de très-beaux yeux, et ce ne sera pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est à présent au-dessus de la pauvreté; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des œuvres de son aïeul? Les frères *Cramer* sont assez généreux pour lui céder le profit de cette édition qui ne sera faite que pour les souscripteurs. 1760.

Nous travaillons donc pour le nom de *Corneille*, pour l'académie, pour la France. C'est par-là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera si peu pour faire réussir cette entreprise! *Quarante francs*, chaque exemplaire, sont un objet si mince pour les premiers de la nation, qu'on sera probablement empressé à voir son nom dans la liste des protecteurs de *Cinna* et du sang de *Corneille*.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'académie, permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs. Je charge votre caractère aussi bienfesant qu'aimable, de nous donner

1761. la reine. Qu'elle ne considère pas que c'est un profane qui entreprend ce travail ; qu'elle considère la nation dont elle est reine.

Qui sont les noms de vos amis que je ferai imprimer? pour combien d'exemplaires souscriront nos académiciens de la cour? Comptez que les *Cramer* ne tireront que le nombre des exemplaires souscrits, et que ce livre restera un monument de la générosité des souscripteurs, qui ne sera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra, mais notre grande sera unique. Vous pouvez plus que personne; et il sera digne de celui qui a si bien fait connaître la France, de protéger le grand *Corneille*, quand il n'y a pas un seul acteur digne de jouer *Cinna*, et qu'il y a si peu de gens dignes de le lire.

Il me semble que j'ouvre une porte d'or pour sortir du labyrinthe des colifichets où la foule se promène.

Recevez les tendres et respectueux sentimens, &c.

Mille pardons à madame *du Deffant*. Cette entreprise ne me laisse pas un moment, et j'ai des ouvrages immenses, des moutons et des procès à conduire.

Digitized by Google

## LETTRE CLXV. 1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 26 de juin.

Je n'ai guère la force d'écrire, parce que, depuis quelque temps, j'écris jour et nuit. Mes anges sauront que je rends grâce au corsaire qui a fait imprimer Zulime. L'impression m'a fait apercevoir d'un défaut capital qui régnait dans cette pièce; c'était l'uniformité des sentimens de l'héroïne, qui disait toujours *j'aime :* c'est un beau mot, mais il ne faut pas le répéter trop souvent; il faut quelquefois dire *je hais.*

Je commence à être moins mécontent de cet ouvrage que je ne l'étais, et je me flatte enfin qu'il ne sera pas tout-à-fait indigne des bontés dont mes anges l'honorent. Il sera prêt quand ils l'ordonneront. Je n'abandonnerai pourtant ni les moissons, ni mon église, ni ma petite négociation avec le pape.

Je relis cet infame et cet excommunié *Corneille* avec une grande attention. Je l'admire plus que jamais en voyant d'où il est parti. C'est un créateur; il n'y a de gloire que pour ces gens-là; nous ne sommes aujourd'hui que de



Digitized by Google

1761. petits écoliers. Je suis persuadé que mes notes au bas des pages des bonnes pièces de *Corneille*, ne seront pas sans utilité et sans agrément; elles pourront former une poëtique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique.

Je suis résolu à ne faire imprimer que le nombre des exemplaires pour lesquels on aura souscrit. Les petites éditions seront au profit des libraires; et s'il y a, comme je le crois, quelque amour de la véritable gloire dans la nation, la grande édition assurera quelque fortune aux héritiers du nom du grand *Corneille*. Je finirai ainsi ma carrière d'une manière honorable, et qui ne sera pas indigne de l'ancienne amitié dont mes anges m'honorent.

Je les supplie de vouloir bien me procurer, sans délai, le nom de M. le duc d'*Orléans*, par M. de *Foncemagne*, afin que je l'imprime dans le programme.

Je voudrais avoir celui de monsieur le premier président; il me le doit en dédommagement de la banqueroute que son beau-frère m'a faite. Jamais mon entreprise ne vaudra au sang de *Corneille* la moitié de ce que *Bernard* m'a volé. Je crois avoir déjà prévenu M. le comte de *Choiseul*, l'ambassadeur, que je ne doutais pas qu'il n'honorât ma liste de son nom, et j'attends ses ordres. Je demande la même grâce

Digitized by Google

à M. de *Courteille*, à M. de *Malesherbes*, à madame sa sœur, et à tous les amis de mes anges. 1761.

Je désirerais passionnément la souscription du président de *Meynières*, et de quelques membres du parlement, pour expier les sottises de maître *le Dain* et de maître *Omer*.

Je n'ai point encore écrit à M. le duc de *Choiseul* sur cette petite affaire. Je supplie monsieur le comte l'ambassadeur d'avoir la bonté de lui en parler; ils sont aussi tous deux mes anges. Je vous baise à tous le bout des ailes, et je recommande à vos bontés *Cinna*, *Horace*, *Sévère*, *Cornélie*, et la cousine issue de germaine de *Cornélie*. Si on me seconde avec quelque vivacité, cette édition ne sera qu'une affaire de six mois.

Nièce, et *Cornélie-chiffon*, et *V.*, vous disent tout ce qu'il y a de plus tendre.

Digitized by Google

1761.

## LETTRE CLXVI.

### AU MEME.

Au château de Ferney, 29 de juin.

MAIS vraiment, mon cher ange, j'ai mal aux yeux auſſi. Je ſoupçonne que c'eſt en qualité d'ivrogne. Je bois quelquefois demi-ſetier, je crois même avoir été juſqu'à chopine ; et, quand c'eſt du vin de Bourgogne, je ſens qu'il porte un peu aux yeux, ſurtout après avoir écrit dix ou douze lettres de ma main par jour. N'en auriez-vous point fait à peu-près autant? L'eau fraîche me ſoulage. Qu'ont de commun les pilules de *Bétoſte* avec les yeux ? quel rapport d'une pilule avec les glandes lacrymales? Je ſais bien qu'il faut ſe purger quelquefois, ſurtout ſi l'on eſt gourmand. Mais ſavez-vous de quoi les pilules de *Béloſte* ſont compoſées? Toute pilule échauffe, ou je ſuis fort trompé ; c'eſt le propre de tout ce qui purge en petit volume ; j'en excepte les divins minoratifs, caſſe et manne, remèdes que nous devons à nos chers mahométans. Je dis chers mahométans, parce que je dicte à préſent Zulime que je vous enverrai inceſſamment ; et je ſuis perſuadé que *Zulime* ne ſe purgeait jamais qu'avec de la caſſe.

Digitized by Google

A l'égard de l'autre sujet dont vous me parlez, et auquel je pense avoir renoncé, il est moitié français et moitié espagnol (*). On y voyait un *Bertrand du Guesclin* entre don *Pèdre le cruel* et *Henri de Transtamare*. *Marie de Padille*, sous un nom plus noble et plus théâtral, est amoureuse comme une folle de ce don *Pèdre*, violent, emporté, moins cruel qu'on ne le dit, amoureux à l'excès, jaloux de même, ayant à combattre ses sujets qui lui reprochent son amour. Sa maîtresse connaît tous ses défauts, et ne l'en aime que davantage. 1761.

*Henri de Transtamare* est son rival; il lui dispute le trône et *Marie de Padille*. *Bertrand du Guesclin*, envoyé par le roi de France pour accommoder les deux frères, et pour soutenir *Henri* en cas de guerre, fait assembler les Etats généraux : *Las Cortès* de Castille, les députés des Etats peuvent faire un bel effet sur le théâtre, depuis qu'il n'y a plus de petits-maîtres. Don *Pèdre* ne peut souffrir ni *Las Cortès*, ni *du Guesclin*, ni son bâtard de frère *Henri*; il se croit trahi de tout le monde, et même de sa maîtresse dont il est adoré.

*Bertrand* est enfin obligé de faire avancer les troupes françaises; il fait à la fois le rôle

(*) La tragédie de Don Pèdre, qui ne fut imprimée que quinze ans après.

Digitized by Google

de, protecteur d'*Henri*, d'admoniteur de don
1761. *Pèdre*, d'ambaſſadeur de France, et de général.

*Henri* vainqueur ſe propoſe à *Marie de Padille*, les mains teintes du ſang de ſon frère ; et *Padille*, plutôt que d'accepter la main du meurtrier de ſon amant, ſe tue ſur le corps de don *Pèdre*. *Bertrand* les pleure tous deux, donne en quatre mots quelques conſeils à *Henri*, et retourne en France jouir de ſa gloire.

Voilà en gros quel était mon ſujet. Mes anges verront mieux que moi ſi on en peut tirer parti. Je me dégoûte un peu de travailler, en reliſant les belles ſcènes de *Corneille*. Ce n'eſt pas à mon âge que je pourrai marcher ſur les traces de ce grand-homme ; il me paraît plus honnête et plus sûr de chercher à le commenter qu'à le ſuivre, et j'aime mieux trouver des ſouſcriptions pour mademoiſelle *Corneille*, que des ſifflets pour moi.

Mes anges daigneront encore obſerver que l'Hiſtoire générale et le czar prennent un peu de temps, et que les détails de l'hiſtoire nuiſent un peu à l'enthouſiaſme tragique. Une égliſe et des procès ſont encore de terribles éteignoirs ; mais s'il me reſte encore quelque feu caché ſous la cendre, mes anges ſouffleront, et il ſe ranimera.

Je ſuppoſe qu'ils ont reçu mon paquet pour le ſaint-père, qu'ils ont ri, que M. le duc de

*Choiſeul*

Digitized by Google

*Choiſeul* a ri, que le cardinal *Paſſionei* rira ; pour le ſieur *Rezzonico* il ne rit point. On dit que mon ami *Benoît* valait bien mieux. 1761.

Je ſuppoſe encore que l'affaire des ſouſcriptions cornéliennes réuſſira en France ; et s'il arrivaît ( ce que je ne crois pas ) que les Français n'euſſent pas de l'empreſſement pour des propoſitions ſi honnêtes, j'avertis que les Anglais ſont tout prêts à faire ce que les Français auraient refuſé. Ce ſerait une négociation plus aiſée à terminer que celle de M. de *Buſſi*.

Reſpect et tendreſſe.

## LETTRE CLXVII.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 30 de juin.

MONSIEUR,

En attendant que je puiſſe arranger le terrible événement de la mort du czarovitz qui m'arrête, et que j'achève les autres chapitres du ſecond volume, j'ai entrepris un autre ouvrage qui ne dérobera point mon temps, et qui me laiſſera toujours prêt à vous ſervir ſur le champ ; c'eſt une édition des tragédies de *Pierre Corneille*, avec des remarques ſur la



Digitized by Google

1761. langue et sur le goût, lesquelles seront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français même, qu'elles seront revues par l'académie française qui préside à cette entreprise. Ce *Corneille* est parmi nous, dans la littérature, ce que *Pierre le grand* est chez vous en tout genre; c'est un créateur, c'est un homme qui a débrouillé le chaos, et ce n'est qu'à de tels génies qu'appartient la gloire; les autres n'ont que de la réputation.

Le produit de cette édition, qui sera magnifique, est pour les descendans de *Pierre Corneille*, famille noble, tombée dans la pauvreté. J'ai le plaisir de servir à la fois ma patrie et le sang d'un grand-homme. L'édition, ornée des plus belles gravures, se fait par souscription, et on ne paye rien d'avance. Elle coûtera environ quatre ducats l'exemplaire. Plusieurs princes donnent leur nom. Il serait bien honorable pour nous, et bien digne de votre magnificence, que le nom de sa Majesté l'impératrice parût à la tête. Pour le vôtre, Monsieur, et pour ceux de quelques-uns de vos compatriotes touchés de vos exemples, j'ose y compter. Nous imprimons la liste des souscripteurs; je serais bien découragé, si je n'obtenais pas ce que je demande.

Cette édition de *Corneille*, avec des estampes, me fait penser qu'il serait beau d'orner de gra-

Digitized by Google

vûres chaque chapitre de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*; ce ſerait un monument digne de vous. 1761.
Le premier chapitre aurait une eſtampe qui repréſenterait des nations différentes aux pieds du légiſlateur du Nord. La victoire de Leſna, celle de Pultava, une bataille navale, les voyages du héros, les arts qu'il appelle dans ſon pays, les triomphes dans Moſcou et dans Pétersbourg, enfin chaque chapitre ſerait un ſujet heureux; et vous auriez érigé, Monſieur, le plus beau monument dont l'imprimerie pût jamais ſe vanter. Je ſoumets cette idée à vos lumières et à votre attachement pour la mémoire de *Pierre le grand*, à votre eſprit patriotique que vous m'avez communiqué. Diſpoſez de moi tant que je ſerai en vie. Les étincelles de votre beau feu vont juſqu'à moi.

Que votre Excellence agrée les reſpects et le tendre attachement, &c.

## LETTRE CLXVIII.

### A M. ***.

DANS une petite tranſmigration, Monſieur, d'une maiſon à une autre, la lettre dont vous m'honorâtes s'était égarée. Madame *du Perron* m'ayant appris à qui je devais cette lettre, j'ai été fort honteux; j'ai cherché long-temps et



Digitized by Google

1761. j'ai enfin trouvé. Mais ce que je ne trouverai pas, c'eſt la ſolution de votre problême. Quand on demanda à *Panurge* lequel il aimait le mieux d'avoir le nez auſſi long que la vue, ou la vue auſſi longue que le nez, il répondit qu'il aimait mieux boire.

Vous me demandez lequel eſt plus plaiſant de ſavoir, tout ce qui s'eſt fait ou tout ce qui ſe fera. C'eſt une queſtion à faire aux prophètes. Ces meſſieurs, qui connaiſſaient l'avenir ſi parfaitement, étaient ſans doute inſtruits également du paſſé. Il faut être inſpiré de DIEU pour ſavoir bien parfaitement ſon prétérit, ſon futur, et même ſon préſent; notre eſpèce eſt fort curieuſe et fort ignorante. Celui qui ſaurait l'avenir, ſaurait probablement de fort ſottes et de fort triſtes choſes; et entre autres l'heure de ſa mort, ce qui n'eſt pas extrêmement plaiſant à contempler. J'aime mieux, au fond de la boîte de *Pandore*, l'eſpérance que la ſcience; et je ſuis de l'avis d'*Horace*:

*Prudens futuri temporis exitum*
*Caliginosâ nocte premit Deus.*

Ce que je ſais le mieux, c'eſt que je ſuis avec tous les ſentimens que je vous dois, &c.

Digitized by Google

## LETTRE CLXIX. 1761.

### A M. ARNOULT, *à Dijon.*

A Ferney, le 6 de juillet.

Je vous suis obligé, Monsieur, des éclaircissemens que vous me donnez. Je pensais qu'il n'était pas permis à un official de citer des séculiers sans l'intervention de la justice du roi; et il est clair que cet imbécille de *Pontas* rapporte fort mal l'ordonnance de 1627. L'official de Gex est dûment official; mais je crois qu'il a très-indûment instrumenté le 8 de juin. Deux témoins sont prêts à déclarer qu'il les a voulu induire à déposer contre moi. Et de quoi s'agit-il pour faire tant de vacarme? d'une croix de bois qui ne peut subsister devant un portail assez beau que je fais faire, et qui en déroberait aux yeux toute l'architecture. Il a fait dire à un malheureux que j'ai appelé cette croix *figure;* à un autre, que je l'ai appelée *poteau :* il prétend que six ouvriers qu'il a interrogés, déposent que je leur ai dit, en parlant de cette croix de bois qu'il fallait transplanter : *ôtez-moi cette potence.* Or, de ces six ouvriers, quatre m'ont fait serment, en présence de témoins, qu'ils n'avaient jamais

proféré une pareille impoſture, et qu'ils
1761. avaient répondu tout le contraire. Des deux témoins qui reſtent, et que je n'ai pu rejoindre, il y en a un qui eſt décrété de priſe de corps depuis quatre mois, et l'autre eſt convaincu de vol.

Au reſte, Monſieur, je ſuis bien aiſe de vous dire que cette croix de bois, qui ſert de prétexte aux petits tyrans noirs de ce petit pays de Gex, ſe trouvait placée tout juſte vis-à-vis le portail de l'égliſe que je fais bâtir; de façon que la tige et les deux bras l'offuſquaient entièrement, et qu'un de ces bras, étendu juſte vis-à-vis le frontiſpice de mon château, figurait réellement une potence, comme le diſaient les charpentiers. On appelle *potence*, en terme de l'art, tout ce qui ſoutient des chevrons ſaillans; les chevrons, qui ſoutiennent un toit avancé, s'appellent *potence*; et quand j'aurais appelé cette figure *potence*, je n'aurais parlé qu'en bon architecte.

J'ai de plus paſſé un acte authentique pardevant notaire, avec les habitans, par lequel nous ſommes convenus que cette croix de village ſerait placée comme je le veux. Vous remarquerez encore qu'on ne la dérangea qu'avec le conſentement du curé.

Ainſi vous voyez, Monſieur, que voilà le plus impertinent prétexte que jamais les

Digitized by Google

ennemis de la juſtice du roi et des ſeigneurs puiſſent prendre pour inquiéter un bienfaiteur 1761.
aſſez ſot pour ſe ruiner à bâtir une belle égliſe, dans un pays où DIEU n'eſt ſervi que dans des écuries. Ceux qui me font ce procès devraient être plutôt à une mangeoire qu'à un autel. Ils n'ont rien fait depuis le 8 de juin, mais ils menacent toujours de faire, et ils me paraiſſent auſſi inſolens que menteurs.

Vous aurez ſans doute vu, Monſieur, par l'affaire d'*Ancian*, que, parmi ces animaux-là, il y en a qui ruent. Si ce curé *Ancian* eſt brutal comme un cheval, il eſt malin comme un mulet, et ruſé comme un renard; mais, malgré ſes ruſes, je crois que vous le prendrez au gîte. Je puis vous aſſurer que lui et ſes confrères ont employé toutes les friponneries profanes et ſacrées pour avoir de faux témoins; ils ſe ſont ſervis de la confeſſion qui met les ſots dans la dépendance des prêtres. Je n'ai point vu les procédures, mais je puis vous aſſurer, ſur mon honneur et ſur ma vie, que ce curé *Ancian* eſt un ſcélérat des plus puniſſables que nous ayons dans l'Egliſe de DIEU. Il ne peut empêcher, malgré tous ſes artifices et tous ceux de ſes confrères, que *Decroze* n'ait eu le crâne fendu dans la maiſon où ce curé alla faire le train au milieu de la nuit la plus noire, avec quatre coupe-jarrets. Je ne veux



Digitized by Google

1761. que ce fait : tout le reſte me paraît peu de choſe. Le père *Decroze* peut envoyer aux juges trois ſerviettes qu'il conſerve teintes du ſang de ſon fils ; elles devraient ſervir à étrangler le curé de Moëns, pourvu que préalablement il fût bien confeſſé (*).

Je ſuppoſe, Monſieur, que vous avez envoyé votre mémoire à M. de *Greilly ;* c'eſt encore un curé à relancer. Je vous ai envoyé à la chaſſe aux prêtres ; ſi vous voulez venir reconnaître votre gibier, au mois de ſeptembre, comme vous me l'avez fait eſpérer, je compte bien que le rendez-vous de chaſſe ſera chez moi.

Je viens d'écrire au bureau des poſtes de Genève pour ſavoir ſi ce n'eſt point quelque prêtre-commis des poſtes qui a fait la friponnerie de faire payer deux fois le port.

*Nota bene* que je ne mets point mon curé au nombre des bêtes puantes que vous devez chaſſer ; je ſuis d'accord avec lui en tout. Il eſt très-reconnaiſſant, du moins quant à préſent, et il peut ſervir de piqueur dans la chaſſe aux renards que nous méditons.

J'ai l'honneur d'être en bon laïque, Monſieur, votre, &c.

(*) Il a été condamné aux galères, par arrêt du parlement de Bourgogne, pour cet aſſaſſinat prémédité.

Digitized by Google

## LETTRE CLXX. 1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

Quoi, dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après trois fois! Ah! chien, tu n'es pas carme.

On me dira : tu n'es pas *Sophocle*.

Ceci, mes adorables anges, eſt en réponſe de la lettre du 30 de juin, dans laquelle vous me reprochez ma glace. Vraiment, il n'eſt que trop vrai que l'âge, les maladies, les bâtimens, les procès peuvent geler un pauvre homme. J'étais peut-être très-froid quand j'ai radoubé Oreſte, mais je ſuis très-vif quand vous avez la bonté de le faire jouer; et cette vivacité, mes chers anges, eſt toute en reconnaiſſance, et non en amour propre d'auteur. Cependant, comme cet amour propre ſe gliſſe par-tout, je vous prierai de faire jouer Oreſte une quatrième fois, après l'avoir annoncé pour trois; mais en cas qu'elle réuſſiſſe, en cas que le public ſoit pour la quatrième repréſentation, et qu'elle ſoit comme accordée à ſes déſirs. Il ſe pourra

Digitized by Google

1761. qu'en été trois fois laſſent le parterre; alors je me retirerai avec ma courte honte.

J'inſiſte beaucoup plus ſur ce *Pantalon* de *Rezzonico*; c'eſt un bœuf qui ne ſait pas un mot de français, et qui eſt aſſez épais pour ne me pas connaître; mais ce n'eſt pas à lui que j'écris, c'eſt au cardinal *Paſſionei*, homme de beaucoup d'eſprit, homme de lettres, et qui fait de *Rezzonico* le cas qu'il doit. Il y a long-temps qu'il m'honore de ſes bontés. Je ne demande à M. le duc de *Choiſeul* rien autre choſe, ſinon qu'il ait la bonté de faire donner cours à mon paquet. La grâce eſt légère; mais je la demande très-inſtamment. M. le comte de *Choiſeul*, protégez-moi dans cette importante négociation.

Je demande trois ridicules à *Rezzonico*; qu'il m'en accorde un, cela me ſuffira; et s'il me refuſe, il n'y a rien de perdu, pas même mon crédit en cour de Rome.

Comment, mes procès terminés! Dieu m'en préſerve. Il faut que madame *Denis* vous ait parlé de quelques anciens procès. Mais, pour peu que dans ce monde on ait un champ et un pré, ou qu'on faſſe bâtir une égliſe, ou qu'on faſſe une ode comme M. *le Brun*, on eſt en guerre. Mais je ne fais point de plus ſotte guerre que celle qu'on a faite aux Anglais, ſans avoir cent

Digitized by Google

vaiſſeaux de ligne, et quarante mille hommes de marine. 1761.

Divins anges, ſi l'abbé *Coyer* parle comme il écrit, il doit être fort aimable. Mais ma mère, qui avait vu *Deſpréaux*, diſait que c'était un bon livre et un ſot homme.

La nièce, la pupille et l'oncle baiſent le bout de vos ailes.

Pour Dieu, que mon paquet parte; c'eſt tout ce que je veux, et point de recommandation. Je veux bien être ridicule, mais je ne veux pas que mes protecteurs le ſoient. Priez M. le comte de *Choiſeul* de faire mettre mon paquet romain à la poſte par un de ſes laquais. C'eſt aſſez pour *Rezzonico* et pour moi.

Digitized by Google

1761.

## LETTRE CLXXI.

### A MONSIEUR

### LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 8 de juillet.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps je suis réduit à dicter; je perds la vue avec la santé; tout cela n'est point plaisant. Je vois toujours que *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.* Par tout pays on trouve des esprits très-mal faits, et par tout pays il faut se moquer d'eux. On ferait vraiment bien à plaindre si on fesait dépendre son plaisir du jugement des hommes.

*Tancrède* (*) vous a bien de l'obligation, Monsieur; *Phèdre* vous en aura davantage. Je me mets aux pieds de M. *Paradisi.* Si jamais j'ai un moment à moi, je lui adresserai une longue épître; mais le peu de temps dont je peux disposer est consacré à dicter des notes sur les pièces du grand *Corneille*, qui sont restées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé

(*) Il a été traduit en italien par M. le comte *Agostino Paradisi.*

Digitized by Google

par l'académie françaiſe, pourra être de quelque uſage aux étrangers qui daignent apprendre notre langue par les règles, et aux légers Français qui l'apprennent par routine. Le produit de l'édition ſera pour l'héritière de *Corneille*, que j'ai l'honneur d'avoir chez moi, et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'eſt-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du *Taſſe*, s'il y en avait une? Elle mangerait de vos mortadelles, et boirait de votre vin noir. La petite-fille de *Corneille* en boira à votre ſanté, dans un petit château très-joli en vérité, et qui ſerait plus joli ſi je l'avais bâti près de Bologne. 1761.

Vous avez bien raiſon, Monſieur, de vanter ma religion, car je conſtruis une égliſe qui me ruine. Autrefois qui bâtiſſait une égliſe était sûr d'être canoniſé, et moi je riſque d'être excommunié en me partageant entre l'autel et le théâtre. C'eſt apparemment ce qui fait que je reçois quelquefois des lettres du diable; mais je ne ſais pourquoi le diable écrit ſi mal et a ſi peu d'eſprit. Il me ſemble que, du temps du *Dante* et du *Taſſe*, on feſait de meilleurs vers en enfer.

J'eſpère que, dans ce monde-ci, la lettre dont vous m'avez honoré inſpirera le bon goût, et fermera la bouche aux *parolai*. Soyez

Digitized by Google

1761. sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours ; que je m'intéresserai à tous vos succès, à tous vos plaisirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous serai inviolablement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

## LETTRE CLXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Perney, 8 de juillet.

VRAIMENT je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal *Passionei*. Il est mort, ou autant vaut : et à moins qu'il ne m'envoye de ses reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à présent que mon paquet ne soit parti : je m'abandonne à la Providence.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous enverrai incessamment Zulime. Je me suis raccommodé avec elle, comme vous savez ; mais je suis toujours brouillé avec *Pierre le cruel*.

C'est avec un plaisir extrême que je commente *Corneille*. Je ne donnerai de notes que sur les pièces qui restent de lui au théâtre, et j'ose croire que ces notes ne seront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me

Digitized by Google

fera faire encore une tragédie. Il me semble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond. 1761.

Je ne sais comment iront les souscriptions, mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si *Duclos* est revenu. Je lui crois un zèle actif qui me va comme de cire.

Et Oreste, que devient-il ? est-il fondu par les chaleurs ? M. le comte de *Lauraguais* me dédie le sien; et il est encore plus grec, encore plus déclamateur que le mien.

*Omer* est un grand cuistre, mais *Corneille* est un grand-homme.

Oncle, nièce et pupille, hommage aux anges.

## LETTRE CLXXIII.

## A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Du 23 de juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous savez qu'au sortir du grand conseil tenu pour le testament du roi d'Espagne, *Louis XIV* rencontra quatre de ses filles qui jouaient, et leur dit : Eh bien, quel parti

Digitized by Google

1761. prendriez-vous à ma place ? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hasard. Le roi leur répliqua : De quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs.

Vous daignez en user avec moi vieux radoteur, comme *Louis XIV* avec ses enfans. Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés, et ma façon d'être qui est sans conséquence, me donnent toujours le droit que *Gros-Jean* prenait avec son curé.

D'abord, je crois fermement que tous les hommes ont été, sont et seront menés par les événemens. Je respecte fort le cardinal de *Richelieu ;* mais il ne s'engagea avec *Gustave-Adolphe* que quand *Gustave* eut débarqué en Poméranie sans le consulter ; il profita de la circonstance. Le cardinal *Mazarin* profita de la mort du duc de *Veymar ;* il obtint l'Alsace pour la France, et le duché de Réthel pour lui.

*Louis XIV* ne s'attendait point, en faisant la paix de Ryswick, que son petit-fils aurait, trois ans après, la succession de *Charles-Quint.* Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar. Vous savez quel hasard fit la paix avec l'Angleterre, signée par ce beau lord *Bolingbroke* sur les belles fesses de madame *Pultney.*

Digitized by Google

*Pulteney*. Vous ferez comme tous les grands-hommes de cette espèce, qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés. 1761.

Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie ; l'Autriche a changé de système, et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle en met un considérable. La Suède a joué un grand rôle, et en joue un très-petit. Tout a changé et changera ; mais, comme vous l'avez dit, la France restera toujours un beau royaume et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlemens n'y mettent la main.

Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille : on changeait d'amis à chaque coup.

Il me semble d'ailleurs que l'amitié de messieurs de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au siége de Metz, fait par *Charles-Quint*. Ils prirent beaucoup d'argent de *Louis XIV*, et lui firent la guerre. Vous savez que *Luc* vous trahit deux fois dans la guerre de 1741, et surement vous ne le mettrez pas en état de vous trahir une troisième. Sa puissance n'était alors qu'une puissance d'accident, fondée sur l'avarice de son père et sur l'exercice à la prussienne. L'argent amassé a disparu ; il est

1761. battu avec son exercice. Je ne crois pas qu'il reste quarante familles à présent dans son beau royaume de Prusse. La Poméranie est dévastée, le Brandebourg misérable. Personne n'y mange de pain blanc. On n'y voit que de la fausse monnaie, et encore très-peu. Ses Etats de Clèves sont séquestrés; les Autrichiens sont vainqueurs en Silésie. Il serait plus difficile à présent de le soutenir que de l'écraser. Les Anglais se ruinent à lui donner des secours indiscrets vers la Hesse, et, grâce au ciel, vous rendez ces secours inutiles. Voilà l'état des choses.

Maintenant, si on voulait parier, il faudrait, dans la règle des probabilités, parier trois contre un que *Luc* sera perdu avec ses vers, et ses plaisanteries, et ses injures, et sa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, supposé qu'un coup de désespoir ne rétablisse pas ses affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Vestphalie, et j'en reviens toujours à dire que tous les princes d'Allemagne diront : *Luc* est tombé parce qu'il s'est brouillé avec la France; c'est à nous d'avoir toujours la France pour protectrice. Certainement, après la chute de *Luc*, la reine de Hongrie ne viendra pas vous redemander

Digitized by Google

ni Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. Elle attendra au moins dix ans, et alors vous lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de l'argent, si vous en avez. 1761.

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. *Henri IV* se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe, en fesant faire des balances d'or par le duc de *Sulli*. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. *Luc* n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne, que parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps des *Fabricius*. C'est le plus riche qui l'emporte, comme, parmi nous, c'est le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes, et qui ensuite gouverne l'Etat. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Les Russes m'embarrassent ; mais jamais l'Autriche n'aura de quoi les soudoyer deux ans contre vous.

L'Espagne m'embarrasse ; car elle n'a pas grand'chose à gagner à vous débarrasser des Anglais ; mais au moins est-il sûr qu'elle aura plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarrasse ; car elle voudra toujours vous chasser de l'Amérique septentrionale, et vous aurez beau avoir des armateurs, vos armateurs seront tous pris au bout



Digitized by Google

1761. de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah, Monseigneur, Monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut suivre un plan chez soi, encore n'en suit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte suivant le jeu qu'on a. Un système, grand Dieu! celui de *Descartes* est tombé; l'Empire romain n'est plus; *Pompignan* même perd son crédit : tout se détruit, tout passe. J'ai bien peur que, dans les grandes affaires, il n'en soit comme dans la physique; on fait des expériences, et on n'a point de système.

J'admire les gens qui disent : La maison d'Autriche va être bien puissante, la France ne pourra résister. Eh, Messieurs, un archiduc vous a pris Amiens, *Charles-Quint* a été à Compiegne, *Henri V* d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la subversion de la France, quelque sottise qu'elle fasse.

Quoi, point de systêmes! je n'en connais qu'un, c'est d'être bien chez soi; alors tout le monde vous respecte.

Le ministre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le ministre fait tout ce qu'il veut.

Digitized by Google

## LETTRE CLXXIV. 1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

Ce paquet, mes divins anges, contient profe et vers; c'eſt d'abord votre pauvre Zulime, enſuite c'eſt la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents Zulime; c'eſt la préface du Cid, que je ſoumets à votre jugement avant de la faire lire à l'académie. On dit qu'Oreſte n'a pas été mal reçu; c'eſt une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moiſſons ſont belles. J'ai heureuſement terminé tous mes procès: il ne me reſte plus qu'à bâtir un temple à *Corneille*, en bâtiſſant mon égliſe. Mais fera-t-on auſſi généreux que le roi? la nation entrera-t-elle dans mon projet? mes anges ne procurent-ils pas quelques noms à notre liſte?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluſe à M. *Duclos*?

Bon, en voilà encore une pour l'abbé *Olivetus Ciceronianus*.

Pardon mille fois.

Digitized by Google

1761. LETTRE CLXXV.

## A M. DAMILAVILLE.

20 de juillet.

Il y a plaisir à donner des Oreste aux frères : les frères sont toujours indulgens. Je ne sais plus comment la nation est faite ; elle souffle une *Electre* de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit son caractère ; elle ne siffle pas une pièce où il n'y a point de partie carrée. Il s'est donc fait dans les esprits un prodigieux changement.

Frère *V*..... a bien mal aux yeux, mais il les a perdus avec *Corneille ;* et cela console. Il a été obligé de travailler sur une petite édition en pieds de mouche. Heureusement, l'en voilà quitte. Il a commenté Médée, le Cid, Cinna, Pompée, Horace, Polyeucte, Rodogune, Héraclius. Il reste peu de choses à faire ; car ni les comédies, ni les Agésilas, ni les Attila, ni les Suréna, &c., ne méritent pas l'honneur du commentaire.

S'il avait des yeux, il pleurerait nos désastres qui se multiplient cruellement tous les jours. Il demande si l'on se réjouit encore à Paris, si on ose aller au spectacle. Il croit ce temps-ci

Digitized by Google

bien peu favorable pour le Droit du ſeigneur ou pour l'Ecueil du ſage. Il a écrit au jeune auteur, lequel eſt tout abaſourdi de la priſe de Pondichéri, qui lui coûte juſte le quart de ſon bien. Il n'a pas envie de rire. Je n'ai pu tirer de lui que ces petites bagatelles qu'il m'envoie, et que je fais tenir aux frères. 1761.

Je lui ai fait part de la juſte douleur de la demoiſelle *Dangeville*, qui ne joue pas le premier rôle. Il y a paru très-ſenſible; mais il ne peut qu'y faire. Mademoiſelle *Dangeville* embellit tout ce qui lui paſſe par les mains. En un mot, voilà tout ce que je peux tirer de mon petit dijonnais. Il eſt très-fâché; il dit qu'il veut faire une tragédie : le premier acte ſera Rosbac, le dernier Pondichéri, et des veſſies de cochon pour intermède. Celui qui écrit en rit, parce qu'il eſt né à Lauſane; mais moi, qui ſuis français, j'en pouſſe de gros ſoupirs.

Votre très-humble frère vous ſalue toujours en *Protagoras*, en *Lucrèce*, en *Epicure*, en *Epictète*, en *Marc-Antonin*, et s'unit avec vous dans l'horreur que les petits faquins d'*Omer* doivent inſpirer. Que les miſérables Français conſidèrent qu'il n'y avait aucun janſéniſte ni moliniſte dans les flottes anglaiſes qui nous ont battus dans les quatre parties du monde; que les poliſſons de Paris ſachent que M. *Pitt*

Digitized by Google

n'aurait jamais arrêté l'impression de l'*Encyclopédie* ; qu'ils sachent que notre nation devient, de jour en jour, l'opprobre du genre-humain. 1761.

Adieu, mes chers frères.

J'ai reçu la *Poëtique d'Aristote* : je la renverrai incessamment. Avec ce livre-là, il est bien aisé de faire une tragédie détestable.

## LETTRE CLXXVI.

### A M. HELVETIUS.

22 de juillet.

Mon cher philosophe, l'ombre et le sang de *Corneille* vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que son nom fût à la tête des souscripteurs, pour deux cents exemplaires. Ni maître *le Dain*, ni maître *Omer* ne suivront ni l'exemple du roi ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédans orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulsionnaires et des esprits bien faits. Il y a des gens qui sont faits pour honorer la nation, et d'autres pour l'avilir. Que pensera la postérité quand elle verra, d'un côté, les belles scènes de Cinna, et de l'autre, le discours de maître *le Dain*,

*prononcé*

Digitized by Google

*prononcé du côté du greffe?* Je crois que les Français descendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bâts : ces deux moitiés se sont séparées ; il est resté des hommes, comme vous, par exemple, et quelques autres ; et il est resté des chevaux qui ont acheté des charges de conseiller, ou qui se sont faits docteurs de sorbonne. 1761.

Rien ne presse pour les souscriptions de *Corneille ;* on donne son nom, et rien de plus ; et ceux qui auront dit : Je veux le livre, l'auront. On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot ; qu'ils aillent souscrire pour les *Méditations* du révérend père *Croizet.*

Peut-être que les remarques que l'on mettra au bas de chaque page, feront une petite poëtique, mais non pas comme *la Motte* en fesait *à l'occasion de mon Romulus*, *à l'occasion de mes Machabées.* Ah ! mon ami, défiez-vous des charlatans qui ont usurpé, en leur temps, une réputation de passade.

Je vous embrasse en *Epicure*, en *Lucrèce*, *Cicéron*, *Platon*, *e tutti quanti.*



Digitized by Google

1761. ## LETTRE CLXXVII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 de juillet.

M. le président *Hénault*, Madame, m'instruit de votre beau zèle pour *Pierre Corneille*. Je quitte *Pierre* pour vous remercier, et je vous supplie aussi de présenter mes remercîmens à madame de *Luxembourg*. Je romps un long silence ; il faut le pardonner au plus fort laboureur qui soit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui desséche des marais, défriche des bruyères, bâtit une église, et se trouve entre deux *Pierre le grand* ; savoir, *Pierre Corneille*, créateur de la tragédie, et l'autre, créateur de la Russie.

Ce qu'il y a de bon, c'est que mademoiselle *Corneille* n'a nulle part à ce que je fais pour son grand-oncle. Elle n'a pas encore lu une scène de *Chimène ;* mais cela viendra dans quelques années, et alors elle verra que j'ai eu raison. Maître *le Dain* et maître *Omer* auront beau dire et beau faire, *Pierre* est un grand-homme et le sera toujours, et nous sommes

Digitized by Google

des poissons. Qu'on me montre un homme qui soutienne la gloire de la nation ; qu'on me le montre, et je promets de l'aimer. 1761.

Il faut en revenir, Madame, au siècle de *Louis XIV* en tous genres : cela me perce le cœur au pied des Alpes ; et, de dépit, je fais faire un baldaquin, et je lis assidument l'*Ecriture sainte*, quoique j'aime encore mieux Cinna.

Je joue avec la vie, Madame ; elle n'est bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. La Butte saint Roch, et mes montagnes qui fendent les nues, les riens de Paris et les riens de la retraite, tout cela est si égal, que je ne conseillerais ni à une parisienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, Madame, et beaucoup ; mademoiselle *Clairon* un peu, et la plupart de mes chers concitoyens, point du tout. Je n'ai guère plus de santé que vous ne m'en avez connu ; je vis, et je ne sais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainsi que moi ; je vous y exhorte de tout mon cœur ; car il est si sûr que nous serons très-heureux quand nous ne sentirons plus



Digitized by Google

1761. rien, qu'il n'y a point de philoſophe qui n'embraſſe cette belle idée ſi conſolante et ſi démontrée. En attendant, Madame, vivez le plus heureuſement que vous pourrez, jouiſſez comme vous pourrez, et moquez-vous de tout comme vous voudrez.

Je vous écris rarement, parce que je n'aurais jamais que la même choſe à vous mander; et quand je vous aurai bien répété que la vie eſt un enfant qu'il faut bercer juſqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je ſais.

Un bourgmeſtre de Middelbourg, que je ne connais point, m'écrivit, il y a quelque temps, pour me demander en ami s'il y a un Dieu; ſi, en cas qu'il y en ait un, il ſe ſoucie de nous; ſi la matière eſt éternelle; ſi elle peut penſer; ſi l'ame eſt immortelle; et me pria de lui faire réponſe ſitôt la préſente reçue.

Je reçois de pareilles lettres tous les huit jours; je mène une plaiſante vie.

Adieu, Madame; je vous aimerai et je vous reſpecterai juſqu'à ce que je rende mon corps aux quatre élémens.

Digitized by Google

## LETTRE CLXXVIII. 1761.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juillet.

Les divins anges fauront que je reçus avant-hier leur dernière lettre, datée de je ne sais plus quand. J'étais aux Délices; je les ai cédées à M. le duc de *Villars*, qui s'y établit avec tout son train. J'ai laissé la lettre de mes anges aux Délices; mais je me souviens des principaux articles. Il était question vraiment de quelques vers, qu'ils aiment mieux comme ils étaient autrefois dans l'ancienne Zulime. Mes anges ont raison.

Je me jette à leurs pieds pour que *Zulime* se tue : car il ne faut pas que tragédie finisse comme comédie; et, autant qu'on peut, il faut laisser le poignard dans le cœur des assistans. Si vous goûtez cette nouvelle façon de se tuer, que je vous envoie, vous me ferez grand plaisir. Ne me dites pas que ce pauvre bon homme de père sera affligé; il est juste que sa fille coupable passe le pas, et que le bon homme de père, qui l'a fort mal élevée, soit un peu affligé pour sa peine.

Venons à un plus grand objet, à *Pierre*



Digitized by Google

1761. *Corneille.* On ne pourra rien faire, rien commencer, rien même projeter, si l'on n'a pas d'abord les noms de ceux qui veulent bien souscrire. Il y a une petite anicroche. Les œuvres de théâtre de *Corneille* contiendront cinq volumes in-4°. Ces cinq volumes, avec des estampes, reviendraient à dix louis d'or, et les souscriptions ne feront que de deux : on ne pourra donc point donner ces inutiles estampes, et on se contentera de remarques utiles. L'ouvrage est moitié trop bon marché, j'en conviens ; mais, avec les bontés du roi, et les secours des premiers de la nation, les *Cramer* pourront être honorablement payés de leurs peines, et il y aura encore assez d'avantages pour M. et mademoiselle *Corneille*. Quand il devrait un peu m'en coûter, je ne reculerai pas. J'ai déjà commenté à peu-près le Cid, les Horaces, Cinna, Pompée, Polyeucte, Rodogune, Héraclius. Il me paraît que ce travail sera principalement utile aux étrangers qui apprennent notre langue ; chaque page est chargée de notes ; je suis un vrai *Scaliger*. Madame *Scaliger*, prenez-moi sous votre protection.

Quant à la drôlerie du petit *Hurtaud*, il en sera tout ce qui plaira à DIEU. Je suis résigné à tout depuis la mort du cardinal *Passionei*, et depuis notre petite défaite auprès de Ham.

Digitized by Google

J'espérais que le cardinal *Passionei* me ferait avoir d'admirables priviléges pour mon église savoyarde. J'ai peur d'échouer dans le sacré et dans le profane. Je me disais : On va signer la paix dans Hanovre, tout le monde sera gai et content, on ne songera plus qu'à aller à la comédie, on souscrira en foule pour *Pierre Corneille*, tous les billets royaux seront payés à l'échéance, tout le monde se prendra par la main pour danser, depuis Colioure jusqu'à Dunkerque. Voilà mon rêve fini ; et le réveil est triste. 1761.

La divine et superbe *Clairon* augmentera-t-elle ma douleur, et sera-t-elle fâchée contre moi, parce que j'ai été poli avec M. le comte de *Lauraguais* ? Mon cher ange lui fera entendre raison ; il me l'a fait entendre si souvent à moi, qui suis plus capricieux qu'une actrice !

Je voudrais bien vous envoyer une partie de mon Commentaire ; mais tout cela est sur des petits papiers comme les feuilles de la sibylle ; et d'ailleurs rien n'est, en vérité, moins amusant.

Respects à tous anges. Le malheur est sur les yeux ; les miens sont affligés aussi ; mais je songe aux vôtres.



Digitized by Google

1761.

## LETTRE CLXXIX.

### A M. DE BURIGNY.

Au château de Ferney, juillet.

TOUT ce que je peux vous dire, Monsieur, c'est que M. *Secousse* m'écrivit, il y a quelques années, à Berlin, que son oncle avait réglé les droits et les reprises de mademoiselle *Desvieux*, fondés sur son contrat avec M. *Bossuet*. C'est une chose que je vous assure sur mon honneur. Au reste, c'est à vous à voir si vous croyez qu'un homme aussi éclairé que lui ait toujours été de bonne foi, surtout en accusant M. de *Fénélon* d'une hérésie dangereuse, tandis qu'on ne devait l'accuser que de trop de délicatesse et de beaucoup de galimatias. Je serais très-affligé si le panégyriste de *Porphire* et de l'ancienne philosophie, donnait la préférence à certaines opinions sur cette philosophie. Monsieur de Meaux était un homme éloquent; mais la raison est préférable à l'éloquence. Vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de m'envoyer votre ouvrage : mais vous me feriez un très-grand tort si vous m'accusiez d'avoir dit que l'éloquent *Bossuet* ne croyait pas ce qu'il disait. J'ai rapporté seule-

Digitized by Google

ment qu'on prétendait qu'il avait des sentimens différens de la théologie, comme un sage magistrat qui s'élèverait quelquefois au-dessus de la lettre de la loi, par la force de son génie. Il me paraît qu'il est de l'intérêt de tous les gens sensés que *Bossuet* ait été, dans le fond, plus indulgent qu'il ne le paraissait. 1761.

Je me recommande à vous, Monsieur, comme à un homme de lettres et un philosophe pour qui j'ai toujours eu autant d'estime que d'attachement pour votre famille. Si vous voulez bien me faire parvenir votre ouvrage par M. *Janel* ou M. *Bouret*, ce sera la voie la plus prompte, et j'aurai plutôt le plaisir de m'instruire.

Je vous présente mes remercîmens, et tous les sentimens respectueux avec lesquels je serai toujours, Monsieur, votre, &c.

## LETTRE CLXXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 d'auguste.

VOTRE grand chambrier d'*Héricourt* vient de mourir, mon cher ange, après s'être lavé les jambes dans notre lac, pour son plaisir. *Tronchin* dit que c'est pour s'être lavé les jambes. Le fait est qu'il est mort, et que je le

Digitized by Google

1761. regrette, parce qu'il n'était ni fanatique ni fripon.

Enfin donc, ce que j'ai prédit depuis deux ans eſt arrivé; je criais toujours : Pondichéri ou Pontichéri; et, dans toutes mes lettres, je diſais : Prenez garde à Pondichéri. Ceux qui avaient partie de leur fortune ſur la compagnie des Indes, n'ont qu'à ſe recommander aux directeurs de l'hôpital. On a bien raiſon d'appeler ſon bien *fortune*; car un moment le donne, un moment l'ôte. Vous devez avoir eu une ſemaine brillante à Paris; il me ſemble qu'en huit jours vous avez eu un lit de juſtice, la nouvelle d'une bataille perdue, la nouvelle de Pondichéri, celle des îles ſous le vent, celle de la flotte anglaiſe arrivée devant Oléron, et une comédie de *Saint-Foix*.

Il n'y a pas de quoi rire à tout cela. J'ai le cœur navré. Nous ne pouvons avoir de reſſource que dans la paix la plus honteuſe et la plus prompte. Je m'imagine toujours, quand il arrive quelque grand déſaſtre, que les Français ſeront ſérieux pendant ſix ſemaines. Je n'ai pu encore me corriger de cette idée. Je crois voir tout le monde morne et ſans argent, et de-là j'infère qu'il ne faut pas précipiter les repréſentations de la pièce du petit *Hurtaud*, que, par parenthèſe, les comédiens attribuent à *Saurin* et à *Diderot*. *Préville*, qui a le nez

Digitized by Google

plus fin, soutient qu'elle est de votre marmotte des Alpes. Dieu veuille lui ôter de la tête cette opinion! Mademoiselle *Dangeville* est fâchée que son rôle de *Colette* ne soit pas le premier rôle: on aura de la peine à l'apaiser. 1761.

M. le duc de *Choiseul* a bien voulu me mander que les souscriptions cornéliennes vont à merveille. Il y a donc quelque chose qui va bien à Paris. On parle, dans nos rochers, de certaines petites brouilleries qui ont retenti jusqu'aux Alpes. Je crains que M. le duc de *Choiseul* ne se dégoûte, et qu'il ne quitte un poste fatigant, comme un médecin, appelé trop tard, abandonne son malade; j'en serais inconsolable.

Aimons le théâtre; c'est la seule gloire qui nous reste. J'en suis à Héraclius: je commence à l'entendre. En vérité, il n'y a de beau dans cette pièce que quatre vers traduits de l'espagnol. Quand on examine de près les pièces et les hommes, on rabat un peu de l'estime. Il n'y a que mes anges qui gagnent à être vus tous les jours. Mais, comment vont les yeux?

Voici un gros paquet pour notre académie. Jugez, mes anges; j'ai autant de foi, pour le moins, à vous qu'à elle.

Digitized by Google

1761.

## LETTRE CLXXXI.

### A MADEMOISELLE CLAIRON.

A Ferney, 7 d'auguſte.

Je crois, Mademoiſelle, que votre zèle pour l'art tragique eſt égal à vos grands talens. J'ai beaucoup de choſes à vous dire ſur ce zèle, qui eſt auſſi noble que votre jeu.

J'ai été très-affligé que vos amis aient ſouffert qu'on ait fait un ſi pitoyable ouvrage en faveur du théâtre. Si on s'était adreſſé à moi, j'avais en main des pièces un peu plus déciſives que tous les différens *ordres* dont l'*ordre* des avocats, des fanatiques et des ſots a tant abuſé contre ce pauvre *Huern*. J'ai en main la déciſion du confeſſeur du pape *Clément XII*, déciſion fondée ſur des témoignages plus authentiques que ceux qui ont été allégués dans ce malheureux mémoire. Cette déciſion du confeſſeur du pape me fut envoyée, il y a plus de vingt ans; je l'ai heureuſement conſervée, et j'en ferai uſage dans l'édition que j'entreprends de *Corneille*. Elle ſera chargée, à chaque page, de remarques utiles ſur l'art en général, ſur la langue, ſur la décence de notre ſpectacle, ſur la déclamation; et je n'oublierai pas mademoiſelle *Clairon* en parlant de *Cornélie*.

Digitized by Google

Vous avez été effarouchée d'une lettre que j'ai écrite au ſujet d'Electre. J'ai dû l'écrire dans la ſituation où j'étais, et ne prendre rien ſur moi ; et je me flatte que vous avez pardonné à mon embarras. 1761.

Vous voulez jouer Zulime. J'ai envoyé la pièce, après avoir conſumé un temps très-précieux à la travailler avec le plus grand ſoin. Je vous prie très-inſtamment de la jouer comme je l'ai faite, et d'empêcher qu'on ne gâte mon ouvrage. Les acteurs ſont intéreſſés à cette complaiſance.

Vous vous apercevrez aiſément, Mademoiſelle, de l'excès du ridicule de l'édition de Tancrède faite à Paris. Vous verrez qu'on a tâché de faire tomber la pièce en l'imprimant, et que, ſi on la joue ſuivant cette leçon abſurde, il eſt impoſſible qu'à la longue elle ſoit ſoufferte, malgré toute la ſupériorité de vos talens.

Vous voyez d'un coup d'œil quelle ſottiſe fait *Orbaſſan*, en répétant, en quatre mauvais vers (page 32), ce qu'il a déjà dit, et en le répétant, pour comble de ridicule, ſur les mêmes rimes déjà employées au commencement de ce couplet.

Si vous récitez ce mauvais vers,

On croit qu'à Solamir mon cœur ſe ſacrifie.

Digitized by Google

1761. vous gâtez toute la pièce. Il ne faut pas que vous imaginiez que *Solamir* ait part à votre condamnation. D'où pouvez-vous savoir qu'on croit vous immoler à *Solamir*? que veut dire *mon cœur* se sacrifie? il s'agit bien ici de *cœur*. Il s'agit d'être exécutée à mort. Vous craignez qu'on n'impute à *Tancrède* la trahison pour laquelle vous êtes arrêtée, et c'est pour cela que, lorsqu'au troisième acte vous êtes prête d'avouer tout, croyant *Tancrède* à Messine, vous n'osez plus prononcer son nom dès que vous le voyez à Syracuse; mais vous ne devez pas penser à *Solamir*. On a fait un tort irréparable à la pièce, en la donnant de la manière dont elle est si ridiculement imprimée.

La seconde scène du second acte est tronquée, et d'une sécheresse insupportable. Si votre père ne vous parle que pour vous condamner, s'il n'est pas désespéré, qui pourra être touché? qui pourra vous plaindre quand un père ne vous plaint pas? Sa douleur, la vôtre, ses doutes, vos réponses entrecoupées, ce père infortuné qui vous tend les bras, votre reproche sur sa faiblesse, votre aveu noble que vous avez écrit une lettre, et que vous avez dû l'écrire; tout cela est théâtral et touchant: il y a plus, cela justifie les chevaliers qui vous condamnent. Si on ne joue pas ainsi la pièce, elle est perdue;

Digitized by Google

elle est au rang de toutes les mauvaises pièces que l'on a données depuis quatre-vingts ans, 1761. que le jeu des acteurs fait supporter quelquefois au théâtre, et que tous les connaisseurs méprisent à la lecture. En un mot, l'édition de *Prault* est ridicule, et me couvre de ridicule. Je ferai obligé de la défavouer, puisqu'elle a été faite malgré mes instructions précises. Je vous prie très-instamment, Mademoiselle, de garder cette lettre, et de la montrer aux acteurs quand on jouera Tancrède.

Je vous fais mon compliment sur la manière dont vous avez joué *Electre*. Vous avez rendu à l'Europe le théâtre d'Athènes. Vous avez fait voir qu'on peut porter la terreur et la pitié dans l'ame des Français, sans le secours d'un amour impertinent et d'une galanterie de ruelle, aussi déplacés dans *Electre* qu'ils le seraient dans *Cornélie*. Introduire dans la pièce de *Sophocle* une partie carrée d'amans transis, est une sottise que tous les gens sensés de l'Europe nous reprochent assez. Tout amour qui n'est pas une passion furieuse et tragique, doit être banni du théâtre, et un amour, quel qu'il soit, serait aussi mal dans Electre que dans Athalie. Vous avez réformé la déclamation, il est temps de réformer la tragédie, et de la purger des amours insipides, comme on a purgé le théâtre des petits-maîtres.

Digitized by Google

1761. On m'a flatté que vous pourriez venir dans nos retraites : on dit que votre ſanté a beſoin de M. *Tronchin*. Vous ſeriez reçue comme vous méritez de l'être, et vous verriez chez moi un aſſez joli théâtre, que peut-être vous honoreriez de vos talens ſublimes, en faveur de l'admiration et de tous les ſentimens que ma nièce et moi nous conſervons pour vous. Mademoiſelle *Corneille* ne dit pas mal des vers. Ce ſerait un beau jour pour moi que celui où je verrais la petite fille du grand *Corneille* confidente de l'illuſtre mademoiſelle *Clairon*.

## LETTRE CLXXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 d'auguſte.

OSE-T-ON parler encore de vers et de proſe à Paris, mes divins anges ? les chaleurs et les malheurs ne font-ils pas un tort horrible au tripot ?

Je travaille, le jour à *Corneille*, et la nuit à Don Pèdre.

Nos ſouſcriptions pourraient bien ſe ralentir. Sans la priſe de Pondichéri, je ferais tout à mes dépens.

Je

Digitized by Google

Je vous ai envoyé les remarques sur les Horaces. Voici la préface, en forme d'épître dédicatoire à l'académie. Je la mets sous vos ailes, et vous daignerez la recommander à *Duclos*, quand vous l'aurez lue. Il est bon que tout ait la sanction de quarante personnes; mais j'aurai plutôt achevé tout l'ouvrage, que l'académie n'aura lu trente de mes remarques. Un membre va vîte, les corps ont peine à se remuer. 1761.

Dites-moi net, je vous prie, combien vos amis retiennent d'exemplaires. Tout *Corneille* commenté en cinq ou six volumes in-4°, c'est marché donné pour deux louis.

Sans le roi et quelques princes, on ne pourrait donner les exemplaires à ce prix.

J'ai un autre placet contre *Lambert* à vous présenter. Je n'avais pas encore eu le temps de lire son Tancrède; il s'est plu à me rendre ridicule: jugez-en par cet échantillon.... Que faire? cela est dur; mais Pondichéri est pis ou pire.

Mes divins anges, que la campagne est belle! vous ne connaissez pas ce plaisir-là. Et les yeux? j'écris, moi; et vous?

1761.

## LETTRE CLXXXIII.

### A M. DAMILAVILLE.

Le 15 d'auguſte.

QUE les frères m'accuſent de pareſſe, s'ils l'oſent. J'ai tout Corneille ſur les bras, l'Hiſtoire générale des mœurs, le czar, Jeanne, &c., et vingt lettres par jour à répondre. Il faut écrire à M. de *la Fargue*, et je ne ſais où le prendre. Il me ſemble que frère *Thiriot* ſait ſa demeure; il s'agit de ſes vers, cela eſt important. Comment va l'*Encyclopédie*? cela eſt un peu plus important.

Oui, volontiers, que les faducéens périſſent, mais que les pharifiens ne ſoient pas épargnés. On nous défait des chats, mais on nous laiſſe dévorer par des chiens.

On a eu grand'peine à trouver le *Grizel* que demandent les frères. C'eſt grand dommage que, pour notre édification, nous ne puiſſions pas recouvrer cet ouvrage rare, d'autant plus utile à la bonne cauſe, qu'il rend la mauvaiſe extrêmement ridicule.

Frère *Thiriot* eſt devenu bien pareſſeux. Un véritable frère ne devrait-il pas avoir déjà envoyé les *Recherches ſur le théâtre*. Il faut le mettre en pénitence. On ne doit pas être tiède

Digitized by Google

sur les ouvrages et sur le sang du grand *Corneille*. 1761.
Frère *Thiriot*, je vous l'ai toujours dit, vous êtes un indolent; vous n'écrivez que par boutade. Point de nouvelles depuis un mois. Vous retardez l'édition de *Corneille* : vous êtes coupable. Je ne sais pas trop comment ira cette entreprise. Pour moi je ne réponds que de mon travail et de mon zèle tant que je respirerai. J'ai déjà commenté six tragédies. Je m'instruis par ce travail; j'espère que j'en instruirai d'autres, et que le théâtre y gagnera. Si comme auteur je n'ai pu servir ma nation, je la servirai du moins comme commentateur.

J'embrasse les frères, et j'abhorre plus que jamais les ennemis de la raison et des lettres.

## LETTRE CLXXXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 d'auguste.

Je reçois une lettre de mes anges, du 5 d'auguste, en revenant d'une représentation de Tancrède, que des comédiens de province nous ont donnée avec assez d'appareil. Je ne dis pas qu'ils aient tous joué comme mademoiselle *Clairon*; mais nous avions un père qui faisait pleurer, et c'est ce que votre *Brizard*

1761. ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bon dans cette pièce ; car les hommes, les femmes et les petits garçons fondaient en larmes. On l'a jouée, Dieu merci, comme je l'ai faite, et elle n'en a pas été plus mauvaise. Les Anglais même pleuraient ; nous ne devons plus songer qu'à les attendrir ; mais le petit *Bussi* n'est point du tout attendrissant.

O mes anges, je vous prédis que Zulime fera pleurer aussi, malgré ce grand benêt de *Ramire* à qui je voudrais donner des nasardes.

Il faut que ce soit *Fréron* qui ait conservé ce vers :

J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

madame *Denis* a toujours récité :

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

*Pierre*, que vous autres Français nommez *le cruel*, d'après les Italiens, n'était pas plus cruel qu'un autre. On lui donna ce sobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien ; on l'accusa ensuite d'avoir empoisonné sa femme qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier, courageux, violent, passionné, actif, laborieux, un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez-vous du temps, mes anges, pour cette pièce ; faites-moi vivre encore deux ans, et vous l'aurez.

Digitized by Google

Je vous remercie de tout mon cœur du Cid. Les comédiens sont des balourds de commencer la pièce par la querelle du comte et de don *Diègue ;* ils méritent le soufflet qu'on donne au vieux bon homme, et il faut que ce soit à tour de bras. Comment ont-ils pu retrancher la première scène de *Chimène* et d'*Elvire*, sans laquelle il est impossible qu'on s'intéresse à un amour dont on n'aura point entendu parler? 1761.

Vous parlez quelquefois de fondemens, mes anges, et même, permettez-moi de vous le dire, de fondemens dont on peut très-bien se passer, et qui servent plus à refroidir qu'à préparer. Mais qu'y a-t-il de plus nécessaire que de préparer les regrets et les larmes par l'exposition du plus tendre amour et des plus douces espérances qui sont détruites tout d'un coup par cette querelle des deux pères.

Je viens aux souscriptions. Je reçois, dans ce moment, un billet d'un conseiller du roi, contrôleur des rentes, ainsi couché par écrit :

*Je retiens deux exemplaires, et payerai le prix qui sera fixé, signé Bazard, 8 d'auguste 1761.*

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire. Tout le monde doit en agir comme le sieur *Bazard*. Les *Cramer* verront comment ils arrangeront l'édition : ce qui est très-sûr, c'est qu'ils en useront avec noblesse. Ce n'est point ici une souscription, c'est un avis que chaque

1761. particulier donne aux *Cramer* qu'il retient un exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi, c'eſt de bien travailler pour la gloire de *Corneille* et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire, ſoit in 4°, ſoit in 8°, pour la moitié moins qu'ils le payeraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiſelle *Corneille* ne viendra que de la généroſité du roi, des princes et des premières perſonnes de l'Etat, qui voudront favoriſer une ſi noble entrepriſe. Mademoiſelle *Corneille* a l'obligation à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiſeul* des quatre cents louis que le roi veut bien donner; mais elle doit être fort mécontente de monſieur le contrôleur général à qui j'ai donné de fort bons dîners aux Délices, et qui ne m'a point fait de réponſe ſur les quatre cents louis d'or. Je ne demande pas qu'on les paye d'avance; mais j'écris à M. de *Montmartel* pour lui demander quatre billets de cent louis chacun, payables à la réception du premier volume; je ne m'embarquerai pas ſans cette aſſurance. Je donne mon temps, mon travail et mon argent; il eſt juſte qu'on me ſeconde, ſans quoi il n'y a rien de fait. Je veux accoutumer ma nation à être du moins auſſi noble que la nation anglaiſe, ſi elle n'eſt pas auſſi brillante dans les quatre parties du

Digitized by Google

monde. Surtout, avant de rien entreprendre, il me faut la sanction de l'académie. Je vous envoie donc Cinna, mes chers anges, et je vous prie de le recommander à M. *Duclos*. Quand on m'aura renvoyé l'épître dédicatoire et les observations sur Cinna et les Horaces, j'enverrai le reste. Je souhaite qu'on aille aussi vîte que moi ; mais les Français parlent vîte, et agissent lentement : leur vivacité est dans les propositions, et non dans l'action. Témoin cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur, et abandonnés avec dégoût. 1761.

O mes anges, vous ne me parlez point de l'arrêt contre les jésuites ; je l'ai eu sur le champ cet arrêt, et sans vous. Vous me dites un mot du petit *Hurtaud*, et rien de Pondichéri. J'avoue que le tripot est la plus belle chose du monde ; mais Pondichéri et les jésuites sont quelque chose. Vous me parlez de l'Enfant prodigue que les comédiens ont gâté absolument, et de Nanine qu'ils n'ont pu gâter ; parce que j'y étais. Donnons vîte bien des comédies nouvelles ; car, lorsque les jansénistes feront les maîtres, ils feront fermer les théâtres. Nous allons tomber de Carybde en Scylla. O le pauvre royaume ! ô la pauvre nation ! J'écris trop, et je n'ai pas le temps d'écrire.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

1761.

## LETTRE CLXXXV.

### A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

A Ferney, 16 d'auguſte.

VOTRE lettre du 2 d'auguſte, Monſieur, me flatte autant qu'elle m'inſtruit. Vous m'avez donné un peu de vanité toute ma vie ; car il me ſemble que j'ai été de votre avis ſur tout. J'ai penſé invariablement comme vous ſur *l'eſtimation des forces*, malgré la mauvaiſe foi de *Maupertuis*, et même de *Bernoulli* et de *Muſſchembroëck* : et comme les vieillards aiment à conter, je vous dirai qu'en paſſant à Leyde, le frère de *Muſſchembroëck*, qui était un bon machiniſte et un bon homme, me dit : *Monſieur, les partiſans des carrés de la vîteſſe ſont des fripons ; mais je n'oſe pas le dire.*

J'ai été entièrement de votre opinion ſur l'aurore boréale, et je ſouſcris à tout ce que vous dites ſur le mont Olympe, d'autant plus que vous citez *Homère*. J'ai toujours été perſuadé que les phénomènes céleſtes ont été en grande partie la ſource des fables. Il a tonné ſur une montagne dont le ſommet eſt inacceſſible ; donc il y a des dieux qui habitent ſur cette montagne, et qui lancent le tonnerre : le ſoleil paraît courir d'orient en occident ;

donc

donc il a de bons chevaux : la lune parcourt un moins grand eſpace ; donc, ſi le ſoleil a quatre chevaux, la lune doit n'en avoir que deux : il ne pleut point ſur la tête de celui qui voit un arc-en-ciel ; donc l'arc-en-ciel eſt un ſigne qu'il n'y aura jamais de déluge, &c., &c. 1761.

Je n'ai jamais oſé vous braver, Monſieur, que ſur les Egyptiens ; et je croirai que ce peuple eſt très-nouveau, juſqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'un pays inondé tous les ans, et par conſéquent inhabitable ſans le ſecours des plus grands travaux, a été pourtant habité avant les belles plaines de l'Aſie.

Tous vos doutes et toutes vos ſages réflexions envoyées au jéſuite *Parennin*, ſont d'un philoſophe ; mais *Parennin* était ſur les lieux ; et vous ſavez que ni lui ni perſonne n'a penſé que les adorateurs d'un chien et d'un bœuf aient inſtruit le gouvernement chinois, adorateur d'un ſeul Dieu depuis environ cinq mille ans. Pour nous autres barbares qui exiſtons d'hier, et qui devons notre religion à un petit peuple abominable, rogneur d'eſpèces, et marchand de vieilles culottes, je ne vous en parle pas ; car nous n'avons été que des poliſſons en tout genre juſqu'à l'établiſſement de l'académie, et au phénomène du Cid.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous vous intéreſſez à la gloire du grand *Corneille*. Preſſez

1761. l'académie, je vous en supplie, de vouloir bien me renvoyer incessamment l'épître dédicatoire que je lui adresse, la préface du Cid, les notes sur le Cid, les Horaces et Cinna, afin que je commence à élever le monument que je destine à la gloire de la nation. Il me faut la sanction de l'académie. Je corrigerai sur le champ tout ce que vous aurez trouvé défectueux; car je corrige encore plus vîte et plus volontiers que je ne compose.

Je crois, Monsieur, que vous voyez quelquefois madame *Geoffrin*; je vous supplie de lui dire combien mademoiselle *Corneille* et moi nous sommes touchés de son procédé généreux. Elle a souscrit pour la valeur de six exemplaires : elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un factum ridicule, dont assurément mademoiselle *Corneille* n'est point complice. Cette jeune personne a autant de naïveté que *Pierre Corneille* avait de grandeur. On lui lisait Cinna, ces jours passés; quand elle entendit ce vers :

*Je vous aime Emilie, et le ciel me foudroie, &c.*

fi donc! dit-elle, ne prononcez pas ces vilains mots-là. C'est de votre oncle, lui répondit-on. Tant pis, dit-elle; est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse?

Adieu, Monsieur; je recommande l'oncle

Digitized by Google

et la nièce à votre zèle, à votre diligence, à votre bon goût, à vos bontés. Je vous félicite d'une vieilleſſe plus ſaine que lamienne; vivez auſſi long-temps que le ſecrétaire votre prédéceſſeur, dont vous avez le mérite, l'érudition et les grâces. 1761.

*Le fuiſſe V.*

## LETTRE CLXXXVI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 d'auguſte.

J'AI connu des gens, Madame, qui ſe plaignaient de vivre avec des ſots, et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'eſprit. Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politeſſe et les agrémens des *la Fare* et des *Saint-Aulaire*, l'imagination des *Chaulieu*, le brillant d'un duc de *la Feuillade*, et tout le mérite du préſident *Hénault*, dans nos littérateurs d'aujourd'hui, je vous conſeille de décompter.

Vous ne ſauriez, dites-vous, vous intéreſſer à la choſe publique. C'eſt aſſurément le meilleur parti qu'on puiſſe prendre : mais, ſi vous

1761. étiez comme moi exposée à donner à dîner tous les jours à des russes, à des anglais, à des allemands, vous seriez un peu embarrassée d'être française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter *Corneille* que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes les nouvelles affligent, et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon commentaire impatientera aussi ; car il sera fort long. C'est une entreprise terrible que de discuter Cinna et Agésilas, Rodogune et Attila, le Cid et Pertharite. Je ne crois pas que, depuis *Scaliger*, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes ; cela fait trembler.

Vous devez, Madame, avoir actuellement M. le président *Hénault* : il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'académie l'épître dédicatoire que je crois curieuse; la préface sur le Cid, dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser; les notes sur le Cid, sur les Horaces, sur Cinna, Pompée, Héraclius, Rodogune, qui ne vous amuseront point, parce qu'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M. le président *Hénault* prît tout cela chez monsieur le secrétaire, et

Digitized by Google

qu'il en dît son avis avec M. de *Nivernois*. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allassent tous deux à l'académie, et qu'ils me jugeassent ; car il me faut la sanction de la compagnie, et que l'ouvrage, qui lui est dédié, ne se fasse que de concert avec elle. Je ne suis point du tout jaloux de mes opinions ; mais je le suis de pouvoir être utile, et je ne peux l'être qu'avec l'approbation de l'académie. C'est une négociation que je mets entre vos mains, Madame ; celle de M. de *Bussi* sera plus difficile. 1761.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe ; occupez-vous de *Pierre Corneille* ; il en vaut la peine par son sublime, et par l'excès de ses misères.

Je vous sais bon gré, Madame, de lire l'*Histoire d'Angleterre* par *Toyras* : vous la trouverez plus exacte, plus profonde et plus intéressante que celle de notre insipide *Daniel*. Je ne pardonnerai jamais à ce jésuite d'avoir plus parlé de frère *Coton* que d'*Henri IV*, et de laisser à peine entrevoir que cet *Henri IV* soit un grand-homme.

Si vous aimez l'histoire, je vous en enverrai une dans quelques mois, qui est fort insolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre ; mais actuellement laissez-moi avec le grand *Corneille*.

Je vous réitère, Madame, les remercîmens de ma petite élève qui porte un si beau nom,

et qui ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds
1761. de madame la ducheſſe de *Luxembourg*.

Adieu, Madame; vivez auſſi heureuſe qu'il eſt poſſible : tolérez la vie; vous ſavez que peu de perſonnes en jouiſſent. Vous vous êtes accoutumée à vos privations; vous avez des amis, vous êtes sûre que, quand on vient vous voir, c'eſt pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous ſerai attaché bien véritablement juſqu'au dernier moment de ma vie.

## LETTRE CLXXXVII.

### A M. DUCLOS.

18 d'auguſte.

J'AI toujours oublié, Monſieur, de vous parler de la perſonne qui prétendait vous apporter des papiers de ma part. Je n'ai eu l'honneur de vous en adreſſer que par monſieur d'*Argental*. Vous avez dû recevoir l'épître dédicatoire à la compagnie, la préface ſur le Cid, les notes ſur le Cid, les Horaces et Cinna. Je vous prie de communiquer le tout à M. le duc de *Nivernois* et à M. le préſident *Hénault*; mais il ſerait plus convenable encore que le tout fût examiné à l'académie; vos

Digitized by Google

obſervations feraient ma loi. Les autres pièces ſuivront immédiatement, et les *Cramer* commenceront à imprimer ſans aucun délai. 1761.

Les ſouſcriptions que nous avons ſuffiront pour entamer l'entrepriſe, en cas que nous puiſſions compter ſur le payement des quatre cents louis que le roi daigne accorder. Nous comptons même être en état de prier les gens de lettres, qui ne ſont pas riches, de vouloir bien accepter un exemplaire comme un hommage que nous devons à leurs lumières, ſans recevoir d'eux un payement qui ne doit être fait que par ceux que la fortune met en état de favoriſer les arts. Il me paraît qu'une condition eſſentielle pour cet ouvrage, aſſez important et dédié à l'académie, eſt que les noms des académiciens ſe trouvent dans la liſte des ſouſcripteurs.

M. le duc de *Nivernois* a commencé par ſouſcrire pour . . . . 12 exemplaires.
M. le cardinal de *Bernis* 12.
M. le duc de *Richelieu* 12.
M. le duc de *Villars* 6.
M. le comte de *Clermont* 6.
M. le préſident *Hénault* 2.

Je prends la liberté, en qualité d'entrepreneur de cette affaire, et de père de mademoiſelle *Corneille*, de ſouſcrire pour cent. Ce n'eſt point par vanité, c'eſt par néceſſité; parce que,



Digitized by Google

1761. si l'on se sert de grand papier, et s'il y a huit volumes, comme le prétendent MM. *Cramer*, les frais iront à cinquante mille livres.

J'avais écrit à monsieur le coadjuteur, en le remerciant de la bonté qu'il a eue de m'envoyer son discours, et à M. *Watelet*, connu par son goût pour les arts, et par ses talens; je n'en ai point eu de réponse. Je vous avouerai qu'il serait honteux pour l'académie, dont tant de grands seigneurs sont membres, que des fermiers généraux fissent plus qu'elle en cette occasion : cela jetterait même sur notre compagnie un ridicule dont les *Fréron* n'abuseraient que trop. Monsieur l'archevêque de Lyon souscrira comme le cardinal de *Bernis*; mais, pour imprimer son nom dans la liste, il convient qu'il soit appuyé de celui du coadjuteur de Strasbourg, et du précepteur de M. le duc de *Bourgogne*. C'est ce que vous pouvez proposer, Monsieur, avec plus de bienséance que personne, dans la place où vous êtes.

Sera-t-il dit que nos grands seigneurs ne viendront à l'académie que le jour de leur réception, qu'ils se contenteront de faire un discours, et qu'ils dédaigneront d'entrer dans un dessein honorable pour l'académie et pour la France ? Je compte sur vous, Monsieur, comme sur le protecteur le plus vif de cette

Digitized by Google

entrepriſe digne de vous. Je vous prie de m'éclairer et de me ſoutenir dans toutes les difficultés attachées à tout ce qui eſt nouveau et eſtimable. 1761.

Je prévois que MM. *Cramer* perſiſteront dans la réſolution de donner l'édition in 4° tome à tome, de trois en trois mois, ſans aucunes eſtampes, et que l'ouvrage, qui coûterait au moins trois louis d'or chez les libraires, n'en coûtera que deux. Il y aurait une très-grande perte ſans les bontés du roi et de pluſieurs princes de l'Europe, ſans la généroſité de M. le duc de *Choiſeul* et de madame de *Pompadour*.

Ce ne ſont point proprement des ſouſcriptions qu'on demande; il n'y a point de conditions à faire avec ceux qui donnent leur temps, leur argent et leur travail pour l'honneur de la nation. Nous ne demandons que le nom de quiconque voudra avoir un livre utile à bon marché, afin que les libraires proportionnent le nombre des exemplaires au nombre des demandeurs, et que ceux qui auront eu la baſſeſſe de craindre de donner deux louis pour s'inſtruire, ne puiſſent jamais avoir un livre qu'ils feraient indignes de poſſéder. Pardon de ma noble colère.

Je compte abſolument ſur vous, au nom de *Pierre* et de *Marie Corneille*.

Digitized by Google

1761.

## LETTRE CLXXXVIII.

### A M. DAMILAVILLE.

Le 24 d'auguſte.

MONSIEUR *le Gouz*, maître des comptes à Dijon, jeune homme qui aime les arts et les Cacouacs, veut bien qu'on ſache que le Droit du ſeigneur, *aliàs* l'Ecueil du ſage, eſt de lui. Il m'envoie cette petite addition et correction que les frères jugeront abſolument néceſſaire. Je crois que la pièce de M. *le Gouz* reſtera au théâtre, et qu'ainſi le nom de philoſophe y reſtera en honneur. Je m'imagine que frère *Platon* ne ſera pas fâché.

Il eſt abſolument néceſſaire que M. *le Gouz* ſoit reconu. Il compte enjoliver cette petite drôlerie par une préface en l'honneur des Cacouacs, qui ſera un peu ferme, et qui parviendra en cour, comme dit le peuple. Il y aura auſſi une épître dédicatoire qui ira en cour. Mais ſi un gros fin de *Préville* s'obſtine à dire qu'il croit l'ouvrage d'un certain *V...*, tout eſt manqué, tout eſt perdu. Il eſt abſolument néceſſaire qu'on ne me ſoupçonne pas de ce que je n'ai pas fait. On doit faire entendre aux comédiens qu'ils ſe font grand tort à

Digitized by Google

eux-mêmes s'ils s'opiniâtrent à me charger de cette iniquité. C'eſt M. *le Gouz*, vous dis-je, qui a fait cette coïonnerie. 1761.

J'ai reçu de mes frères les *Recherches* ſur les théâtres de ce *Beauchamp*, et il n'y a pas grand profit à faire. C'eſt le ſort de la plupart des livres. Il faudra tâcher que les Commentaires de *Corneille* ne méritent pas qu'on en diſe autant. C'eſt une terrible entrepriſe que ce commentaire ; j'y perds mon temps et les yeux.

Comment ſe porte frère *Thiriot*? il eſt bien heureux de ne rien commenter ; s'il lui fallait faire des notes ſur Agéſilas et Attila, il ſerait auſſi embarraſſé que moi.

Voici une petite lettre pour frère d'*Alembert*; dirons-nous auſſi frère *Dumolard* ? ce ſera comme vous voudrez.

*Fin du Tome ſeptième.*

Digitized by Google

# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.


ANONYMES.

LETTRE I. Page 58

LETTRE II. 411

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le marquis)

LETTRE I. 50

LETTRE II. 190

LETTRE III. 335

LETTRE IV. 420

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 34

LETTRE II. 87

LETTRE III. 166

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')

LETTRE I. 165

LETTRE II. 251

LETTRE III. 296


Digitized by Google

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')
LETTRE I. 56
LETTRE II. 92
LETTRE III. 112
LETTRE IV. 117
LETTRE V. 124
LETTRE VI. 133
LETTRE VII. 162
LETTRE VIII. 236
ARGENTAL. (M. le comte d')
LETTRE I. 3
LETTRE II. 8
LETTRE III. 11
LETTRE IV. 22
LETTRE V. 37
LETTRE VI. 40
LETTRE VII. 46
LETTRE VIII. 53
LETTRE IX. 70
LETTRE X. 76
LETTRE XI. 84
LETTRE XII. 86
LETTRE XIII. 90

Digitized by Google

LETTRE XIV. 97
LETTRE XV. 104
LETTRE XVI. 110
LETTRE XVII. 138
LETTRE XVIII. 140
LETTRE XIX. 160
LETTRE XX. 168
LETTRE XXI. 179
LETTRE XXII. 182
LETTRE XXIII. 188
LETTRE XXIV. 212
LETTRE XXV. 214
LETTRE XXVI. 217
LETTRE XXVII. 219
LETTRE XXVIII. 227
LETTRE XXIX. 267
LETTRE XXX. 270
LETTRE XXXI. 278
LETTRE XXXII. 285
LETTRE XXXIII. 286
LETTRE XXXIV. 288
LETTRE XXXV. 289
LETTRE XXXVI. 306

Digitized by Google

LETTRE XXXVII. 312
LETTRE XXXVIII. 317
LETTRE XXXIX. 319
LETTRE XL. 323
LETTRE XLI. 325
LETTRE XLII. 334
LETTRE XLIII. 337
LETTRE XLIV. 344
LETTRE XLV. 352
LETTRE XLVI. 359
LETTRE XLVII. 360
LETTRE XLVIII. 387
LETTRE XLIX. 393
LETTRE L. 399
LETTRE LI. 403
LETTRE LII. 406
LETTRE LIII. 417
LETTRE LIV. 422
LETTRE LV. 429
LETTRE LVI. 437
LETTRE LVII. 441
LETTRE LVIII. 448
LETTRE LIX. 451

Digitized by Google

ARNOULT, (M.) *avocat, doyen de l'université, à Dijon.*

LETTRE I. 364

LETTRE II. 374

LETTRE III. 385

LETTRE IV. 413

AUBERT, (M. l'abbé) *qui lui avait adressé la seconde édition de ses Fables.* 389

## B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien du roi*, &c.

LETTRE I. 32

LETTRE II. 231

BETTINELLI, (Au R. P.) *servite, à Vérone.* 314

BURIGNY. (M. de) 440

## C.

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I. 94

LETTRE II. 254



Digitized by Google

CHOISEUL. (M. le duc de) 423

GIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I. 64

LETTRE II. 226

LETTRE III. 311

LETTRE IV. 350

CLAIRAUT. (M.) 119

CLAIRON. (Mademoiselle)

LETTRE I. 73

LETTRE II. 114

LETTRE III. 444

CORNEILLE. (Mademoiselle) 159

## D.

DAMILAVILLE, (M.) *directeur des vingtièmes.*

LETTRE I. 42

LETTRE II. 153

LETTRE III. 246

LETTRE IV. 282

LETTRE V. 294



Digitized by Google

LETTRE VI. 298
LETTRE VII. 302
LETTRE VIII. 309
LETTRE IX. 328
LETTRE X. 346
LETTRE XI. 353
LETTRE XII. 357
LETTRE XIII. 390
LETTRE XIV. 430
LETTRE XV. 450
LETTRE XVI. 466

DEFFANT. (Madame la marquise du)
LETTRE I. 13
LETTRE II. 52
LETTRE III. 106
LETTRE IV. 129
LETTRE V. 173
LETTRE VI. 187
LETTRE VII. 241
LETTRE VIII. 303
LETTRE IX. 434
LETTRE X. 459

DELILLE. (M. l'abbé) 392

Digitized by Google

DEODATI DE TOVAZZI, (M.)
*Sur la langue italienne.* 257
DESHAUTERAYES. (M.) 185
DUCLOS. (M.)
LETTRE I. 7
LETTRE II. 23
LETTRE III. 321
LETTRE IV. 339
LETTRE V. 462
DUMOLARD. (M.) 239

## F.

FONTAINE. (Madame de)
LETTRE I. 276
LETTRE II. 299
LETTRE III. 355
LETTRE IV. 382

## G.

GOLDONI. (M.) 75



Digitized by Google

## H.

HELVETIUS. (M.)
LETTRE I. 136
LETTRE II. 177
LETTRE III. 222
LETTRE IV. 248
LETTRE V. 348
LETTRE VI. 432
HENAULT. (M. le préſident) 400

## L.

LE BRUN, (M.) *qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.*
LETTRE I. 146
LETTRE II. 158
LETTRE III. 224
LE KAIN. (M.)
LETTRE I. 81
LETTRE II. 127
LETTRE III. 180
LITTLETON. (Milord) 210

Digitized by Google

## M.

MAIRAN, (M. de) *ancien secrétaire perpétuel de l'académie des sciences.*

LETTRE I. 18

LETTRE II. 456

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 29

LETTRE II. 269

## N.

NOVERRE, (M.) *pensionnaire du roi, maître des ballets de l'empereur.* 89

## P.

PERNETTI. (M. l'abbé) 39

## S.

SAINT-ETIENNE, (M. le comte de) *qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de l'Ecossaise.* 49

SAURIN, (M.) *de l'académie française.* 281

Digitized by Google

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I. 61
LETTRE II. 122
LETTRE III. 144
LETTRE IV. 229
LETTRE V. 362
LETTRE VI. 371
LETTRE VII. 375
LETTRE VIII. 409

SENAC, (M. de) *premier médecin du roi.* 169

## T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 5
LETTRE II. 16
LETTRE III. 27
LETTRE IV. 44
LETTRE V. 68
LETTRE VI. 103
LETTRE VII. 132
LETTRE VIII. 155

Digitized by Google

LETTRE IX. 171
LETTRE X. 234
LETTRE XI. 256
LETTRE XII. 273

TRESSAN. (M. le comte de)

LETTRE I. 35
LETTRE II. 66
LETTRE III. 147

TRUBLET, (M. l'abbé) *qui lui avait envoyé son Discours de réception à l'académie française.* 331

## U.

UZÈS. (M. le duc d') 151

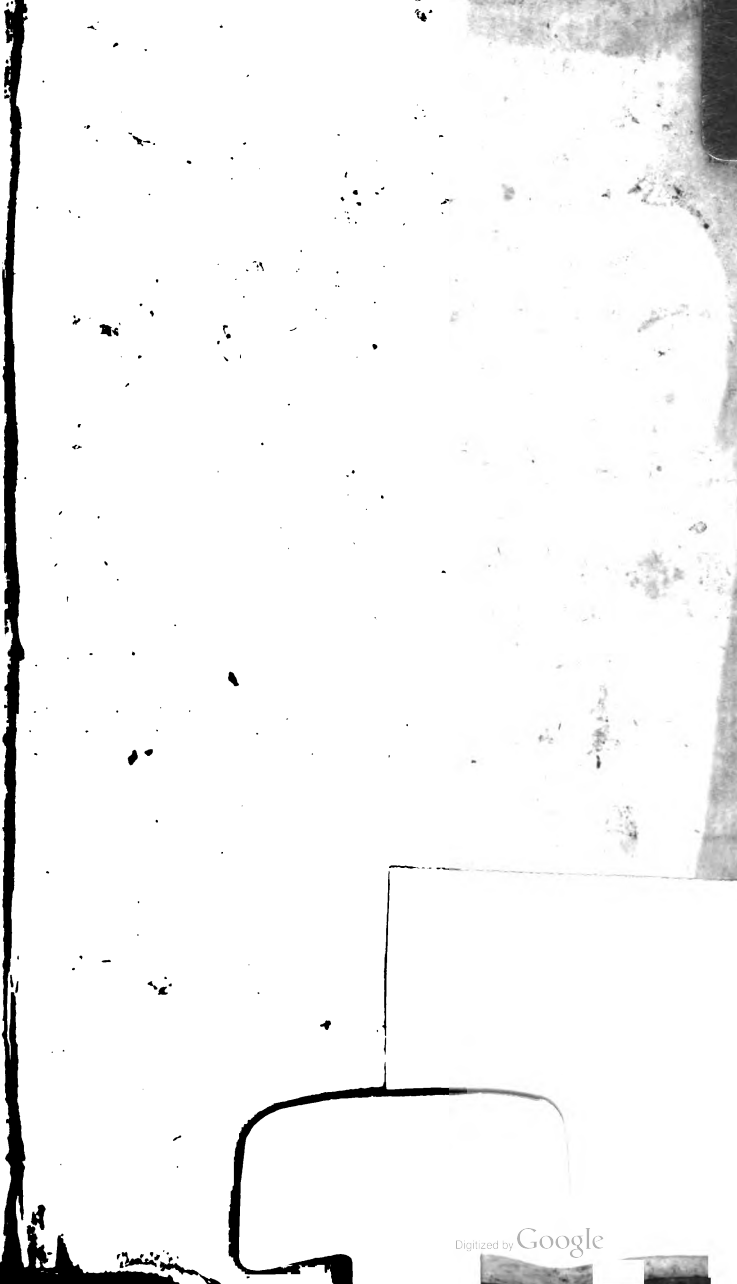
*Fin de la Table du tome septième.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google